

Uniwersytet Warszawski

Wydział Neofilologii

ACTA PHILOLOGICA

55

Warszawa 2019

Komisja Wydawnicza Wydziału Neofilologii Uniwersytetu Warszawskiego:

Przewodnicząca

dr hab. Anna Górajek

Członkowie:

dr hab. Elżbieta Pachocińska, prof. ucz.

dr hab. Alessandro Baldacci

dr hab. Magdalena Pypeć

dr Marcin Kołakowski

dr Michał Obszyński

dr Magdalena Roguska-Németh

Redakcja tomu:

dr hab. Anna Górajek (redaktor naczelna)

dr hab. Elżbieta Pachocińska, prof. ucz. (redaktor)

Adres redakcji:

ul. Dobra 55

00-312 Warszawa

Wydawca: Wydział Neofilologii Uniwersytetu Warszawskiego

ISSN 0065-1524

Nakład: 100 egz.

Strona internetowa:

<http://acta.wn.uw.edu.pl>

Łamanie:

Dariusz Górski

Dystrybucja:

CHZ Ars Polona S. A.

ul. Obrońców 25

03-933 Warszawa

Tel. 22 509 86 43, fax 22 509 86 40

Druk i oprawa;

Sowa – Druk na życzenie

www.sowadruk.pl

Tel. 22 431 81 40

Spis treści

Christine Martinez

Une approche praxématique de la collocation composée de nom + complément,
à l'exemple de *réfugié climatique* 5

Julia Murrmann

Fonti classiche ed alternative per la conoscenza dei dialetti nella progettazione
dei corsi sui dialetti italiani per gli studenti stranieri 13

Agata Pachucy

“Noi chi?”, ovvero l'uso dei pronomi personali e l'identità del parlante.
Il caso dei festival di cinema indipendente 25

Szymon Pawlas

Konfesjonimia, czyli o terminologii dotyczącej wyznań 35

Martín Testa

Va bbùonu: una classificazione degli avverbi cosentini nella traduzione
di *Il Piccolo Principe* 49

Katalin Török

A kásafajták és kásaételek elnevezéseiről a magyar nyelvben 65

Grzegorz Włazlak

The role of mental lexicon in vocabulary analysis: pedagogical implications
of vocabulary segmentation in a case study 77

Agnieszka Woch

Quelques remarques sur les moyens persuasifs au service de la lutte contre
la stigmatisation en France et en Pologne 89

Recenzenci tomu 97

Christine Martinez

(Uniwersytet Warszawski)

Une approche praxématique de la collocation composée de nom + complément, à l'exemple de *réfugié climatique*

Abstract: A praxematic approach to the collocation composed of name + complement, exemplified by the term *climate refugee*

The object of this study is the collocation *climate refugee*. The circulation, usage, and propagation of this expression are caused by the impact that the word *refugee* has on the recipient. However, is it used appropriately? A definitory and discursive approach helps us better understand why the issuer chose this emotionally charged term.

Keywords: collocation, cotext/context, discourse, compositionality, praxis, climate refugee, environmental migrant

1. Introduction

« Parler de *praxis linguistique*, c'est concevoir les phénomènes linguistiques comme activités de production de sens reliées aux autres praxis sociales : *praxis manipulative-transformatrice* par laquelle l'homme transforme le monde, et *praxis socio-culturelle* par laquelle il règle socialement cette appropriation » (Bres 1998 : 22). Parler d'écologie, de changement climatique est on ne peut plus actuel. Cependant, sommes-nous conscients des manipulations produites et perçues ? Avec cette étude, nous essayerons de dévoiler les *praxis sociales* qui nous entourent et ne sont, peut-être, pas toujours délibérément employées. Nous souhaitons, dans ce texte, insister sur le concept de l'actualisation, qui est compris ici comme étant une opération cognitive concrète, des collocations¹ composées de nom + complément. Notre corpus se borne aux collocations comprenant le collocatif *climatique* ou *environnemental* qui se combinent principalement avec les noms *réfugié* ou *migrant* ou encore *déplacé*. Ainsi, après une entrée en matière sur la praxématique et la terminologie employée afin de qualifier les personnes obligées de se déplacer en raison d'une « catastrophe »² naturelle, un essai définitoire des personnes obligées de se

1 Recueillies sur Internet, dans des articles scientifiques (tirés de sites tels que : CAIRN ou books.openedition.org, entre autres) puis choisies pour exemplifier la compositionnalité des collocations.

2 Le terme catastrophe est guillemeté car il ne s'agit pas de catastrophe naturelle proprement dite, telles que : les tremblements de terre, les tsunamis, mais on parle plutôt de « dégradations

déplacer en raison du réchauffement climatique et des conséquences que celui-ci a sur la planète sera introduit.

2. Une approche praxématique

Bres, *supra*, définit la praxématique comme étant une partie inséparable de la linguistique considérant que « tenter d'appréhender la production de sens dans sa dynamique » consiste en « une activité du sujet en acte de langage, inscrite dans le temps et productrice de sens » (Bres 1998 : 22) ; l'activité que Bres évoque décrit le sens comme étant une production sociale, sachant que le langage est un moyen d'action, c'est-à-dire qu'il permet de faire. Dans cette étude, nous nous concentrerons sur le discours en contexte et essayerons de souligner la praxématique en dévoilant les aspects diastatiques et diaphasiques. En effet, il ne s'agit pas de se focaliser sur le terme usité dans les médias, mais de découvrir les aspects de la langue de nature sociale et les aspects qui affectent le locuteur en fonction des situations données. Les locuteurs³, très souvent des journalistes, jouent avec les mots et manipulent le destinataire sciemment (ou non).

Dernièrement, l'écologie est une sphère hypermédiatisée dans de nombreux domaines tels que : la nature, la cuisine/l'alimentation, le comportement humain et industriel, les mass-médias (télévision, réseaux sociaux, audio/radio) et surtout en politique. Le but du discours/de la terminologie employé sert à concrétiser et mettre au jour les changements écologiques/climatiques qui impactent sur notre planète, et par le même, atteindre la sensibilité des locuteurs⁴. Le moyen adopté semble être le crédit des mots/expressions rivaux/es dans les médias afin de renforcer la prise de conscience.

La désignation, la nomination, la dénomination référentielle (Frath 2015 : 33 et ss.), le mot événement (Moirand, Moirand, Reboul-Touré : 2015), etc., comment qualifier ces expressions qui circulent mais qui n'ont pas de statuts⁵ ? En se basant sur Kleiber, Siblot et Petit, Frath (2015 : 43-44)⁶ différencie ces appellations de la sorte :

- la notion de dénomination référentielle est « une entité lexicalisée collective donnée par la langue » qui présenterait le monde « comme un ensemble d'objets séparés » ;

environnementales », étant donné que c'est l'Homme qui est responsable de la dégradation de la planète. Nous avons noté que l'expression catastrophe naturelle, dans le cas des *réfugiés climatiques*, est très souvent employée et les deux sont associées.

3 Nous entendons par *locuteurs* toutes personnes employant les collocations mises en exergue dans cette étude.

4 Dans *locuteur*, nous englobons les émetteurs, les énonciateurs et les destinataires.

5 Il y a un manque de statut linguistique et juridique pour ces expressions. Après plusieurs recherches pour cette étude, notre succès se limite (actuellement) à quelques articles du domaine juridique abordant le sujet des réfugiés climatiques/environnementaux et ceux abordant le domaine de l'écologie.

6 Pour les auteurs précités, Frath conseille tout particulièrement les recherches des années 1981, 1984, 2001, 2003 pour Kleiber ; 2001 pour Siblot et la revue *Langue française* de 2012 coordonnée par Petit.

- la désignation serait une référence discursive à des éléments variant selon les individus et ses expériences mais qui ne seront pas lexicalisés ;
- la nomination tenterait de « donner un nom à un nouvel objet de notre expérience collective ».

Nonobstant, il faut ajouter que Frath (2015 : 33) révèle que la dénomination, la nomination et la désignation « auraient toutes les chances d'être appelées des *collocations* », et, pour faire valoir ses propos, il spécifie que ces séquences sont des entités ne révélant pas de degré de lexicalisation ; ce qui conviendrait à nos expressions. Le *mot-événement*⁷, ne serait-ce que pour l'impact phonétique, linguistique et discursif nous plaît, cependant, est-il adéquat quant à nos collocations ? Pour Moirand et Reboul-Touré (2015), qui se base sur Siblot (1997 : 38, 53) pour certifier que la nomination est une approche praxématique, qu'il faut « appeler les choses par leur nom, par 'leur vrai nom', celui qu'en vérité elles portent : le mot 'juste' qui délivre un 'sens propre' ». Siblot, lui, s'inspire d'Hagège (1985/1987 : 288) pour déclarer que les mots sont considérés « comme des praxèmes ou expressions linguistiques de cette praxis » et qu'ils changent « en fonction de la praxis et de ses représentations ». Siblot avance aussi que les praxis expliqueraient bien *la chose*, nous ajoutons, la chose nommée. Ensuite, nos deux chercheuses précitées précisent que la nomination adhérerait au groupe des mots événements ; néanmoins, elles ajoutent que le mot-événement fonctionne aussi pour la dénomination (Krieg-Planque 2009, citée par Moirand, Reboul-Touré 2015 : 107), cependant, il s'agirait d'un nom propre d'événement. Pour conclure, elles soulignent le rôle du cotexte étroit ou élargi dans la construction du nom événement, ce rôle orienterait « l'interprétation du discours verbal ou visuel » (*Ibid.* : 109, 115) afin de donner un sens social à la situation. Puisque nous avons abordé la notion de production de sens (social), il nous faut préciser comme l'a fait Siblot (1998 : 27) que « les mots sont porteurs de 'voix' dont nous reprenons l'air et la chanson », ce qui voudrait dire que nous réitérons des déjà-vus, déjà-dits et déjà-entendus, qui, somme toute, alimenteraient la mémoire discursive. Par conséquent, tout au long de cet article, nous jonglerons, le cas échéant, entre nominations, collocations et mot/nom événement.

3. Qu'en est-il des *réfugiés climatiques* ?

Le statut des collocations étudiées n'est pas clair (*supra*) ; en effet, Cournil (2010 : 35-36) dénonce déjà le manque de définition. Elle prouve que les « réfugiés climatiques ou environnementaux » sont dépourvus de définitions rigoureuses (et de protection juridique) ; Cournil souligne l'apparition de plus en plus fréquente de l'expression dans les rapports d'expertise, les rapports onusiens et même dans le milieu universitaire. Pourtant, elle déclare qu'il est commun de lire que « les réfugiés climatiques/environnementaux » sont ceux qui subissent « des déplacements en raison de la dégradation de l'environnement »

7 Notion établie par Sophie Moirand, voir Moirand S. (2007), *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. PUF, Paris.

(Cournil 2010 : 36) ; elle accuse aussi les politiques et les universitaires à se servir de ces expressions pour théoriser des actions, ce qui ne serait, peut-être, pas faux ? Ces mots-événements, ces collocations n'alimentent-elles pas la mémoire discursive et ne dévoilent-ils pas une praxis sociale ?

Actuellement, l'expression n'est plus guillemetée, néanmoins, il est très difficile d'obtenir une définition précise ; pour les entrées dictionnaires, il y a celle du Robert⁸ (2018 : 452) qui indique qu'un *réfugié climatique* est celui qui « dû au climat, [est] contraint de quitter son habitat traditionnel en raison de la dégradation de son environnement due à des phénomènes climatiques »⁹. Le dernier Larousse¹⁰ (2019 : 963) présente cette définition :

▪ **réfugié climatique** : personne contrainte de quitter son lieu de vie en raison des perturbations environnementales profondes qui l'affectent.

Pour obtenir des définitions plus développées, il existe des pseudos définitions¹¹, telle que celle offerte par Wikipédia¹² qui dit que

Les **réfugiés climatiques** ou **écologiques** ou **éco-réfugiés** sont une catégorie de **réfugiés environnementaux**.

Ce sont des personnes ou groupes qui sont forcés de quitter leur lieu de vie temporairement ou de façon permanente à cause d'une rupture environnementale (d'origine naturelle ou humaine) qui a mis en péril leur existence ou sérieusement affecté leurs conditions de vie. Ce sont souvent des agriculteurs, mais aussi parfois des chasseurs-cueilleurs, des pêcheurs ou des éleveurs.

Toutefois, la « définition » *supra* ne prend pas en compte l'habitant lambda ; en effet, il est question, ici, d'*agriculteurs*, de *chasseurs-cueilleurs*, de *pêcheurs* ou d'*éleveurs*. Or, chaque individu, chaque Homme peut être touché par ce type de problème, comme par exemple : les habitants de l'Isle de Jean-Charles (Louisiane, États-Unis) dont l'îlot va disparaître sous les eaux, d'ici deux générations. « Quand on était enfant, on voyait la forêt, il y avait des arbres partout. Maintenant, derrière nos maisons, il y a de l'eau, rien que de l'eau » signale Elisabeth Dardar (Marie Claire 2019 : 25). Tout au long du reportage, les habitants de l'actuel îlot dénoncent l'avancée des eaux, le dépeuplement et la fuite ; des « résistants » qui ne souhaitent pas « devenir les premiers réfugiés climatiques des États-Unis » (Marie Claire 2019 : 26).

8 Le dictionnaire Le Robert, édition 2019 (2018), version papier.

9 Cette acception se trouve sous l'entrée *climatique* et non *réfugié* ; page 2162 du même dictionnaire, la collocation *réfugié climatique* se trouve suivie d'un astérisque indiquant qu'il faut aller voir sous l'entrée *climatique* afin d'obtenir plus d'informations.

10 Le Grand Larousse, édition 2020 (2019), version papier.

11 Ce que nous qualifions de pseudos définitions sont celles qui ne sont pas tirées du TLFi ou d'autres dictionnaires tels que Le Robert, Le Larousse, etc.

12 https://fr.wikipedia.org/wiki/Réfugié_écologique#cite_note-2, consulté le 3/09/2019.

Pour obtenir une définition plus appropriée, nos recherches ont bifurqué vers des sites spécialisés. Le Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE, en ligne), dès 1985, note dans son rapport que « ceux qu'on appelle les 'réfugiés climatiques', [sont] ceux qui sont forcés de quitter leur lieu de vie temporairement ou de façon permanente à cause d'une rupture environnementale (d'origine naturelle ou humaine) qui a mis en péril leur existence ou sérieusement affecté leurs conditions de vie »¹³. Le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR, en ligne) ne veut pas employer le terme *réfugié* qui, selon ce même organisme, est connoté, il lui préfère la notion de *environmentally displaced persons* – i.e. des *déplacés environnementaux*. Le déplacement serait, selon le HCR, plus convenable étant donné qu'il s'agirait de « personnes déplacé à l'intérieur de leur propre pays ». Tout comme l'écologue américain William Vogt, qui, dès 1948, parlait déjà de *personnes déplacées en raison d'un environnement dégradé* (Vogt 1948, traduit et cité par Cournil, 2010 : 37). On pourrait accepter cette explication, car comme nous pouvons le lire à plusieurs reprises dans le numéro de septembre 2019 du magazine Marie Claire (Thiéfaïne 2019 : 34-40), les déplacés sont des personnes qui se retrouvent dans « un camp de déplacés où la guerre les a conduites », à l'exemple du « camp de déplacés de Salamiyah, au sud de Mossoul », et qui « compte toujours 1,6 millions de déplacés, répartis dans différents camps du pays ». Cependant, *déplacé* n'est pas un terme adéquat vu que le déplacement est, ici, transfrontalier, les déplacés ont été obligés de quitter Mossoul, qui se trouve en Irak, pour se rendre à Salamiyah en Syrie.

En outre, lors d'une conférence de presse réalisée lors du sommet de Copenhague de 2009 sur les changements climatiques, le secrétaire général de l'ONU António Guterres affirme que « la distinction entre réfugiés et migrants se brouillait, [...] pour des personnes n'ayant d'autre choix que de quitter leur pays d'origine devenu inhabitable et qui ne satisferont pas à la définition strictement juridique de qui est un réfugié » (Legoux 2010 : 66). Le flou définitoire reste palpable.

Tandis que L'OIM (l'Organisation internationale pour les migrations, en ligne) est plus encline à utiliser *migrant* et propose cette définition :

On appelle migrants environnementaux les personnes ou groupes de personnes qui, pour des raisons impérieuses liées à un changement environnemental soudain ou progressif influant négativement sur leur vie ou leurs conditions de vie, sont contraintes de quitter leur foyer habituel ou le quittent de leur propre initiative, temporairement ou définitivement, et qui, de ce fait, se déplacent à l'intérieur de leur pays ou en sortent.

Le nombre de « migrations liées aux atteintes à l'environnement se multiplient. On parle de 150 millions à 1 milliard de migrants environnementaux d'ici 2050 » annonce Legoux (2010 : 55). Le chercheur, dans son analyse sur les droits d'asile octroyés (ou non) aux réfugiés climatiques, dénonce l'amalgame récurrent entre *réfugiés* et *migrants climatiques* ; or, selon lui, un réfugié est une personne fuyant son lieu d'habitation pour échapper à un danger, et que le réfugié serait à la recherche d'un asile. Legoux ne s'épand pas quant aux migrants, il affirme juste, et nous sommes d'accord avec lui, que *réfugié*

13 Rapport rédigé par Essam El-Hinnawi, l'auteur emploie le concept de *environmental refugee*, puis Cournil (2010) traduit littéralement l'expression par *réfugié de l'environnement*.

est préféré et envahi la sphère médiatique pour l'impact que le mot a sur le destinataire. On ose ajouter que le poids du mot joue un rôle aussi lorsque le locuteur se décide à l'employer, *i.e.* un réfugié est une personne qui a subi un dommage, qui a souffert, c'est une victime, par conséquent, l'empathie est mobilisée. La praxis sociale manipulatrice par laquelle le locuteur veut transformer le monde (Bres, *op.cit.*) est bien présente.

4. Migrants, réfugiés, déplacés ?

Quel terme employé alors ? À propos des *réfugiés climatiques*, le terme *réfugié* fait débat. Pourquoi nommer une personne qui doit quitter son lieu d'habitation pour des raisons climatiques est-elle appelée *réfugié* ? Sachant que le nom commun *réfugié* est réservé à

Adj. et subst. (Personne) qui a trouvé refuge hors de sa région, de son pays d'origine dans lequel il était menacé (par une catastrophe naturelle, une guerre, des persécutions politiques, raciales, etc.)¹⁴.

De plus, juridiquement parlant, un *réfugié* est une personne

craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays ; ou qui, si elle n'a pas de nationalité et se trouve hors du pays dans lequel elle avait sa résidence habituelle à la suite de tels événements, ne peut ou, en raison de ladite crainte, ne veut y retourner¹⁵.

Définition qui régle le droit international en matière de demande d'asile. De plus, dans la définition précitée *hors du pays* implique un déplacement frontalier ; or, qu'en est-il des déplacés internes ? La majorité des victimes ne font « que » reculer face au changement climatique qui est, par exemple, l'avancée des eaux (Cf. Isle de Jean-Charles, Louisiane).

Selon Le Robert (2018 : 1596), le migrant est un « travailleur originaire d'une région peu développée, s'expatriant pour des raisons économiques ». Ici, le terme *migrant* comporte l'idée d'une « migration volontaire vers un endroit considéré comme meilleur » (Cometti 2010 : en ligne), terme qui semble inapproprié pour qualifier une personne qui a subi un sinistre climatique. Pourtant, le nom *migrant* antéposé à *climatique*, nous semble être une expression appropriée pour qualifier les personnes se déplaçant, car celles-ci quittent leur région (ne pouvant plus travailler, par extension subvenir aux besoins familiaux – les *raisons économiques*, cf. définition du Robert *supra*) « dû au climat. [...] contraint de quitter son habitat traditionnel en raison de la dégradation de son environnement due à des phénomènes climatiques » (*Op.cit.*).

14 CNRTL, en ligne, consulté le 3/09/2019.

15 Voir l'article 1, section A, § 2 de UNHCR, 1951, *Convention relative au statut des réfugiés*. Genève : UNHCR.

De surcroît, à en croire Withol de Wenden (2010 : 21), « les déplacés environnementaux peuvent constituer, selon les experts, la moitié des migrants de demain », les migrants engloberaient les *déplacés environnementaux* et, par extension, les réfugiés. Peut-on en conclure que *migrant* serait le terme hyperonyme pour les victimes/sinistrés climatiques ? Pour Withol de Wenden, oui ; en revanche, s'il s'agit des autres chercheurs précités dans ce texte, non : *réfugié* reste en tête.

5. Le choix du collocatif

Au fur et à mesure de la collecte, certaines associations se sont révélées quasi-fixes. Effectivement, on a pu noter que les collocations suivantes étaient les plus fréquemment employées dans notre corpus d'articles :

- réfugiés + climatiques : 43 %
- réfugiés + environnementaux : 42 %
- migrants + environnementaux : 5 %
- migrants climatiques : 5 %
- déplacés environnementaux : 3 %
- déplacés climatiques : 2 %

D'autres expressions sont apparues, telles que : *migrants de demain* (Withol de Wenden 2010 : 21) ; *réfugié écologique* (Cournil 2010 : 36) ; *écoréfugiés*, *personnes déplacées en raison d'une catastrophe naturelle*, *migrants forcés du climat* (Cometti 2010, en ligne), *victime de l'environnement*, *victimes des changements climatiques*, (Legoux 2010 : 64) ; *apatrides* (Zeghibib 2012 :134-135), cependant, leur emploi est ponctuel¹⁶.

Les deux adjectifs-collocatifs *climatique* et *environnemental* sont souvent quasi-synonymiques alors que *climatique* est hyponyme d'*environnemental*. De plus, *climatique* sous-entend la cause anthropique, en effet, dans l'élévation des eaux (Cf. Isle de Jean-Charles, Louisiane), c'est bien l'Homme qui est responsabilisé ; tandis que *environnemental* semble plus général et plus neutre. Il est évident que la collocation *réfugiés climatiques*, que ce soit du point diastatique ou diaphasique, est employée sciemment par l'émetteur qui souhaite affecter le locuteur/destinataire dans une situation donnée, ici, une situation d'urgence – le réchauffement climatique.

6. En guise de conclusion

Il en résulte que les collocations *réfugiés climatiques* et *réfugiés environnementaux* font débat. Les définitions apportées ont mis au jour la compositionnalité de la collocation et ont, nous l'espérons, éclairci la compréhension et la fonctionnalité langagières des termes foisonnants et qui prolifèrent dans les médias, comme nous avons pu le constater avec les nouvelles expressions qui apparaissent.

16 Pour le moment. Ces expressions seront décortiquées dans une prochaine étude.

Nous avons vu que certains préfèrent le collocatif *climatique* d'autres *environnemental*, tout dépend du contexte dans lequel la collocation se trouve et, qui est l'énonciateur et quele est sa cible et son but. De surcroît, il a été établi que le nom *réfugié*, pour l'impact médiatique, affectif et engagé est préféré à ses variants retenus.

Tout compte fait, il en ressort que les collocations étudiées seraient des nominations ayant subi des influences praxiques dans le seul but de transformer la dure réalité quant aux énoncés écologiques devenus un peu trop « ordinaires ».

Bibliographie

- Bres J. (1998). Brève introduction à la praxématique. *L'Information Grammaticale* (77), pp. 22-23.
- Cometti G. (2010). Migrants ou réfugié : un enjeu conceptuel. *eCahiers de l'Institut*. <https://books.openedition.org/iheid/211?lang=fr#text>
- Cournil Ch. (2010). Émergence et faisabilité des protections en discussion sur les 'réfugiés environnementaux'. *Revue du Tiers Monde* (204), pp. 35-54.
- Cournil C. & Colard-Fabregoule C. (2010). *Les changements climatiques et les défis du droit*. Bruxelles : Bruylant.
- Fracchiolla B. (2019). Écologie et environnement : des mots aux discours. Mises en perspective historiques et discursives. *Mots. Les langages du politique* (119), pp. 15-31.
- Frath P. (2015). Dénomination référentielle, désignation, nomination. *Langue française* (4), pp. 33-46.
- Hagège C. (1985). *L'homme de paroles*. Paris : Fayard.
- Legoux L. (2010). Les migrants climatiques et l'accueil des réfugiés en France et en Europe. *Revue du Tiers Monde* (204), pp. 55-67.
- Magazine Marie Claire – septembre 2019, version papier.
- Martinez Ch. (2018). La procédure de compositionnalité des collocations du discours écologique. *Lublin Studies in Modern Languages and Literature* (42/4), pp. 206-221.
- Moirand S. & Reboul-Touré S. (2015). Nommer les événements à l'épreuve des mots et de la construction du discours. *Langue française* (4), pp. 105-120.
- Siblot P. (1997). Nomination et production de sens : le praxème. *Langages* (127), pp. 38-55.
- Zeghib H. (2012). Les réfugiés environnementaux. Une catégorie juridique en devenir. *Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*. pp. 132-142.

Julia Murrmann

(Uniwersytet Warszawski)

Fonti classiche ed alternative per la conoscenza dei dialetti nella progettazione dei corsi sui dialetti italiani per gli studenti stranieri

Abstract: Classical and alternative resources for the knowledge of dialects in the endeavor of planning courses on Italian dialects for foreign students

The aim of the study is to collect and characterize classic historic and alternative resources for the knowledge of Italian dialects that appear useful and attractive for didactic purposes. It should be stated upfront that the courses on Italian dialects for foreign students are – rather than aimed at teaching a particular regional dialect – mainly focused on illustrating the diatopic variation of Italian, on familiarizing with typical features of main dialectal groups and on providing the students with skills and tools to engage in an independent in-depth research on language and dialect varieties.

Keywords: dialect, Italy, standard Italian, course on Italian dialects, language variety

1. Introduzione

Come punto di partenza vogliamo prendere il fatto che nell'attuale società italiana si sta creando un nuovo rapporto tra la lingua italiana standard e i dialetti (Marcato 2007, p.19; Berruto 2006, p. 101; Avolio 2013, pp. 12–13) e da più parti è stato segnalato l'emergere di “una nuova dialettalità” (D’Agostino 2012, p. 195). Comprendere le modalità e caratteristiche del cambiamento nella relazione tra la lingua nazionale e le varietà regionali nonché la dinamica dei “processi di convergenza” (Grassi e altri 2010, pp. 171–181) è essenziale per chi studia italiano o si interessa generalmente dell’Italia e della sua situazione sociolinguistica contemporanea¹. Infatti, oggi assistiamo

1 Per descrivere la situazione linguistica in Italia in cui emergono sul primo piano le diverse relazioni tra le principali varietà del repertorio linguistico italiano, vengono adoperati i concetti di base di *bilinguismo* e di *diglossia* (Loporcaro 2013, p. 179; D’Achille 2010, p. 15). Il termine che sembra più accuratamente descrivere la situazione odierna è invece quello introdotto da Gaetano Berruto (1995, pp. 242–250), ovvero *dilalia*: si tratta di un particolare rapporto diglottico in cui la varietà alta (italiano standard/neostandard) e la varietà bassa (dialetto) sono impiegabili tutte e due nella conversazione quotidiana informale, mostrando un ampio spazio di sovrapposizione e potendo essere usate in alternativa o congiuntamente (Avolio 2013, pp. 76–77). Dunque, come risulta dalle analisi dei sociolinguisti contemporanei, scompare questo uso funzionalmente differenziato

al fenomeno di un progressivo sdoganamento del dialetto, il quale non viene più percepito come lingua del ghetto e degli emarginati, ma come abilità che è utile possedere o acquisire. Scompaiono gli atteggiamenti fortemente stigmatizzanti nei confronti della dialettofonia, ben diffusi ancora una o due decine di anni fa. Non si può ovviamente negare il fatto che diminuisce l'uso esclusivo del dialetto (lo segnalano evidentemente le statistiche), ma bisogna sottolineare che i dati ISTAT confermano che i dialetti regrediscono meno del previsto e invece – un po' sorprendentemente – convivono pacificamente con l'italiano. Al posto dell'uso esclusivo del dialetto è comparso l'uso alternato di italiano e dialetto. Dunque, anche se è vero che più si espande l'italiano, meno si usano i dialetti, questo non significa che i dialetti stiano scomparendo (Marcato 2007, p. 18). Non si può quindi (ancora) parlare della morte dei dialetti (D'Agostino 2012, p. 193). Per completare il quadro sociolinguistico italiano teniamo a citare i recenti dati statistici al riguardo: la popolazione nativa in Italia nel 2015 si distribuiva, quanto alla competenza e all'uso delle parlate e degli idiomi autoctoni, in tre fasce:

- una consistente percentuale, attorno al 45% a livello nazionale, di persone che parlano solo italiano e non parlano dialetto (di gran lunga predominante nelle giovani generazioni),
- una percentuale all'incirca altrettanto (attorno al 40%) consistente di persone che parlano all'occorrenza sia italiano che dialetto,
- una piccola minoranza (di entità assai difficile da quantificare e da cercare prevalentemente tra coloro che sono privi di qualunque titolo di studio, o persino analfabeti), soprattutto nelle generazioni più vecchie e in Italia meridionale, di persone che parlano solo dialetto (ISTAT 2017)².

Le statistiche informano dunque che i dialetti sono adoperati e conosciuti da buona parte della popolazione che spesso alterna e mescola nell'uso quotidiano italiano e dialetto. Emerge chiaramente che al posto dell'uso esclusivo del dialetto è comparso l'uso alternato (detto anche 'misto' oppure 'combinato') di italiano e dialetto. L'uso maggiore o minore di italiano e dialetto è in correlazione con i principali fattori sociali: il sommarsi delle variabili sociali fa sì che il tipico parlante italofono monolingue sia una studentessa di città (visto che la propensione a esprimersi in italiano è positivamente influenzata dal genere femminile, che l'uso prevalente dell'italiano è correlato inversamente all'età, e che l'uso esclusivo dell'italiano è diventato preponderante nei centri urbani), mentre all'opposto – il tipico parlante dialettofono per eccellenza – sarà un anziano contadino (ISTAT 2017)³.

e un diverso prestigio delle due o più varietà; al contrario, si assiste sempre più spesso al passaggio continuo dalla lingua al dialetto e viceversa, anche in assenza del rilevante mutamento diafasico o diastratico.

2 A questo gruppo appartengono generalmente due tipi di persone, ovvero quelli che usano prevalentemente il dialetto in diversi contesti comunicativi (in famiglia; tra amici) perché gli piace e quelli (meno numerosi) che usano esclusivamente il dialetto anche nelle occasioni di conversazione con estranei, il che significa che non conoscono italiano e non sono in grado di comunicare nella lingua nazionale.

3 Per notizie più dettagliate sui fattori di differenziazione sociale rilevanti agli effetti della differenziazione linguistica (l'età, il genere, la posizione sociale, il livello di istruzione/titolo di studio,

L'aspetto forse più interessante dei cambiamenti nel rapporto tra lingua e dialetto è di tipo qualitativo. In questa prospettiva si tiene a esaminare in quali situazioni viene usato ognuno dei due codici, per quali motivi e scopi, e di quale prestigio gode ogni idioma. Qui bisogna sottolineare che è drasticamente cambiata la concezione dell'uso di dialetto. Siccome la conoscenza dell'italiano è un bene acquisito da quasi tutti gli abitanti, non costituisce più un simbolo di status sociale, e perciò scompaiono i pregiudizi e cadono i motivi per i quali i dialettofoni erano stigmatizzati, emarginati e portati a vergognarsi dei loro vernacoli locali. Oggi si osserva persino l'uso snobistico del dialetto. A questo proposito Gaetano Berruto (2002, p. 48) rileva che "un motto dell'Italia alle soglie del terzo Millennio sembra essere: ora che sappiamo parlare italiano, possiamo anche (ri)parlare dialetto".

Detto questo, vediamo che il dialetto continua ad avere un posto importante nella cultura italiana e non si può apprescindere da questo aspetto nella didattica. Tuttavia, è raro che ci sia un corso per gli studenti stranieri dedicato interamente all'acquisizione di un certo dialetto. Diciamo piuttosto che nella realtà universitaria contemporanea molto più spesso vengono offerti i corsi più generali, durante i quali gli studenti vengono confrontati con un'immensa varietà sociolinguistica dell'italiano e ci si concentra sulle variazioni diatopiche, diastratiche, diamesiche, diacroniche e diafasiche. In questo articolo teniamo ad offrire un aiuto didattico per dimostrare ed illustrare la dimensione della variabilità diatopica italiana. A tale scopo sono state raccolte diverse fonti, diverse risorse e diversi strumenti per la conoscenza dei dialetti, che possono essere utilizzati durante le lezioni. Si è deciso di dividere il materiale raccolto in due tipi generali e caratterizzarlo come 'fonti classiche' (ovvero quelle scientifiche, ufficialmente riconosciute in quanto tali) e 'fonti alternative' (ossia quelle che non sono di fatto le fonti vere e proprie, ma possono essere usate con intento didattico nell'insegnamento). Il presente contributo può essere di interesse sia agli autodidatti, i quali vorrebbero realizzare per proprio conto, al di fuori di ogni curriculum, una propria istruzione specifica diretta ad approfondire la conoscenza dei dialetti, sia ai docenti e insegnanti di lingua cui spetta la progettazione di un corso sui dialetti italiani per i loro studenti.

2. Fonti classiche per la conoscenza dei dialetti

Sostanzialmente, molteplici sono le fonti e gli strumenti per la conoscenza, per la documentazione e per lo studio dei dialetti e rispondono senz'altro a esigenze diverse, da quelle pratiche a quelle richieste dallo studio scientifico dei dialetti (Marcato 2007, p. 157). Diversi ancora saranno i bisogni dei docenti che devono progettare un corso sui dialetti italiani per gli studenti (specialmente se lavorano fuori d'Italia, se sono stranieri anche loro e se si tratta degli studenti non italiani).

Generalmente la dialettologia in quanto disciplina che studia le parlate vive nella loro evoluzione storica lavora con: vocabolari dialettali, grammatiche dialettali, diversi testi dialettali, carte linguistiche (ovvero cartine geografiche di una regione, di una subregione,

il luogo di abitazione) si rinvia al testo completo del rapporto sull'uso della lingua e dei dialetti pubblicato dall'Istat (2017).

di uno Stato o di un intero continente sulle quali si riportano, con un sistema di trascrizione convenzionale, le traduzioni in dialetto che per ogni città o per ogni villaggio corrispondono a uno stesso concetto) ed atlanti linguistici (ossia un insieme preordinato di carte linguistiche), registrazioni (Marcato 2007, pp. 157–169).

Come introduzione alle lezioni frontali e compiti da svolgere autonomamente dagli studenti più complessi, vale la pena di citare (e presentare agli studenti) le opere che furono i primi tentativi di diffondere l'italiano tra la popolazione. A questo scopo servivano infatti i vocabolari (dizionari) e manuali o manuali (grammatiche dialettali). Bisogna tuttavia rendersi conto che sono abbastanza limitate le possibilità di lavorare con questo materiale da parte degli studenti (poco esperti nella materia in questione)⁴. Anche per gli specialisti queste opere servono del resto soprattutto come la documentazione primaria delle testimonianze che attestano l'uso scritto del dialetto e la prima tappa dei lavori nel campo dialetto-lingua, visto che fino all'importante studio del glottologo Graziadio Isaia Ascoli, ovvero il primo volume della rivista *Archivio Glottologico Italiano* pubblicato nel 1873, le ricerche sui dialetti non furono condotte soddisfacendo i criteri metodologici. I primi vocabolari dialettali erano, a ben guardare, spesso compilazioni di appassionati cultori che lavoravano – per mancanza di esperienza, competenze tecniche e quello che chiameremmo oggi *know-how* – con scarso metodo scientifico. Bisogna anche ricordarsi che essi non dovevano corrispondere a fini documentari del dialetto, bensì alle necessità pratiche. In realtà dovevano indicare il corrispondente in italiano per chi non conosceva la parola: erano dunque visti come strumenti utili per imparare la lingua nazionale a partire dalla conoscenza del dialetto. Tra i molti vocabolari dialettali si possono menzionare: *Spicilegium* compilato da Lucio Giovanni Scoppa (napoletano e di altre varietà meridionali), *Vocabularium vulgare cum latino apposito* di Nicolò Valla (siciliano), vocabolari di Lucio Cristoforo Scobar (Escobar) siciliano-latino (1519) e quello siciliano-latino-spagnolo (1520), e poi, perfezionati nel tempo, quello veneziano di Giuseppe Boerio (1856), quello piemontese di Vittorio di Sant'Albino (1859), quello milanese di Francesco Cherubini (1839-1856), quello siciliano di Michele Pasqualino (1785-1795), quell'abruzzese di Gennaro Finamore (1893) e quell'irpino-italiano di Francesco Saverio Grella (1893). A partire dalla fine del XVIII secolo ai vocabolari si affiancano altre iniziative: manuali dedicati a varietà dialettali, riviste, collane dedicate al problema lingua-dialetto, grammatiche dialettali⁵. Qui si possono citare come esempi di tali opere: *Del dialetto napoletano* di Ferdinando Galiani (1779), *Grammatica piemontese* di Maurizio Pipino (1783) e *Ortografia sarda* di Giovanni Spano (1840). Tutte le posizioni annoverate qui sopra sono senz'altro importanti per la documentazione dialettale e per lo studio dei dialetti in prospettiva storica, ma – come già accennato – meno impiegabili nell'attività didattica con gli studenti. Come materiale molto più adatto in questa prospettiva si prestano le più recenti iniziative dello stesso genere. Infatti, di tratta delle compilazioni che anche oggi – o forse meglio dire: soprattutto oggi – incontrano il favore

4 Le opere menzionate nella parte successiva dell'articolo come esempi, in quanto testi storici e archivistici, non vengono elencate nella bibliografia.

5 Si tratta di iniziative destinate a non avere seguito per la politica culturale del governo fascista non favorevole alla conservazione e alla promozione delle culture e lingue regionali.

e l'interesse di molti appassionati cultori delle tradizioni locali. Per di più le opere odierne sono consultabili non solo in versione cartacea ma anche *online* (come siti Internet o in formato Kindle), con non soltanto la trascrizione fonetica, bensì il suono disponibile. I dizionari dialettali, i manuali e le grammatiche dialettali sono facili da trovare in rete e qui citiamo solo qualche esempio interessante da consultare: dizionario siciliano-italiano (www.goccediperle.it), dizionario veneto-italiano-inglese (www.linguaveneta.net), *Il sardo: una lingua "normale": Manuale per chi non ne sa nulla, non conosce la linguistica e vuole saperne di più o cambiare idea* di Giuseppe Corongiu (2015).

Dati importanti per la conoscenza dei dialetti provengono anche dai cosiddetti testi dialettali, ovvero la raccolte di campioni dialettali da diverse regioni. Pure qui, come nel caso dei vocabolari e manuali, il valore di questo materiale è soprattutto archivio e per il lavoro con gli studenti bisogna trovare le versioni più recenti delle opere come quella di Leonardo Salviati (1586), dove l'autore ha riunito 12 versioni dialettali (bergamasco, veneziano, friulano, istriano, padovano, genevese, mantovano, milanese, napoletano, bolognese, perugino e fiorentino) della novella 9 della prima giornata del *Decamerone* di Boccaccio, o di Giovanni Papanti (1875) *I parlari italiani in Certaldo alla festa del V Centenario di messer Giovanni Boccacci* che conteneva 704 versioni della novella. Un altro testo ampiamente utilizzato come testimonianza dialettale è la nota parabola evangelica tratta dal Vangelo di Luca, *Parabola del figliol prodigo*. Verso la metà del XIX secolo fu soprattutto il dialettologo veronese Bernardino Biondelli a far uso di questo testo, pubblicando *Saggio sui dialetti galloitalici* (1853), l'opera che è considerata la prima impresa di documentazione sistematica dei dialetti italiani su scala nazionale (Marcato 2007, p. 166). Noi vedremo invece, nella parte successiva del articolo, l'uso di proprio questa parabola anche nelle opere più recenti, consultabili in rete, allora facilmente adoperabili per il lavoro didattico con gli studenti.

Le carte linguistiche e gli atlanti linguistici costituiscono una vera e propria svolta nella raccolta sistematica e comparabile di dati dialettali. Permettono di collocare i dati raccolti "sul campo", allora attraverso le interviste agli informatori (parlanti scelti come campione del dialetto nei punti di inchiesta) nel contesto spaziale – geografico. Questa modalità di indagine scientifica è quella anche oggi comunemente praticata. Grazie alla dimensione grafica di questo materiale riteniamo che sia un'ottima fonte per la conoscenza dei dialetti per gli studenti. È anche importante che dal tempo dei primi progetti di questo tipo, tra cui bisogna citare le note opere di Georg Wenker (dialetti tedeschi) e Jules Gilliéron (dialetti francesi), gli atlanti linguistici sono stati significativamente perfezionati nella loro forma grazie alle sempre più raffinate strumentazioni di registrazione e tecniche di rappresentazione grafica. Per quanto riguarda l'Italia, ci sono due atlanti che ricoprono l'intero territorio e appartengono alla categoria degli atlanti nazionali: *AIS (Sprach und Sachatlas Italiens und der Sudschweiz)* ideato e diretto da Karl Jaberg e Jakob Jud e pubblicato tra il 1928 e il 1940, e *ALI (Atlante Linguistico Italiano)*, pubblicato dal 1995. Poi esistono gli atlanti regionali e tematici, che riguardano un territorio più limitato (non necessariamente corrispondente a una regione amministrativa), come: *ASLEF (Atlante storico-linguistico- etnografico friulano)*, *ALD (Atlante linguistico del ladino dolomitico e dei dialetti limitrofi)*, *ALEPO (Atlante linguistico etnografico del Piemonte)*, *ALS (Atlante Linguistico della Sicilia)*. Occorre tener presente che alcune parti degli atlanti sono ancora

in fase di realizzazione e modernizzazione (correzione dei difetti, digitalizzazione, ecc.). Inoltre, gli atlanti progettati o realizzati più di recente si avvalgono di supporti tecnicamente raffinati e si presentano tutt'altro che esclusivamente come materiale cartaceo. Sono elettronici (anche digitali) e consentono un'informatizzazione dei dati o archivi sonori per cui si ha la possibilità di ascoltare il dato dialettale come riferimento dall'informatore. Un atlante linguistico acustico offre quindi non solo il materiale grafico bensì quello sonoro (carta sonora in disponibile sul CD-ROM/DVD oppure *online*). Uno dei migliori atlanti da usare nell'insegnamento universitario, vista la sua complessità, trasparenza e gratuità, è *VIVALDI*, ovvero *Vivaio Acustico delle Lingue e dei Dialetti d'Italia*. Gli ideatori di *VIVALDI* erano Roland Bauer, il primo responsabile dell'elaborazione elettronica dei dati dell'ALD a Salisburgo, e Dieter Kattenbusch, il realizzatore delle registrazioni per l'ALD nei paesi centroladini tra il 1985 e il 1986. La trasformazione del materiale dati in una presentazione informatica interattiva è opera di Carola Köhler, Marcel Lucas Müller e Fabio Tosques (<https://www2.hu-berlin.de/vivaldi/>). Il vivaio offre una raccolta dei dati dialettali attuali in tutte le regioni d'Italia, visivi e sonori, facilmente accessibili grazie all'uso dei moderni mezzi tecnologici (Internet, DVD). Si possono paragonare le voci (semplici lemmi, locuzioni, frasi e persino il testo della *Parabola del figliol prodigo*) registrate per diversi dialetti (trascrizione e suono sono disponibili) e osservare le particolarità fonetiche, morfologiche, sintattiche e lessicali dei gruppi dialettali (le analisi in questo ambito dipendono dalla progettazione del corso in quanto al trattamento dei tratti tipici dei diversi dialetti).

3. Fonti alternative per la conoscenza dei dialetti

In questa sezione si vogliono presentare le fonti per lo studio dei dialetti un po' particolari, in questo senso che non erano probabilmente mai ideate come il materiale da analizzare in chiave scientifica o didattica, ma il loro carattere si presta a farlo. Possono essere infatti usate con successo durante le lezioni dedicate a caratterizzare la variazione diatopica italiana.

Vogliamo cominciare con l'uso del dialetto negli slogan di campagne pubblicitarie. La lingua della pubblicità è stata a lungo oggetto di studio della linguistica e non mancano le analisi dedicate all'uso del dialetto nei messaggi e manifesti pubblicitari. A partire dal 1926, gli spot non hanno disdegnato l'uso del dialetto, soprattutto quelli radiofonici. Poi, con l'avvento del regime fascista il dialetto è stato praticamente bandito. Se ne riscontra nuovamente e timidamente l'uso a partire dagli anni '90. Nell'ultimo decennio, invece, le parlate locali parono essere tornate nuovamente di moda proprio per la loro spiccata funzione diversificatrice (Giacomelli 2003). Tra i vantaggi che risultano dall'impiego del dialetto nella pubblicità possiamo elencare la voglia di sottolineare la provenienza dell'azienda e della materia prima, di valorizzare la terra di origine del prodotto promosso, di corroborare il rapporto con il territorio, di rinforzare il legame con il potenziale cliente da parte delle aziende locali, e invece da parte delle multinazionali di avvicinarsi e farsi ospitare nel migliore dei modi. Si crede che usare il dialetto susciti simpatia e affinità e sia un modo efficace per attirare la clientela e poi per coinvolgere il consumatore. Si possono citare alcuni esempi interessanti dell'uso del dialetto nella pubblicità, come:

Figura 1. Esempi dell'uso del dialetto nella pubblicità



1.



2.



3.



4

Fonte: www.markup.it, www.nutella.it.

- lo slogan usato sui cartelloni in giro per le strade di Napoli per pubblicizzare i prodotti di cioccolata della M&M: *Napule è mille culture! 'A sape tutto 'o munno'* (si veda numero 1. della figura 1.)
- una serie di slogan congeniati per la campagna affissioni del Mars nel periodo natalizio dedicata alla città di Napoli: *Senza Mars è 'na meza cazetta'* (si veda numero 2. della figura 1.), *'Na cazetta senza Mars è comme 'na jurnata senza sole, Parli d' 'a cazetta e spuntano 'e Mars, Mars, ammore e Epifania, Befà, si 'o Mars è nu suonno nun me scetà, A befana nun s' 'o scorda 'o Mars, Chisto è 'o paese d' 'o Mars, Comme è doce e comme è bell' truvà 'o Mars 'nta 'a cazettella.*
- la campagna “Be Stupid” della Diesel che metteva in mostra tanti modi diversi, espressi nei dialetti locali, di inneggiare alla ‘stupidità’. La campagna proseguiva in diverse città dello Stivale. Nei manifesti Diesel a Milano si apprendeva che *El furb va a ciapà i rat, el stupid la topa* (Il furbo va a prendere i topi, lo stupido la topa) e che *El dütur laüra, el stupid giüga al dütur* (Il dottore lavora, lo stupido gioca al dottore) (si veda il numero 3. della figura 1.). A Bergamo, invece, i cartelloni avvertivano: *Stupid ada che ghè ol negòse de Diesel a Oriosenter, pota* (Stupido, guarda che c'è il negozio di Diesel all'Oriocenter). A Napoli si leggeva sui poster: *'O scienziato tinn' 'e ampolle, 'o stup'd 'e pppalle* (Lo scienziato ha le ampolle, lo

⁶ Occorre precisare che quella è la versione corretta dello slogan, che inizialmente conteneva due errori grammaticali. Negli articoli determinativi, “la” e “il”, l’apostrofo va messo prima delle lettere “A” e “O” e non dopo. Quindi ‘A e ‘O, invece di A’ e O’. È discutibile e può essere oggetto di dubbio se questa situazione è successa per caso (per sbaglio da parte dell’azienda) o come una tecnica di manipolazione e di marketing occulto.

stupido le palle). Lo slogan scelto per la città di Bari ha scatenato polemiche e discussioni: *Iè megghie ies stupid, che tr'mon* (È meglio essere stupido, che trimone), a causa dell'uso di una parolaccia: *'tr'mon'* significa fesso, scemotto.

- l'iniziativa del produttore di Nutella: "Dialettichette" che prevedeva sulle etichette dei barattoli della famosa crema a nocciola diverse scritte in dialetto, accompagnata dall'edizione di un bellissimo *Manuale linguistico dell'entusiasmo. Un viaggio dell'Italia dei dialetti* in versione cartacea e digitale (www.nutella.it), di 100 pagine dedicate al tema dei dialetti in Italia, curato da famosi linguisti italiani, tra cui Francesco Avolio, Matteo Rivoira, Neri Binazzi e altri. Il progetto ha diviso l'Italia in 16 differenti aree linguistiche e selezionato 135 espressioni dialettali (forme di saluto come ad esempio *'buongiorno'* ed altri modi di dire, frasi fatte, locuzioni tipici per una certa zona; come esempio si veda il numero 4. della figura 1.) da applicare al vasetto di Nutella, per esempio in Calabria: *caliméra*, in Emilia Romagna: *bondè, bonzòrni*, in Friuli Venezia Giulia: *bon dé*, in Puglia: *bbèngiòrne, bbongiòrne, bonni*, in Sardegna: *bònas dies*.

Ci sono poi altre particolari forme di recupero del dialetto, tra queste c'è la tendenza di alcuni esponenti della canzone italiana moderna all'uso del dialetto. Il testo della canzone è un noto aiuto didattico nell'ambito dell'insegnamento e in questo caso si presta anche come un utile arnese per illustrare l'importanza del dialetto nella cultura italiana, nonché uno stimolo per introdurre alcuni tratti tipici di un certo dialetto. Da includere nel programma del corso sono le canzoni scritte da Fabrizio De Andrè, nelle quali il cantautore usava il ligure, e quelle di Pino Daniele che ha scritto testi in cui il napoletano era mescolato con l'italiano standard e l'inglese, come nel brano *Femmena* (1991). Il dialetto caratterizza inoltre la musica Hip-hop dei torinesi Mau Mau, degli emiliani Modena City Ramblers, dei napoletani Almamegretta, dei veneti Pitura freska e dei salentini Sud Sound System. Questi ultimi sono un gruppo di artisti di musica rap ragga, raggamuffin, dancehall, reggae originario del Salento. La band ha scoperto nuove potenzialità espressive combinando i ritmi giamaicani e le sonorità locali, come l'uso del dialetto salentino e le ballate di pizzica e tarantella. Il loro disco *Lontano* del 2003 era un successo di critica e pubblico e ha ricevuto il Premio Tenco 2003 nella categoria "Miglior lavoro dialettale italiano". Da questo disco proviene il brano *Le radici ca tieni*, un vero e proprio inno dedicato alla terra salentina. Le canzoni con le trascrizioni del testo e traduzioni in italiano, sono facilmente scaricabili su YouTube, una piattaforma web che consente la condivisione e visualizzazione di video.

I film costituiscono un'altra fonte per la documentazione dell'uso del dialetto, utilizzato – in diversi casi – per meglio rendere l'identità linguistica dei personaggi e della realtà narrata. Il dialetto viene considerato nel cinema e nella letteratura un'importante risorsa espressiva, spesso con funzione ludica. Occorre aggiungere che in teoria si possono usare anche i frammenti di romanzi o fumetti dove si verifica l'utilizzo del dialetto, ma i frammenti di film sembrano più adatti (grazie al suono del dialetto) e attraenti per gli studenti odierni (grazie alla visualità). Infatti, le parlate locali sul grande schermo sono parecchie e molti attori vengono persino associati con il loro spiccato italiano regionale o dialetto, e invece l'italiano standard 'puro' viene spesso chiamato una lingua parlata dai doppiatori. Si possono trovare alcuni esempi eccellenti per illustrare la varietà diatopica

dell'italiano nel cinema: il genovese di Gilberto Govi, il siciliano di Luchino Visconti e di Luca Zingaretti (quando interpreta il Commissario Montalbano, perché altrimenti l'accento naturale dell'attore è quello romano!), il romanesco di Anna Magnani, il napoletano di Totò e Massimo Troisi, il lombardo di Franca Valeri, il pugliese di Alberto Talegalli e Guglielmo Inglese, il veneto di Nino Manfredi e Riccardo Garrone. Utili da inserire nel programma del corso sui dialetti possono essere anche le memorabili scene tratte dai film in cui si affronta direttamente la tematica del dialetto: come quando Vittorio Gassman, detto Er Pantera in *L'audace colpo dei solito ignoti*, cerca di imparare il milanese dalla cocotte Vicky Ludovisi con esiti comici, o "l'inganno della cadrega", la famosa gag in *Tre uomini e una Gamba* quando i due leghisti transilvani Giovanni e Giacomo invitano il dracula Aldo a mettersi comodo e prendere una "cadrega" (sedia, e non mela come pensa inizialmente il "terrone"). Alla fine vogliamo ancora includere il film *Gomorra*, ispirato all'omonimo romanzo di Roberto Saviano del 2006), il cui azione è ambientata in Campania (Napoli, Casal di Principe, San Cipriano d'Aversa, Mondragone, Giugliano). Il linguaggio nel film è curato con estremo realismo poiché deve rispecchiare la lingua della Camorra. La gran parte dei dialoghi è in lingua napoletana o in dialetto casertano e casalese, e – quindi per essere compresi dal pubblico generale – sono sottotitolati in italiano standard. Oltre al dialetto vero e proprio, sono presenti termini e modi di dire in uso nella criminalità. Alcuni attori non sono professionisti, ma gente del posto.

Infine, un paragrafo a parte merita il fenomeno conosciuto come *dialetto opaco* in quanto un'interessante forma di vitalità (o sopravvivenza) delle parole dialettali. L'evoluzione del dialetto e dei suoi usi comporta inevitabilmente l'abbandono di parole dialettali. Tuttavia alcune di esse sopravvivono anche se non sono più comprese nel loro significato originale diventando, così, forme opache, appunto. Le forme opache sono dunque quelle non trasparenti, non chiare al parlante, il quale non riesce a riconoscere e ad identificare il legame tra forme di partenza e forme derivate. Le forme opache sono soggette a reinterpretazione etimologica, processo che può portare alla creazione di parole nuove (Marcato 2007, p. 25). Esempi interessanti da analizzare con gli studenti si trovano nell'ambito dell'onomastica, ovvero settore del patrimonio linguistico costituito da antroponimia (qui si possono proporre alcuni giochi e indovinelli, sotto la guida dell'insegnante, con i tratti dialettali nei cognomi collegabili a determinate aree geografiche e linguistiche) e toponomastica (lo stesso esercizio che riguarda i nomi del luogo: città, paesi, regioni, fiumi, monti, ecc.), e in alcune espressioni e modi di dire che sfruttano le voci "morte" (termini che escono dall'uso perché scompare l'oggetto o il concetto a cui sono legato) appartenenti soprattutto al lessico del lavoro agricolo. I nomi dialettali degli oggetti o dei concetti caduti in disuso vengono così "riciclati", come la parola meridionale *centimulu*, un tipo arcaico di mulino di casa fatto girare da un asino e utilizzato per macinare il grano, che sopravvive nel calabrese nell'espressione idiomatica: *mi giranu i centimuli* (ho dei pensieri; perché si indica una parte importante che gira nel 'centro del cervello')⁷.

7 Bisogna precisare che molto spesso i tentativi della ricostruzione etimologica portano comunque alla *paretimologia*, cioè alla pseudoetimologia, chiamata altrimenti falsa etimologia (tipo: *male-ventum-beneventum*). I parlanti (o studenti) che cercano di ricostruire un rapporto tra forma

4. Conclusioni

L'obiettivo del presente lavoro era quello di raccogliere e caratterizzare diverse fonti e diversi strumenti per la conoscenza dei dialetti italiani, compresi quelli classici (tradizionali, storici, ufficialmente riconosciuti in quanto tali) e quelli alternativi (non effettivamente riconosciuti come risorse reali, ma molto utili e interessanti agli scopi didattici) da inserire – secondo i bisogni e le preferenze – nel programma di un corso sui dialetti italiani indirizzato agli studenti stranieri. Va detto in anticipo che tali corsi frequentemente offerti nell'ambito universitario sono raramente finalizzati all'insegnamento di un particolare dialetto regionale, bensì molto più spesso sono dedicati a illustrare l'alta diversità linguistica presente in Italia (LDI = 0,472; Lewis e altri 2016) e si propongono di fornire agli studenti competenze e strumenti utile a impegnarsi in un'indipendente ricerca approfondita su varietà linguistiche e dialettali. Pertanto, la competenza chiave acquisita durante il corso dovrebbe essere – piuttosto che l'apprendimento di un particolare vernacolo – la buona comprensione della variazione diatopica dell'italiano e la familiarità con alcune caratteristiche tipiche dei principali gruppi dialettali. Il materiale empirico raccolto e discusso in questo articolo, ovvero vocabolari dialettali, grammatiche dialettali, diversi testi dialettali, carte linguistiche, atlanti linguistici acustici, gli slogan pubblicitari, il testo delle canzoni, le scene dei film e gli esempi della vitalità del dialetto come forme opache, era orientato verso questo obiettivo. Si spera che il materiale raccolto, ovviamente senza nessuna pretesa di esaustività, possa servire da stimolo ad eventuali completamenti e approfondimenti e sicuramente necessari aggiornamenti. Allo stesso tempo vogliamo comunque mettere in rilievo che le lezioni basate sul materiale discusso, sempre perfezionato e amplificato, si sono svolte con successo durante cinque cicli di corsi universitari dedicati ai dialetti italiani, ricevendo in ambito valutativo un *feedback* positivo da parte degli studenti partecipanti al corso e dei tirocinanti.

Bibliografia

- Avolio, F. (2013). *Lingue e dialetti d'Italia*. Roma: Carocci Editore.
- Berruto, G. (1995). *Fondamenti di sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*. Roma-Bari: Laterza.
- Berruto, G. (2002). Parlare il dialetto in Italia alle soglie del duemila. G. L. Beccaria e C. Marelli (Ed.), *La parola al testo. Scritti per Bici Mortara Garavelli* (pp. 33–49). Alessandria: Edizioni dell'Orso.
- Berruto, G. (2006). Quale dialetto per l'Italia del Duemila? Aspetti dell'italianizzazione e 'risorgenze' dialettali in Piemonte e altrove. A.A. Sobrero e A. Miglietta (Ed.), *Lingua e dialetto nell'Italia del Duemila* (pp. 101–128). Galatina: Congedo.

esterna e significato sono dotati di vari gradi di competenza in dialetto e l'opacità dipende ben chiaramente dal grado di conoscenza di una parola dialettale. Nonostante il rischio di fallire, un compito consistente nella ricerca dei tratti dialettali nei cognomi e nomi di luogo può essere un'attività interessante e utile per conoscere alcune parole dialettali. Materiale da usare in questa prospettiva si può trovare per esempio da Carla Marcato (2007, pp. 25–42).

- Corongiu, G. (2015). *Il sardo: una lingua "normale": Manuale per chi non ne sa nulla, non conosce la linguistica e vuole saperne di più o cambiare idea*. Cagliari: Condaghes Srl.
- D'Achille, P. (2010). *L'italiano contemporaneo*. Bologna: il Mulino.
- D'Agostino, M. (2012). *Sociolinguistica dell'Italia contemporanea*. Bologna: il Mulino.
- Giacomelli, R. (2003). La lingua della pubblicità. I. Bonomi, A. Masini e S. Morgana (Ed.), *La lingua italiana e i mass media* (pp. 223–248). Roma: Carocci.
- Grassi, C., Sobrero, A.A., Telmon, T. (2010). *Introduzione alla dialettologia italiana*. Roma/Bari: Editori Laterza GLF.
- ISTAT (2017). *L'uso della lingua italiana, dei dialetti e di altre lingue in Italia. Anno 2015*, <https://www.istat.it>
- Lewis, M. P., Simons, G. F., Fennig, Ch. D. (Ed.). (2016). *Ethnologue: Languages of the World*, Nineteenth edition, Dallas, Texas: SIL International. <http://www.ethnologue.com>
- Loporcaro, M. (2013). *Profilo linguistico dei dialetti italiani*. Roma/Bari: Editori Laterza GLF.
- Manuale linguistico dell'entusiasmo. Un viaggio dell'Italia dei dialetti*, <https://www.nutella.it>
- Marcato, C. (2007). *Dialetto, dialetti e italiano*. Bologna: il Mulino.
- Vivaldi – Vivaio Acustico delle Lingue e dei Dialetti d'Italia (2016). Berlin: Humboldt-Universität Berlin, <https://www2.hu-berlin.de/vivaldi/>

Agata Pachucy

(Uniwersytet Warszawski)

“Noi chi?”, ovvero l’uso dei pronomi personali e l’identità del parlante.

Il caso dei festival di cinema indipendente

Abstract: “We who?”, the use of personal pronouns in the promotional materials of independent film festivals

The work is an attempt to show how the use of personal pronouns determines the way of seeing the world and the identity of the speaker. First of all *independent* and *alternative cinema* terms are explained, following by the explanation of the psychological aspects of *identity* and *independent* and *interdependent construal of self*. Then, observing the model of Tomasz Łysakowski personal pronouns’ division, the analysis of 28 promotional materials from the Laceno d’Oro Film Festival is made.

Keywords: personal pronouns, identity, independent and interdependent construal of self, film festival, independent cinema

1. Introduzione

La rappresentazione dell’identità di una persona si radica sostanzialmente in due fattispecie: da una parte inserisce un individuo nello spazio e nel tempo, dando all’esterno la percezione di immutabilità della persona, nonostante l’evoluzione del mondo esterno, dall’altra lo caratterizza all’interno del contesto sociale. Il primo concetto contiene tutto quello che è legato all’*Io* e alle caratteristiche personali dell’individuo; il secondo si identifica attraverso l’appartenenza ad un gruppo (Modello di Erik Erikson 1968, in Zimbardo, Gerrig 2009 pp. 329-330). Nel corso della vita i due volti dell’identità si alternano, imponendosi reciprocamente a seconda delle situazioni. La percezione dell’*Io* cambia anche a seconda della latitudine, se nel mondo occidentale domina la cultura individualista con l’*Io indipendente*, concentrato su di sé, in quello orientale invece, prevale il concetto della cultura collettivista con l’*Io* legato alla famiglia che pone al centro gli interessi primari del gruppo (Boski 2009 e 2010; Heine 2001).

Anche la scelta di certe forme grammaticali invece di altre è uno dei fattori che determina la percezione del mondo delle persone. In particolar modo la scelta di un preciso pronome personale può determinare l’intenzione di chi si esprime: alcuni pronomi si usano per manipolare l’interlocutore, altri ancora con lo scopo di persuadere a qualcosa. Questo studio è una prova di analisi di come si costruisce l’identità del mittente di

una comunicazione e quella del destinatario della stessa con riguardo ai testi relativi al cinema indipendente.

Il materiale preso in considerazione è relativo alla promozione del Festival Internazionale del Cinema Indipendente Laceno d'Oro negli anni 2015-2017. Si tratta di testi scritti sia dagli organizzatori del festival (pubblicati sul sito ufficiale dell'evento) che dai giornalisti (articoli di quotidiani e di riviste web).

L'esame dei testi si concentra in particolare da un lato sul cinema indipendente – che si definisce come un'opera realizzata attraverso modalità realizzative, produttive, distributive, e come un ambito creativo il cui sviluppo avviene al di fuori, e spesso in alternativa, alla logica del mercato cinematografico ufficiale. Dall'altro lato invece l'analisi si concentra sul cinema alternativo che viene definito come quello che si contrappone polemicamente ai modelli ufficiali, condivisi e dominanti. L'etimo di *alternativo* deriva dal latino, è una parola composta da due aggettivi: *alter* proveniente da “diverso” e *nativo* da “nascere”, i quali insieme significano “quello che nasce diverso”. Partendo da queste definizioni, si potrebbe dire che anche i testi promozionali dovrebbero essere strutturati in un modo differente dai testi che promuovono gli eventi di massa.

Per le analisi verrà usato il modello della suddivisione dei pronomi personali di Tomasz Łysakowski (2005):

1.	La prima persona singolare e plurale	a) <i>io</i> per esprimere sé stessi; b) <i>noi</i> per manifestare l'appartenenza alla comunità; c) <i>noi</i> inclusivo ed esclusivo; d) <i>noi</i> per definire sé stessi: pluralis maiestatis (maiestaticus), pluralis modestiae (auctoris); e) <i>noi</i> per definire l'interlocutore: pluralis benevolentiae, pluralis commodi, pluralis simulatus; f) <i>noi</i> per definire gli altri: pluralis coniuncturalis, pluralis adulatorius; g) <i>noi</i> per oscurare lo scopo del comunicato: pluralis pedagogicus, pluralis homileticus, pluralis politicus.
2.	La seconda persona singolare e plurale	<i>tu</i> e <i>voi</i> per parlare del prossimo.
3.	La terza persona singolare e plurale	a) per esprimere impersonalità; b) <i>si impersonale</i> e <i>si passivante</i> per togliere la responsabilità da chi parla; c) <i>lui, lei, loro</i> come forme non apprezzate.

Secondo lo studio di T. Łysakowski, la scelta delle diverse forme dei pronomi personali dipende da dove e quando va trasmesso un comunicato: nella pubblicità troviamo *tu* e *io*, la politica sceglie *noi* e *loro*, la scuola usa *noi*, *voi* e *tu*, in chiesa si sente *voi* o *io*. Ogni pronome personale ha il proprio “potere” che trasmette a tutto il comunicato: la prima persona singolare va usata per descrivere sé stessi; la prima persona plurale per manifestare la comunità; la seconda persona singolare e plurale introduce vari tipi di imperativo; la terza persona singolare e plurale può contenere in sé tutte quante le

persone, diventando in questo modo un po’ ambigua, poco precisa, perché in fondo chi è *lui*, *lei* o *loro*?

Esistono esempi che, pur essendo racchiusi nel modello di T. Łysakowski, non appaiono nei materiali promozionali dei vari festival di cinema indipendente. Nei testi analizzati in questo studio non troveremo: le forme di *noi* che vanno usate per introdurre sé stessi (*pluralis maiestatis* e *pluralis modestiae*); le forme di *noi* che descrivono l’interlocutore (*pluralis benevolentiae*, *pluralis commodi*, *pluralis adulatorius* e *pluralis simulatus*); le forme di *noi* che vanno usate per lasciare indefinito l’autore (*pluralis pedagogicus*, *pluralis homileticus* e *pluralis politicus*), l’unica eccezione in questo caso sono i testi che promuovono i festival partecipativi e sociali, la cui retorica è simile a quella che si sente nella politica, che però non saranno trattati in questo scritto; e infine diverse forme dell’imperativo introdotte da *tu* oppure *voi*. Numerosi sono invece gli usi dei pronomi personali di cui sotto.

Il totale degli articoli raccolti per le analisi è di ventotto di cui otto scritti dagli organizzatori e diciotto dai giornalisti. La sproporzione tra i due gruppi è dovuta al fatto che dopo gli articoli di lancio della manifestazione e il comunicato stampa d’apertura del festival gli organizzatori tendono a non scrivere più del proprio evento, lasciando alla stampa lo spazio di commentare quotidianamente lo svolgimento del festival. Il ruolo degli organizzatori è quello di lanciare il festival dopodiché sono i giornalisti che informano e approfondiscono con il loro commento critico sull’evento. Il numero degli scritti presi in considerazione è comunque sufficiente per dimostrare le tendenze all’uso dei pronomi personali, inoltre da ciascuno degli scritti è stata scelta almeno una nota interessante, vuoi perché l’uso del pronome esprime l’unicità di chi scrive, vuoi perché esso indica l’appartenenza alla comunità oppure cerca di esprimere la distanza.

2. Io per esprimere sé stessi

Per esprimere sé stessi usiamo la prima persona singolare, che trasmette una sensazione di eccezionalità ed unicità. Quest’uso racchiude la possibilità di rappresentare diversi ruoli e diverse identità sociali, oltre a opinioni su sé stessi e autovalutazioni. Negli esempi proposti, l’uso della prima persona si nota nelle interviste dove la parola la prendono i registi, gli attori oppure gli organizzatori del festival. La prima persona si manifesta non solo attraverso l’uso del pronome personale *io*, ma anche con le sue varie forme toniche *me*, *sé*, *sé stesso* e possessive *mio*, che vediamo nei due esempi sotto.

- (1) Ritirare il premio e presentare *il mio* “Pasolini” ad Avellino, proprio nel festival che Pier Paolo ha co-fondato nel 1959, mi sembra un naturale sviluppo del *mio percorso creativo*, delle cose che ho fatto finora. [Callisto Cosulich, “Abel Ferrara: Io e Pasolini 40 anni dopo”, *Il Mattino*, 17/08/15, p. 32]
- (2) (...) questo progetto è molto vicino *al mio cuore*. [Ilaria Urbani “Il premio Laceno d’Oro a Ferrara per il film su Pasolini”, *La Repubblica*, 18/08/15, p. 13]

Mio, in questo caso, si riferisce al patrimonio personale del regista, al suo lavoro (1) oppure alle sue emozioni (2). Ferrara, un regista americano con radici italiane, si mette

sul piedistallo, concentra l'intero discorso su sé stesso, sottolineando l'importanza del suo lavoro che in modo naturale, quasi ovvio, lo porta in Italia. Prendendo in considerazione le radici del regista potrebbe sembrare una conseguenza logica, ma l'identità italiana, anche se per lui molto importante, viene sempre dopo la sua identità di regista. E questo forse è dovuto al fatto che è cresciuto nella cultura americana caratterizzata da individualismo, indipendenza e autosufficienza (Markus, Kitayama 1991).

- (3) *Ho un progetto con il mio amico Nino D'Angelo che andrà in scena per il Trianon, "Forcella Strit", nel quartiere che tanti si ostinano definire cuore nero della città.* [Antonio Fiore, "Abel Ferrara: è ora di tornare a Napoli", *Corriere del Mezzogiorno*, 09/12/2017]
- (4) *Un progetto che ho messo a punto con il mio amico Nino D'Angelo (...)* [Antonio Fiore, "Abel Ferrara: è ora di tornare a Napoli", *Corriere del Mezzogiorno*, 09/12/2017]

Altri due esempi, sempre da dichiarazioni di Abel Ferrara ma due anni dopo, contengono il verbo coniugato alla prima persona singolare. Il risultato non è così enfatico come nei due casi precedenti ma è interessante un altro aspetto. Anche se si tratta di un lavoro collettivo, Ferrara di nuovo usa la prima persona, in conseguenza il ruolo dell'amico viene ridotto ad un collaboratore.

- (5) Pasolini è dentro tutti i registi di oggi, anche se non ne hanno coscienza. *Io ce l'ho.* [Redazione Ansa, "Gomes, c'è Pasolini nei registi di oggi", *Ansa*, 10/12/2016]

Sempre nello stesso tono è la dichiarazione del regista e critico cinematografico portoghese Miguel Gomes (5) che, parlando di Pasolini, si distingue da tutti i registi, dicendo che lui ha già capito un qualcosa a cui il resto di loro deve ancora arrivare. *Io ce l'ho* come per dire sono un passo in avanti perché ho capito lo spirito pasoliniano, che vive dentro di me. L'uso del pronome personale *io* enfatizza la divisione tra il regista e gli altri e di nuovo sottolinea l'identità eccezionale di chi parla.

3. *Noi* ovvero manifestare l'appartenenza alla comunità

La prima persona plurale introduce una comunità, un gruppo di persone a cui l'autore del comunicato appartiene e a cui vuole far appartenere anche tutti quelli che tale comunicato ricevono. La sensazione di un insieme, di una comunità permette di dividere il mondo tra "noi" e "gli altri", e qui sorge subito la domanda (a cui non sempre esiste una risposta puntuale) chi siamo *noi* e chi sono *gli altri*? Nella frase tratta dal testo di presentazione del festival (6), *noi* può riferirsi a tutto il popolo italiano, però, come si vedrà sotto, potrebbe indicare anche un altro insieme di persone.

- (6) Ma alla fine, forse, *noi abbiamo* una fortuna. La libertà, magari l'incoscienza, di considerare il Laceno d'Oro non come un'istituzione, una struttura formale, fredda e indifferente. [redazione Sentieri Selvaggi, "Laceno anno zero", agosto 2015, www.lacenodoro.it]
- (7) Quel luogo che *noi chiamiamo* cratere è diventato famiglia, costellazione invisibile, confine indistinto, personaggio tra i tanti (...) [Diego Del Pozzo, "Padre e figlia nel Cratere del sogno neomelodico", *Il Mattino*, 9/12/2017]

- (8) Un regista che ha attraversato il mondo per raccontare le ossessioni del presente, tutte le *nostre sfide* e le *nostre ferite*. Nel segno del cinema. [redazione di NapoliTime.it, “41a edizione dall’1 al 12 dicembre 2016, al maestro iraniano Amir Naderi il premio Camillo Marino alla carriera”, 17/11/2016]
- (9) Se c’è qualcosa che ha davvero lasciato in eredità il neorealismo, quella *nostra stagione* così strana da non poter essere ridotta a unità, animata com’era da sensibilità e intenti diversi, è la capacità di intendere la realtà non come l’oggetto di un’osservazione e di un’analisi, seppur partecipe e avventurosa. [redazione Sentieri Selvaggi, “Laceno anno zero”, www.lacenodoro.it, agosto 2015]

Noi e *nostro* negli esempi appena citati possono indicare gli organizzatori del festival (3), gli autori di un film (4), tutta la popolazione del mondo (6) oppure il popolo italiano (9), che ha vissuto il neorealismo. La prima persona plurale diventa così il mezzo per creare l’identità di gruppo; e quindi non è più l’individuo al centro del discorso, ma un insieme di persone coinvolte nell’organizzazione di un’attività. Abbiamo a che fare con l’*Io interdipendente*, ovvero quello la cui identità dipende dal contesto sociale (Matsumoto, Juang, 2007). Chi esprime le frasi si identifica attraverso un ruolo che svolge all’interno di un gruppo sociale, come accade nelle culture collettiviste, ovvero nei paesi dell’Asia, dell’America Latina, dell’Africa e dell’Europa dell’Est, però nel caso degli esempi citati, l’elemento di connessione non è l’appartenenza ad una determinata cultura ma alla specifica comunità del cinema indipendente.

I primi due esempi possono riferirsi inoltre ad un gruppo chiuso di persone che partecipano al festival (3) oppure agli spettatori che hanno visto il film (4) e possono già interpretare il simbolico “cratere” che appare nel titolo, quindi un gruppo include un altro e di questo fenomeno si parlerà dopo.

4. *Noi* inclusivo ed esclusivo

La prima persona plurale ha vari usi metaforici che introducono un sottotesto di cui il vero significato è conosciuto solo dall’autore, l’interlocutore invece lo può interpretare liberamente in un modo completamente diverso. Abbiamo quindi *noi inclusivo* ed *esclusivo*.

Noi inclusivo, cioè un insieme della prima e seconda oppure della prima e terza persona singolare o di tutte e tre, è l’insieme di quelli che parlano con quelli che ascoltano, un gruppo chiuso privilegiato che condivide qualcosa, ad esempio le stesse passioni, gli stessi ideali, il passato e via dicendo. Come si vedrà dagli esempi analizzati di seguito, il gruppo è composto dagli organizzatori e dagli spettatori del festival oppure, come nell’ultimo esempio, dagli autori di un film e dagli spettatori:

- (10) Ma alla fine, forse, *noi abbiamo* una fortuna. La libertà, magari l’incoscienza, di considerare il Laceno d’oro non come un’istituzione, una struttura formale, fredda e indifferente. [redazione Sentieri Selvaggi, “Laceno anno zero”, agosto 2015, www.lacenodoro.it]
- (11) Il cinema è il luogo in cui misurare la sintonia e la distanza tra *la nostra visione* e il mondo, tra la concretezza delle *nostre esperienze* e lo stupore di un immaginario più

vasto. Il luogo in cui mettere in gioco *il nostro vissuto e i nostri desideri* (...). [redazione Sentieri Selvaggi, "Laceno anno zero", agosto 2015, www.lacenodoro.it]

- (12) Il cinema è da inventare innanzitutto tra le cose del mondo (...) E questa scoperta deve fare i conti con i limiti materiali, quelli della realtà che si apre al *nostro sguardo* (...). [redazione Sentieri Selvaggi, "Laceno anno zero", agosto 2015, www.lacenodoro.it]
- (13) Quel luogo che *noi chiamiamo* cratere è diventato famiglia, costellazione invisibile, confine indistinto, personaggio tra i tanti (...) [Diego Del Pozzo, "Padre e figlia nel Cratere del sogno neomelodico", *Il Mattino*, 9/12/2017]

Noi esclusivo mette l'autore del comunicato in una posizione migliore rispetto all'interlocutore. Negli esempi che seguono si parla delle idee e dei concetti che riguardano solo gli organizzatori del festival. L'uso del pronome personale *noi* nella frase (14) e (15) enfatizza che si tratta di un gruppo ristretto, di chi organizza il festival e non *gli altri*, i quali magari faranno anche i festival, ma sicuramente non condividono *la nostra idea di cinema*. La forma del possessivo nella prima persona plurale (14) sottolinea che si tratta del cinema appartenente a noi, vale a dire, alla nostra (degli organizzatori) visione del cinema che sta in opposizione al cinema degli "Autori Laureati". *Esclusivo* è anche l'enunciato della frase (16), dove il *lavoro amato* si riferisce al gruppo delle persone che hanno girato il film:

- (14) Uno spazio in cui mettere in campo *la nostra idea di cinema*, che non è fatta di opere perfette, di grandi Autori Laureati, di arte e cultura, concetti che *per noi* hanno poca sostanza. [redazione Sentieri Selvaggi, "Laceno anno zero", agosto 2015, www.lacenodoro.it]
- (15) Ma alla fine, forse, *noi abbiamo* una fortuna. La libertà, magari l'incoscienza, di considerare il Laceno d'oro non come un'istituzione, una struttura formale, fredda e indifferente. [redazione Sentieri Selvaggi, "Laceno anno zero", agosto 2015, www.lacenodoro.it]
- (16) È stato un onore girare un film in Italia e presentare *il nostro lavoro*, specialmente nel Paese in cui è nato Pier Paolo. [Ilaria Urbani, "Il premio Laceno d'oro a Ferrara per il film su Pasolini", *La Repubblica*, 18/08/15, p. 13]
- (17) Girare il film e mostrarlo qui è una continuazione dello spirito che *abbiamo amato* in Pasolini. [Ilaria Urbani, "Il premio Laceno d'oro a Ferrara per il film su Pasolini", *La Repubblica*, 18/08/15, p. 13]

Noi inclusivo ed *esclusivo* porta il rischio che l'identità sociale (l'identificazione con il gruppo) possa creare e mantenere un atteggiamento e comportamenti di discriminazione verso i gruppi estranei. Si forma un'élite che divide il mondo tra i buoni *noi* e i cattivi *altri* (Łysakowski, 2005). Lo illustra bene l'esempio (14) dove leggiamo che gli organizzatori del Festival di Laceno hanno capito di più rispetto a tutti quelli che non appartengono al loro gruppo, sono ad un livello più alto, sopra *arte e cultura* e gli *Autori Laureati* (scritti perfino, quasi con disprezzo, con le maiuscole). Nel caso dei festival, tale atteggiamento non si manifesta come aggressivo ma come sano spirito competitivo tra diversi eventi cinematografici, questo senz'altro sì.

5. *Noi* che descrivere gli altri: *pluralis coniuncturalis*

Il *Pluralis coniuncturalis* viene usato per mettersi allo stesso livello con una persona conosciuta, vantandosi delle conoscenze importanti. Nell’esempio riportato sotto, il regista si mette allo stesso livello di Pasolini come se fossero gli amici. Molto interessante è l’ordine delle parole, mettere sé stesso all’inizio, rimarca con evidenza la mania di grandezza e l’egocentrismo di chi parla.

- (18) *Io e Pasolini* 40 anni dopo. [Callisto Cosulich, “Abel Ferrara: Io e Pasolini 40 anni dopo”, *Il Mattino*, 17/08/15, p. 32]

Anche se si tratta dell’uso della prima persona plurale, non è l’identità collettiva che conta, ma l’identità del regista che, addirittura, sembra più importante di Pasolini. Ci si potrebbe chiedere chi, in questo caso, si sta vantando della conoscenza importante, Ferrara o Pasolini? Oppure sono vecchi amici che si sono incontrati dopo 40 anni? Comunque, in queste dichiarazioni ritorna di nuovo la questione di cultura individualista e il suo caratteristico *Io* indipendente.

6. L’uso della terza persona per mantenere la distanza

La terza persona va usata quando non si vuole dire di preciso di chi si parla oppure quando l’autore vuole introdurre una distanza. Gli esempi dell’uso della terza persona li troveremo in tutti i testi dei giornalisti che, seguendo il comunicato stampa, annunciano il programma e gli eventi speciali del festival – qui domina la forma impersonale – e nelle interviste, soprattutto nella parte dove prende la parola il giornalista (le domande, il commento):

- (19) Il regista italoamericano *incontra* il pubblico e *ritira* il premio alla carriera (...). [“Abel Ferrara: premio e film su Pasolini”, *La Repubblica Napoli*, 15/08/15, p. 14]
 (20) (...) l’Irpinia *torna* ad essere la terra di cinema grazie alla quarantesima edizione del Laceno d’oro (...). [“Ritorna il Laceno d’oro Irpinia terra di cinema”, *Corriere del Mezzogiorno*, Campania, 13/08/15]
 (21) Sugli schermi di Laceno d’oro *si alternano* per quindici giorni film e autori (...). [Valeria D’Amico, “Laceno d’oro 2015: Daniele Gaglianone e Alberto Fasulo in Irpinia”, *www.movieplayer.it*, 17/09/2015]
 (22) Fin dagli esordi *il Suo* è un cinema che fa dell’appartenenza al territorio fermo. [Redazione di Quinlan.it, “La quarantesima edizione del Laceno d’Oro”, *www.quinlan.it*, 17/09/15]
 (23) Ferrara da dove *nasce* la *sua* passione per l’opera di Pasolini di cui *si ricordano* quest’anno i quarant’anni dalla scomparsa? [Callisto Cosulich, “Abel Ferrara: Io e Pasolini 40 anni dopo”, *Il Mattino*, 17/08/15, p. 32]

È difficile parlare dell’identità, perché la terza persona singolare e plurale serve soprattutto a mantenere la distanza e parlare in modo impersonale, mettendo così in rilievo l’evento di cui si parla (19), (20), (21) o la persona con cui si fa l’intervista (22) e (23).

Quindi, non all'autore della nota ma al festival stesso viene data importanza. La scelta è del tutto giustificata, visto che ogni giornalista ha il ruolo di promuovere l'evento senza aggiungere nessun tipo di commento personale. Deve mantenere l'imparzialità, lasciando lo spazio agli artisti, organizzatori e al festival.

7. Considerazioni conclusive

Dall'analisi dei materiali emerge una netta divisione tra i pronomi personali che vengono usati dagli organizzatori dei festival nei testi di presentazione e dai giornalisti, i primi usano piuttosto la prima persona plurale nelle sue varie forme, i secondi invece scelgono la terza persona nel suo uso impersonale. Tutte e due le scelte sono ben giustificate, le persone che creano l'evento cinematografico indipendente, usando *noi* – *nostro* si avvicinano al lettore e allo spettatore, costruendo una relazione emotiva che ha come scopo convincere il maggior numero di persone a partecipare al festival. Invece l'uso di *nostro*, che nei testi si riferisce al programma e alla scelta dei film, ha come scopo sottolineare la differenza tra il repertorio presente agli eventi culturali di massa e quello caratteristico del cinema indipendente che, nel caso del Laceno d'Oro, viene definito come "il cinema che riflette". I giornalisti, in questo caso quelli che si occupano della critica cinematografica, descrivendo qualsiasi tipo di festival, devono essere imparziali (o almeno dovrebbero esserlo), perciò l'unica scelta giusta sono i pronomi personali di terza persona e l'uso impersonale dei verbi. Anche nelle interviste usano la terza persona, mai si rivolgono direttamente all'interlocutore usando il tu.

La terza categoria dei pronomi che si distingue nei materiali viene usata dai registi, attori e altri filmmaker che parlano di sé stessi e del proprio lavoro. I pronomi che usano sono due: la prima persona singolare nell'uso classico e la prima persona plurale nella funzione di *pluralis coniuncturalis*. Giustamente, essendo fieri dei propri successi non possono che scegliere questo tipo di presentazione, ma probabilmente la scelta del pronome dipende anche dal carattere della persona che parla.

Riassumendo, nei materiali analizzati si delineano tre gruppi di autori e tutti e tre usano il pronome personale diverso per manifestare la propria identità. Gli organizzatori del festival e i giornalisti scelgono il metodo sociale, invece gli artisti quello personale. Seguendo il modello psicologico, si potrebbe dire che il secondo gruppo si iscrive alla cultura individualista e il primo a quella collettivista. Quindi, l'artista che parla sarà concentrato sui lati positivi del suo creato, sottolineerà la propria eccezionalità, invece il gruppo degli organizzatori del festival o realizzatori di un film sarà parimenti fiero del proprio lavoro, ma sempre esprimendo questo orgoglio attraverso il contesto del gruppo a cui appartiene.

Bibliografia e sitografia

- Boski, P. (2009). Kultury indywidualistyczna i kolektywistyczna a konstrukcja i regulacyjne funkcje Ja. P. Boski (Ed.), *Kulturowe ramy zachowań społecznych. Podręcznik psychologii międzykulturowej* (pp. 204–242). Warszawa: PWN.
- Boski, P. (2010). Geografia pojmowania siebie, *Charaktery*, 1: pp. 14–15.
- Bralczyk, J. (2002a). Ja tak myślę, *Charaktery*, 62/3.
- Bralczyk, J. (2002b). Manipuluję, manipulujesz, manipuluje, *Charaktery*, 69/10.
- Bralczyk, J. (1998). *Język na sprzedaż*, Gdańsk: GWP.
- Heine, S. (2001). Self as cultural product: an examination of East Asian and North American Selves, *Journal of Personality*, 69/6, pp. 881–906.
- Łysakowski, T. (2005). *Wpływowe osoby*, Warszawa: Academica Wydawnictwo SWPS.
- Matsumoto D., Juang L. (2007). Kultura, Ja, Osobowość. D. Matsumoto, L. Juang (Ed.), *Psychologia Międzykulturowa* (pp. 367–411). Gdańsk: GWP.
- Markus H. R., Kitayama S. (1991). Culture and the Self: implications for cognition, emotion and motivation, *Psychological Review*, 98(2), pp. 224–253.
- Zimbardo Philip G., Gerrig Richard J. (2009). Studia rozwoju psychospołecznego według Eriksona. P.G. Zimbardo, R.J. Gerrig (Ed.), *Psychologia i życie* (pp. 329–330). Warszawa: PWN
- <http://www.lacenodoro.it>
- [http://www.treccani.it/enciclopedia/cinema-indipendente_\(Enciclopedia-del-Cinema\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/cinema-indipendente_(Enciclopedia-del-Cinema)/)
- <http://www.treccani.it/vocabolario/alternativo/>
- Tutti i testi analizzati nell’articolo sono disponibili su: <http://www.lacenodoro.it/rassegna-stampa-laceno-doro/> (l’ultima consultazione 16/11/18)

Szymon Pawlas

(Uniwersytet Warszawski)

Konfesjonimia, czyli o terminologii dotyczącej wyznań

Abstract: Confessionymy – the terminology concerning denominations

The paper deals with confessionymy, that is, terminology of different religious denominations. Three new terms are proposed for different types of confessionyms: *anthropoconfessionym* (e.g. *Lutheran*), *chrematoconfessionym* (e.g. *Evangelical Lutheran Church in America*) and *abstract confessionym* (e.g. *Lutheranism*). The paper includes also definitions of such terms as confession, rite and denomination, as well as a short summary of the internal divisions in Christianity throughout ages.

Keywords: confessionyms, religion, confessions, denominations, Christianity

Artykuł ma charakter teoretyczny i stanowi próbę uporządkowania i ujęcia w ramy terminologiczne różnorodnej klasy konfesjonimów czyli nazw religii, wyznań, obrządków itp., a także ściśle z nimi związanych określeń osób i nazw organizacji, takich jak Kościoły. Zasadniczą część pracy, czyli proponowaną klasyfikację konfesjonimów, poprzedzają dwa rozdziały przybliżające omawianą tematykę. W pierwszym omawiam różne typy desygnatów badanych terminów, w drugim – historię podziałów wyznaniowych w ramach chrześcijaństwa.

1. Wyznanie ≠ obrządek ≠ Kościół

1.1. Wyznanie, konfesja, tradycja, religia

Termin *wyznanie* (oraz jego zapożyczony z łaciny synonim: *konfesja*) w kontekście religijnym pierwotnie odnosił się do gatunku tekstu prezentującego w systematyczny sposób przekonania religijne danej grupy, jej doktrynę. Za przykład może służyć *Augsburskie wyznanie wiary* zwane także *Konfesją augsburską* – opracowane w 1530 roku przez Melanchtona świadectwo wiary zwolenników Lutra¹. Obecnie na pierwszy plan wysunęło się natomiast wtórne, bardziej abstrakcyjne znaczenie tego terminu: *wyznanie* oznacza współcześnie przede wszystkim wiarę wyznawaną przez daną społeczność, bez względu na to, czy została ona kiedykolwiek ujęta w jednym tekście.

1 Wyznania wiary opracowane w okresie reformacji zazwyczaj są dłuższe i bardziej szczegółowe od wyznań (symboli) wczesnochrześcijańskich (takich jak np. *Nicejsko-konstantynopolitańskie wyznanie wiary*), obecnie określa się je więc raczej mianem ksiąg wyznaniowych (lub symbolicznych).

Klasyfikację wyznań można przeprowadzić według treści ich doktryn, osobnym kryterium może jednak być też ich wzajemne powiązanie genetyczne, czyli przynależność do danej tradycji, rozumianej jednak nie tylko jako ciąg przekazywania z pokolenia na pokolenie pewnych wierzeń, ale także jako dokonywanie (czy to przez same władze danego Kościoła, czy przez działające w nim nurty) ich twórczej reinterpretacji mogącej skutkować wyodrębnieniem się nowych struktur. Z jednej strony wiara wyznawana obecnie przez wiernych danego Kościoła może się więc w pewnych szczegółach różnić od tej wyznawanej przez wiernych tego samego Kościoła dawniej, a z drugiej – na świecie mogą istnieć społeczności o różnym pochodzeniu (czyli różnej tradycji), ale mające bardzo zbliżone przekonania religijne, co może wynikać np. z „poziomych” kontaktów międzywyznaniowych (w postaci chociażby rozprzestrzeniania się idei za pośrednictwem literatury).

Termin *wyznanie* jest hiponimem terminu *religia*² (Rykała 2011: 27): w religii chrześcijańskiej występuje wiele wyznań (np. kalwinizm), które z kolei można zaliczyć do którejś z kilku wielkich gałęzi chrześcijaństwa (takich jak np. protestantyzm). Niekiedy jednak wyraz *wyznanie* bywa używany w znaczeniu ‘religia’ (np. w utartym wyrażeniu *wyznanie mojżeszowe*), ponadto można się też spotkać ze zjawiskiem odwrotnym, tzn. z nazywaniem poszczególnych wyznań chrześcijańskich religiami, co stanowi jednak zbytne uproszczenie³, mogące w dodatku sugerować ich niechrześcijańskość.

1.2. Obrządek, ryt

Wyrazu *obrzędek* używa się niekiedy jako synonimu wyrazu *wyznanie*⁴, jednak ściśle rzecz biorąc dotyczy on innego niż wyznanie aspektu różnorodności życia religijnego: termin *obrzędek*⁵ oznacza nie treść wyznawanej wiary, a ustalony (w danej społeczności)

2 WSJP w sekcji „relacje znaczeniowe” podaje dla wyrazu *wyznanie* dwa synonimy (*konfesja* i *wiara*) oraz jeden hiperonim, którym jest właśnie *religia*.

3 Wśród przykładów użycia wyrazu *religia* SJPSz podaje „Religia katolicka, protestancka, prawosławna”. Zestawienia typu *religia luterkańska* można zatem uznać za uproszczenia fraz typu *religia chrześcijańska wyznawana zgodnie z konfesją luterkańską*. Według WSJP *religia* to po pierwsze „zbiór wierzeń dotyczących istnienia Boga lub bogów, świata niematerialnego, pochodzenia i celu życia człowieka oraz związane z tymi wierzeniami obrzędy i nakazy moralne”, a po drugie – to samo, tylko poprzedzone przymiotnikiem „określony”. Rzeczone zestawienie można zatem interpretować w ten sposób, że bliżej nie sprecyzowana religia (w tym wypadku chrześcijaństwo) zyskuje swoje określone ramy wyznaniowe w postaci danego wyznania (pozostając jednak nadal chrześcijaństwem). Takie rozumienie wynika też z wielu definicji słownikowych wyrazu *wyznanie*, w których powtarza się fragment „religia wyznawana przez jakąś grupę” [WSJP, USJP, SJPSz].

4 Por. hasło *wyznanie* w MSJP: „religia, wiara wyznawana przez jakąś grupę ludzi; zbiór zasad jakiejś religii, obrzędek”, hasło *Cerkiew* w WSJP: „instytucja kościelna wyznania prawosławnego lub greckokatolickiego” czy hasło *cerkiew* w SJPSz: „kościół obrzędku prawosławnego lub katolickich obrzędów wschodnich (...) organizacja kościelna tych wyznań”. [W całym artykule podkreślenia moje.]

5 Pod względem etymologicznym jest to zdrobnienie wyrazu *obrzęd* (Brückner 1970: 373) i w swoim pierwotnym, nieterminologicznym znaczeniu jest synonimem swojej podstawy słotwórczej: oznacza „czynność związan[ą] z wierzeniami religijnym lub tradycjami, wykonywan[ą] regularnie według określonych zasad” [WSJP].

sposób sprawowania obrzędów religijnych (czyli kultu). Granice między wyznaniem nie zawsze pokrywają się z granicami między obrządkami: np. neounicy nie różnią się od rzymskich katolików pod względem wyznania, a od prawosławnych – pod względem obrządku (jeśli pominąć pewne szczegóły wynikające z różnic teologicznych), z kolei w 1821 roku w pruskim Kościele ewangelickim wprowadzono obrządek wspólny dla przedstawicieli obu należących do niego wyznań ewangelickich (tj. luteran i reformowanych)⁶. W różnych sytuacjach eklezjalnych obrządek może więc względem wyznania stanowić kategorię albo podrzędną, albo nadrzędną. To pierwsze ujęcie jest jednak powszechniejsze: WSJP definiuje *obrządek* jako „jeden z wielu dopuszczalnych sposobów sprawowania czynności religijnych w obrębie jednego wyznania”, a SJPSz – jako „odręb[ną] liturgię wewnątrz jednego wyznania”.

Podobnie jak słowo *wyznanie*, wyraz *obrządek* jest słowiańskim odpowiednikiem terminu pochodzącego z łaciny, w tym wypadku określenia *ryt*. Są to zasadniczo synonimy (sytuację języka polskiego posiadającego dwa takie wyrazy można zresztą uznać za wyjątkową) i to w obu relewantnych dla artykułu znaczeniach, czyli nazwy pojedynczej czynności oraz sposobu wykonywania różnych czynności. Ryt może jednak stanowić kategorię podrzędną wobec obrządku: rytmem nazywa się np. charakterystyczny sposób sprawowania obrzędów katolickich w Mediolanie i okolicach (*ryt ambrozjański*) oraz formę mszy katolickiej sprzed reform soboru watykańskiego II (*ryt trydencki*)⁷. Porównując definicje obu wyrazów w WSJP można zauważyć, że charakterystyczną cechą obrządku jest jego powiązanie z daną wspólnotą: obrządek to „jeden z wielu dopuszczalnych sposobów sprawowania czynności religijnych w obrębie jednego wyznania, związany z tradycją i specyfiką danej wspólnoty religijnej”, a ryt – „jeden z wielu dopuszczalnych sposobów sprawowania obrzędów w obrębie jednego wyznania albo jednej wspólnoty”. Członkowie danej wspólnoty mogą więc uczestniczyć w różnych rytach, ale w różnych obrządkach – tylko wyjątkowo.

1.3. Kościół, denominacja, związek wyznaniowy, ustrój

Wreszcie trzecim, obok wyznania (treści wiary) i obrządku (sposobu jej wyrażania) aspektem badanej tematyki jest ustrój, który charakteryzuje Kościoły i inne związki wyznaniowe. Terminem *Kościół* z reguły nazywa się tylko chrześcijańskie związki wyznaniowe (Rykała 2011: 26)⁸, a jego synonimem używanym w kontekście chrześcijaństwa

6 Co przyczyniło się do założenia przez część luteran (niegodzących się na takie ujednolicenie) osobnego Kościoła zwanego staroluter(ań)skim.

7 Oficjalnie określany jako *nadzwyczajna forma rytu rzymskiego* (wyraz *ryt* odnosi się tu do sposobu odprawiania mszy, ściśle związane z takim użyciem tego wyrazu jest jedno ze znaczeń określenia *rytuał*: „księga liturgiczna z zasadami odprawiania obrzędów religijnych oraz z tekstami modlitw towarzyszących obrzędowi” [WSJP]). Ściśle rzecz biorąc można by więc uznać istnienie aż trzech poziomów ustrukturyzowania pojęć związanych z obrządkiem: *obrządek* $\ni$ *ryt* $\ni$ *forma*.

8 Wyraz ten może być też używany jako synonim chrześcijaństwa, tzn. bez zwracania uwagi na różnice wyznaniowe, por. jego pierwsze znaczenie w WSJP: „wspólnota ludzi poszczególnych wyznań wierzących w Chrystusa”. Dla ujednoznacznienia często stosuje się w tym sensie frazę *Kościół powszechny*, podczas gdy poszczególne Kościoły instytucjonalne (albo ich części składowe) określa się mianem partykularnych. Określenie to pierwotnie dotyczyło jedynie wymiaru

wschodniego może być *Cerkiew*⁹. W socjologii religii dodatkowo zawęża się jego znaczenie do dużych organizacji istniejących od pokoleń, w których członkostwo zyskuje się przede wszystkim mimowolnie, tj. przez urodzenie (Libiszowska-Żółtkowska 2001: 8–9). W swoim artykule nie różnicuję jednak terminów *Kościół* i *denominacja*, z kolei terminów *seкта* (*nowy ruch religijny*) i *kult* (jako określenia typu związku wyznaniowego) w ogóle nie używam. Celem mojej pracy jest bowiem analiza językoznawcza, a badane organizacje religijne nie określają siebie (w swoich nazwach) mianem denominacji, sekt czy kultów, tylko (w zdecydowanej większości przypadków) mianem Kościołów (i to bez względu na ich wielkość bądź wiek).

Ze względu na swoją obiektywność aspekt instytucjonalny jest najłatwiejszy do uchwycenia i zbadania. Płaszczyzny organizacyjnej nie należy wprowadzić utożsamiać z wyznaniową (ujmując rzecz obrazowo, Kościoły można przyrównać do pojemników, a wyznania – do ich zawartości: z jednej strony obok siebie, czasem nawet na tym samym terytorium, mogą działać organizacje głoszące tę samą doktrynę, a z drugiej – istnieją Kościoły wielowyznaniowe, np. ewangelicko-unijne jednoczące luteran i reformowanych), można jednak zauważyć naturalną tendencję do organizowania się osób podzielających przekonania religijne w określone struktury, które nie tylko wyrażają ich wiarę, ale też same mogą na nią wpływać i w pewnym sensie ją formować. Przejawem postrzegania wiary jako czegoś przekazywanego odgórnie jest notowane przez słowniki zawężanie znaczenia słowa *Kościół* (względnie *Cerkiew*) do kleru (lub władz kościelnych)¹⁰, w wyniku czego Kościół bywa postrzegany przede wszystkim jako odrębna instytucja zajmująca się definiowaniem wyznania podległych jej wiernych. Tak rozumiany Kościół staje się więc czymś pierwotnym wobec wiary, która z kolei zaczyna być postrzegana jako zależna od instytucji. Każdy Kościół ma oczywiście swoją specyfikę, a nauczanie różnych Kościołów (nawet tego samego wyznania) może się w pewnych pobocznych kwestiach różnić, dlatego niekiedy można uznać za uzasadnione nazywanie związków wyznaniowych, skrótowo, wyznaniami.

Ustrój kościelny to szerokie zagadnienie, a dotyczy m.in. stopnia zorganizowania wiernych – tego, jak (relatywnie) duża ich zbiorowość stanowi niezależną i spójną całość. Pomiędzy różnymi modelami takiej organizacji a poszczególnymi wyznaniami można zauważyć pewną korelację. W ustroju kongregacjonalistycznym (charakteryzującym

geograficznego, względnie etnicznego, natomiast wraz z narastającym procesem wyodrębniania się poszczególnych wyznań, obecnie ma także wymiar konfesyjny. Niektóre Kościoły, zwłaszcza katolicki i prawosławny, w zasadzie do dzisiaj utożsamiają się z Kościołem powszechnym, konfesionim *katolicki* wywodzi się zresztą od greckiego przymiotnika *καθολικός* ‘powszechny’ (Włodarski, Tarowski 1968: 3).

9 Oficjalne nazwy obu działających w Polsce na podstawie odrębnych ustaw prawosławnych związków wyznaniowych (tzn. także tego skupiającego staroobrzędowców) zawierają jednak rzeczownik *Kościół*. *Cerkiew* może oznaczać zarówno budynek, jak i organizację, jednak oba znaczenia zróżnicowano poprzez zapis drugiego z nich wielką literą (*Cerkiew*) dopiero w internetowym WSJP, w poprzednich słownikach (np. SJPSz i USJP) analogiczne rozróżnienie stosowano tylko wobec rzeczownika *kościół* (zresztą opcjonalnie: zwłaszcza SJPSz wprost dopuszcza także zapis *kościół* w odniesieniu do organizacji).

10 WSJP wśród znaczeń tych wyrazów podaje i takie: „Kościół 2.b ‘duchowni reprezentujący Kościół – instytucję’” oraz „Cerkiew 1.b. ‘władze Cerkwi – instytucji kościelnej’”.

np. baptystów) samodzielne są wszystkie lokalne parafie (zbory) o zasięgu obejmującym z reguły jedną miejscowość (nawet jeśli jednoczą się one w federacje, to zachowują swoją suwerenność). Z kolei w modelu występującym m.in. wśród luteran, reformowanych, anglikanów, starokatolików czy prawosławnych¹¹ parafie stanowią jedynie jednostki administracyjne Kościołów obejmujących swoim zasięgiem terytorium danego państwa (ewentualnie jego część albo obszar kilku państw¹²). Takie Kościoły krajowe często wchodzą w skład organizacji międzynarodowych (czy raczej ponadkościelnych) o profilu wyznaniowym lub ekumenicznym, nie są im jednak podporządkowane. Trzecim sposobem organizacji może być istnienie w skali świata jednej tylko instytucji danego wyznania, najlepszym przykładem jest tu Kościół katolicki¹³.

2. Skrócowa historia zróżnicowania wyznaniowego w chrześcijaństwie

2.1. Pierwsze tysiąclecie

Ogłoszony w 313 roku edykt mediolański wprowadził w Imperium Rzymskim wolność wyznania – chrześcijanie mogli odtąd jawnie praktykować swoją religię i rozwijać struktury kościelne. Oficjalne uznanie chrześcijaństwa (a zwłaszcza uczynienie z niego pod koniec IV wieku religii państwowej) sprawiło, że jego większościowa interpretacja zyskała wsparcie państwa w dążeniu do rugowania interpretacji mniejszościowych, uznawanych za heretyckie.

Jednym z pierwszych takich wyznań był arianizm. Pomimo jego potępienia w IV wieku na dwóch soborach powszechnych, Kościół ariański przetrwał aż do VII wieku, głównie wśród Germanów, a różne idee antytrynitarnie wielokrotnie powracały w późniejszych dziejach chrześcijaństwa (odrodziły się np. w postaci unitarianizmu w XVI wieku).

W pierwszej połowie V wieku rozwinęły się z kolei dwie przeciwstawne koncepcje mające na celu wyjaśnić bóstwo Chrystusa. Potępiono je na kolejnych soborach (w Efezie w 431 i Chalcedonie w 451 roku), ich (niekiedy jedynie rzekomi) zwolennicy (nazywani

11 W prawosławiu dużą wagę przywiązuje się do pełnej zgodności doktrynalnej i wzajemnego uznawania się poszczególnych Kościołów autokefalicznych – dlatego te, które np. usamodzielnili się samowolnie (i nie uzyskały z czasem akceptacji pozostałych), określa się mianem niekanonicznych. Wśród przyczyn powstawania takich nowych Kościołów można wymienić np. kwestie związane z narodowością bądź obrządkiem (np. reformą kalendarza).

12 W Niemczech funkcjonuje np. kilkanaście Kościołów ewangelickich, których zasięgi terytorialne często odpowiadają granicom dawnych krajów niemieckich. Są one zjednoczone w jeden Kościół Ewangelicki w Niemczech (*Evangelische Kirche in Deutschland*), będący właściwie federacją Kościołów. Z drugiej strony np. pomimo rozpadu Czechosłowacji do dziś funkcjonuje tam jeden Kościół Prawosławny Ziemi Czeskiej i Słowacji (*Pravoslavná církev v českých zemích a na Slovensku / Pravoslávna cirkev v českých krajinách a na Slovensku*).

13 W jego skład wchodzi wprawdzie, oprócz Kościoła katolickiego obrządku łacińskiego, także osobne katolickie Kościoły wschodnie, naczelną władzę papieża spaja jednak je wszystkie w jeden organizm: „z racji swego urzędu, posiada [Biskup Rzymski] najwyższą, pełną, bezpośrednią i powszechną władzę zwyczajną w Kościele, którą może wykonywać zawsze w sposób nieskrępowany” (43. kanon Kodeksu Kanonów Kościołów Wschodnich, KKKW).

nestorianami i monofizytami) przetrwali jednak w istniejących do dzisiaj niezależnych Kościołach o charakterze narodowym: asyryjskich i orientalnych.

Na przełomie tysiącleci nastąpiła wielka schizma wschodnia, w wyniku której, m.in. z powodu sporu o pochodzenie Ducha Świętego oraz o rolę biskupa Rzymu, utrwalił się podział Kościoła na część zachodnią (katolicyzm) i wschodnią (prawosławie), które od tamtego czasu rozwijały się niezależnie od siebie, choć nie brakowało mniej lub bardziej udanych prób przywrócenia jedności, skutkujących powstawaniem Kościołów unickich¹⁴.

2.2. Chrześcijański Zachód w drugim tysiącleciu

W wyniku zapoczątkowanej w XVI wieku reformacji (głoszącej nadrzędność Biblii i usprawiedliwienie z łaski) nastąpiło wyodrębnienie się Kościołów ewangelickich (luteranckich i reformowanych zwanych kalwińskimi), anglikańskiego i innych¹⁵; radykalne skrzydło reformacji tworzyli anabaptyści i antytrynitarze. Z czasem do protestantów dołączyli waldensi i husyci – prekursorzy reformacji wywodzący się z XII i XV wieku. Główne wyznania protestanckie zyskiwały wsparcie niektórych państw, zwłaszcza na północy Europy, w wielu innych stanowiły natomiast, w różnych okresach, tolerowaną bądź prześladowaną mniejszość.

Głównym impulsem dla wyodrębnienia się starokatolicyzmu, czyli kolejnego ruchu kontestującego (coraz szerszą) władzę biskupa Rzymu, było ogłoszenie na soborze watykańskim I w 1870 roku dogmatu o papieskiej nieomyłności. Przeciwnikom dogmatyzacji tego stwierdzenia, upatrującym w niej zaprzeczenie starokościelnych zasad, w organizacji odrębnych struktur (zachowujących istotną dla katolików sukcesję apostołską i ustrój episkopalny) przysłała z pomocą archidiecezja Utrechtu, funkcjonująca już wówczas od niemal półtora wieku bez łączności z Rzymem. Do trzeciej fali starokatolicyzmu zalicza się natomiast zasadniczo zachowujące katolickie nauczanie (oczywiście poza najnowszymi doktrynami) i obrządek wyznania, w których genezie dużą rolę odgrywały kwestie narodowe (tak powstał np. polskokatolicyzm) czy objawienia (mariawityzm).

2.3. Chrześcijański Wschód w drugim tysiącleciu

O ile w pierwszym tysiącleciu rozwój chrześcijaństwa następował przede wszystkim na Wschodzie, o tyle w drugim nowe Kościoły wyodrębniały się głównie na Zachodzie. Nie oznacza to bynajmniej zastoju wschodniego chrześcijaństwa – tam również pojawiały

14 Te katolickie Kościoły wschodnie powstawały w wyniku przechodzenia (części) hierarchów poszczególnych Kościołów prawosławnych (a także Kościołów przededefeskich i przedchalcedońskich) pod zwierzchność papieża, co wiązało się z jednej strony z koniecznością przyjęcia wszystkich głoszonych przezeń doktryn, a z drugiej – z możliwością zachowania dotychczasowych godności oraz tradycyjnych obrządków i zwyczajów.

15 W kolejnych wiekach powstało, głównie w krajach anglosaskich, wiele nowych wyznań takich jak baptyzm, metodyzm, adwentyzm, pentekostalizm i in. Są one zazwyczaj uznawane za protestanckie (Keller 1976: 880), względnie za wyznania tradycji protestanckiej (Gudaszewski 2015: 96), przy czym niektóre zapoczątkowane w XIX wieku wyznania restoracjonistyczne (tj. uznające się za odtworzenie pierwotnego chrześcijaństwa), np. mormonów (Kościół Jezusa Chrystusa Świętych w Dniach Ostatnich) i badaczy Pisma Świętego (z których w XX wieku wyodrębnili się świadkowie Jehowy) wyklucza się z protestantyzmu, a niekiedy nawet z chrześcijaństwa, przede wszystkim ze względu na ich nieortodoksyjne chrystologie.

się różne grupy kontestujące naukę i praktykę oficjalnego prawosławia¹⁶, nie zyskały jednak nigdy trwałego wsparcia instytucjonalnego struktur państwowych.

Najważniejszym ruchem prawosławnym, który doprowadził do powstania nowych struktur kościelnych (nieuznawanych przez oficjalne Kościoły prawosławne), są staroobrzędowcy zwani starowier(c)ami – przeciwnicy przeprowadzonej w połowie XVII wieku przez patriarchę moskiewskiego Nikona reformy liturgii. U podstaw tego protestu leżały zatem nie tyle kwestie wyznania, co raczej obrządku, staroobrzędowcy wierność dawnym rytuałom uważali jednak za bardzo istotną; uznawali je za równie niezbędne do efektywnego wyświęcania duchownych, co udział biskupa dysponującego sukcesją apostołską. Jako że żaden biskup nie poparł prześladowanych „rozłamowców”, z biegiem czasu, w wyniku wymierania księży wyświęconych jeszcze przed reformami liturgii, staroobrzędowcy stanęli przed problemem zapewnienia sobie dalszego funkcjonowania sakramentalnego. Część (nazwana bezpopowcami) uznała, że jedynym kapłanem jest odtąd Chrystus, natomiast pozostali (popowcy) zliberalizowali swoje podejście do ważności święceń udzielanych bez zachowania dawnych obrzędów i zaczęli przyjmować do siebie jako kapłanów kapłanów suspendowanych przez oficjalny Kościół. Obie grupy ulegały później dalszym podziałom (np. na przestrzeni wieków XIX i XX dwukrotnie do popowców przystali pojedynczy biskupi prawosławni, inicjując powstanie odrębnych hierarchii), niektóre wspólnoty (nazwane później jednowierczymi) powróciły natomiast, zachowując swój obrządek, do oficjalnego Kościoła prawosławnego.

3. Konfesjonimy

3.1. Konfesjonimy a etnonimy

Termin *konfesjonim* powstał ze złożenia łacińskiego *confessio* ‘wyznanie’ i greckiego *ὄνομα* ‘imię, nazwa’¹⁷ i w literaturze językoznawczej jest zazwyczaj stosowany tylko w odniesieniu do nazw osób wyznających daną religię (lub wyznanie)¹⁸. Taki stosunkowo

16 Niektóre posuwały się wręcz do zaprzeczania podstawowym doktrynom chrześcijańskim, np. judaizanci uważali Chrystusa za zwykłego człowieka, a niektórzy chłysty – samych siebie za Chrystusów. Na Wschód przenikały także idee reformacji (wyznawane np. przez sztundystów; pod niektórymi względami podobieństwo do protestantyzmu wykazują także mołokanie) (Gondowicz 1989: 133–164). Nie należy też zapominać o niepokojach wywoływanych przez unie kościelne z Rzymem.

17 Por. fragment książki Anny Engelking (2012: 36): „Opowiadam się za używaniem na określenie nazw wyznawców neologizmu *konfesjonim* (od łac. *confessio* – ‘wyznanie’). W literaturze przedmiotu nie funkcjonują dotychczas ogólnie przyjęte ustalenia. Dla przykładu, Oleg Łatyszczek posługuje się terminem *konfesyjny etnik* (za literaturą białoruską, rosyjską i radziecką), a także *konfesjonim* (Łatyszczek 2006: 159). (...) Termin *konfesjonim* stosuje Grzegorz Pelczyński w monografii o Karaimach (Pelczyński 2004:12). Można sądzić, że *konfesjonim* ma szanse utrwalenia się; świadczy o tym zamieszczenie we wrześniu 2010 roku takiego hasła w Wikipedii: <http://pl.wikipedia.org/wiki/Konfesjonim>”. Warto zwrócić uwagę, że Engelking precyzyjnie pisze tu o „nazwach wyznawców” a nie o nazwach wyznań.

18 Por. fragment artykułu Grzegorza Pelczyńskiego (2011: 75–76): „Poza Rosją istnieje bardzo wiele grup religijnych, które też nazywają się baptystami lub ewangelicznymi chrześcijanami —

wąski zakres jego użycia może wynikać z faktu, że modelem dla kategorii konfesjonimów były etnonimy¹⁹, będące (niejako wbrew swej nazwie) określeniami nie tyle etnosów (jako zbiorowości), co osób do nich należących. O ile do opisu narodowościowej (etnicznej) płaszczyzny identyfikacji występowanie tylko jednego rodzaju terminu jest w zasadzie wystarczające, o tyle aby w adekwatny sposób opisać rzeczywistość związaną z wyznaniem konieczne jest także nazywanie samych wyznań (rozumianych jako określone ideologie) i odnoszenie się do nazw Kościołów itp. Same nazwy wyznań/religii (utworzone za pomocą różnych sufixów, np. *katolicyzm*, *prawosławie*, *chrześcijaństwo*, względnie niebędące derywatami, np. *islam*) i związków wyznaniowych mogą zresztą stanowić także interesujący obiekt analizy językoznawczej. Dlatego proponuję poszerzyć zakres znaczeniowy terminu *konfesjonim* i wprowadzić kilka jego hiponimów.

3.2. Rodzaje konfesjonimów

Wyrażenie oznaczające osobę wyznającą (względnie deklarującą) wyznanie/religię (lub praktykującą dany obrządek) nazywam antropokonfesjonimem (np. *mariawita*), nazwę oznaczającą Kościół lub inny związek wyznaniowy – chrematokonfesjonimem²⁰ (np. *Kościół Ewangelicko-Augsburski w RP*), a nazwę samej religii bądź wyznania – konfesjonimem abstrakcyjnym²¹ (np. *prawosławie*). Do konfesjonimów zaliczam także przymiotniki (np. *metodystyczny*), określam je mianem konfesjonimów przymiotnikowych.

takie konfesjonimy widnieją w nazwach ich denominacji”. Termin *konfesjonim* odnosi się tutaj wyłącznie do nazw osób, a nie do nazw organizacji kościelnych, które zostały określone opisowo („w nazwach ich denominacji”).

- 19 Terminy obu typów są często ze sobą powiązane lub wręcz są homonimami (np. *Żyd/żyd*, *Karaim/karaim*), co wynika z nierzadkiej ścisłej korelacji pomiędzy narodowością a wyznaniem (względnie religią).
- 20 *Chrematonimy* to nazwy „rzeczy wytworzonych pojedynczo lub seryjnie przez człowieka, ale także [nazwy] form społecznych, służących do realizacji określonych celów w kontekście życia publicznego” (Gałkowski 2011: 10). Związki wyznaniowe jak najbardziej można uznać za formy społeczne, a celem ich istnienia jest zaspokajanie potrzeb religijnych osób wierzących. Wśród chrematonimów wyróżnia się zresztą m.in. nazwy firm, instytucji, organizacji itp. Nazwy Kościołów można by w zasadzie zaliczyć do wspomnianych przez Gałkowskiego (2018: 6–7) instytucjonimów (tworząc tym samym kategorię instytucjokonfesjonimów) lub ergonimów (ergokonfesjonimów), terminy te nie są jednak powszechnie stosowane, poza tym uważam, że użycie w neologizmie oznaczającym nazwy związków wyznaniowych członu o znaczeniu bardziej ogólnym, czyli *chremato-*, w wystarczającym stopniu wskazuje na właściwy zakres znaczeniowy tego rodzaju konfesjonimów. Termin *eklezjonim* jest już natomiast używany w odniesieniu do nazw budynków sakralnych (2018: 8).
- 21 W bardzo podobnym znaczeniu używa się niekiedy terminu *religionim*, w swoim artykule jednak odstąpiłem od jego stosowania z kilku powodów. Przede wszystkim poszczególni autorzy używają tego terminu (czy raczej jego różnojęzycznych odpowiedników) w różnych znaczeniach: od bardzo ogólnego, obejmującego wszelkie nazwy związane ze sferą religijną, czyli np. teonimy, tytuły świętych tekstów, nazwy przedmiotów i miejsc kultu, a także obrzędów i organizacji religijnych (Закірова 2017: 72) po bardzo szczegółowe, np. zawężone jedynie do nazw osób należących do narodowości opartych na religii (Żyd, Xoraxaia). Nawet wówczas, gdy termin *religionim* używany jest w znaczeniu abstrakcyjnym (a nie odnoszącym się do nazw wyznawców), w praktyce odnosi się tylko do nazw religii, a nie wyznań: „Religionyms: Christianity, Islam” (Abdel Kader 2016: 45). Nie chciałem na nowo definiować tego terminu, ponieważ mogłoby to doprowadzić jedynie

Łatwo zauważyć, że związek chrematokonfesjonimów z pozostałymi wyżej wymienionymi rodzajami konfesjonimów jest najmniej bezpośredni. Wynika to z omówionej powyżej możliwości istnienia wielu różnych Kościołów danego wyznania. Nie ma też możliwości (ani, w zasadzie, potrzeby) precyzyjnego a zarazem nieopisowego różnicowania nazw członków takich Kościołów jednego wyznania – zazwyczaj wystarcza posiłkowanie się określeniem geograficznym bądź etnonimem (np. *rumuńscy prawosławni*).

3.3. Konfesjonimy wielowyrazowe

Niektóre konfesjonimy składają się z kilku wyrazów. Takie wyrażenia sporadycznie zdarzają się wśród konfesjonimów abstrakcyjnych i antropokonfesjonimów (gdzie najczęściej stanowią precyzujące rozszerzenie terminu jednowyrazowego, np. *ewangelicyzm* → *ewangelicyzm reformowany*, *katolik* → *rzymski katolik*, a jedynie wyjątkowo – formę pierwotną, np. *świadek Jehowy*), przede wszystkim jednak zalicza się do nich zdecydowana większość chrematokonfesjonimów, które z reguły składają się z konfesjonimu przymiotnikowego (względnie z antropokonfesjonimu w dopełniaczu liczby mnogiej) i rzeczownika ogólnego typu *Kościół*, *Wspólnota* itp. Często uzupełnia je wyrażenie oznaczające geograficzny zakres działalności danego związku wyznaniowego, które, jako oczywiste w użyciu krajowym, bywa często pomijane. Zamiast pełnych chrematokonfesjonimów używa się niekiedy ich skrótowców (np. *Kościół Ewangelicko-Augsburski* w RP → *KEA* w RP → *KEA*).

Za szczególne odpowiedniki chrematokonfesjonimów można uznać wyrażenia stanowiące wprawdzie określenie danego związku wyznaniowego, ale nie będące jego oficjalną pełną nazwą, można nazwać je quasichrematokonfesjonimami. W przeciwieństwie do (będących nazwami własnymi) właściwych chrematokonfesjonimów mogą one występować w liczbie mnogiej:

Do Kościołów²² luteranckich zalicza się m.in.

- *Kościół Ewangelicko-Augsburski w RP*,
- *Śląski Kościół Ewangelicki Augsburskiego Wyznania w Republice Czeskiej*,
- *Magyarországi Evangélikus Egyház (Kościół Ewangelicki na Węgrzech)²³*,
- *Église protestante de la confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine (Kościół Protestantcki Wyznania Augsburskiego [w] Alzacji i Lotaryngii)*,
- *Eesti Evangeelne Luterlik Kirik (Estoński Kościół Ewangelicko-Luterancki)*,
- *Iglesia Cristiana Luterana de Honduras (Chrześcijański Kościół Luterancki Hondurasu)*,
- *Batak Christian Community Church (Kościół Batackiej Wspólnoty Chrześcijańskiej)*,
- *Ethiopian Evangelical Church Mekane Yesus (Etiopski Kościół Ewangelicki Mekane Yesus)*,
- *Svenska kyrkan (Kościół Szwecji)*.

do pogłębienia chaosu terminologicznego, ponadto, aby zachować pewną spójność nazewniczą, postanowiłem w swojej pracy używać wyłącznie terminów zawierających człon *konfesjonim*.

22 Pisownia *Kościół* (wielką literą) nie oznacza w tym wypadku nazwy własnej, a służy odróżnieniu od równobrzmiącego rzeczownika *kościół*, oznaczającego budynek.

23 Jest to tłumaczenie dosłowne, spotykane np. w poświęconym temu Kościołowi haśle polskojęzycznej Wikipedii: http://pl.wikipedia.org/wiki/Kościół_Ewangelicki_na_Węgrzech. We wspólnym języku węgierskim konfesjonim *evangélikus* ma jednak węższe znaczenie niż polski konfesjonim *ewangelicki* – oznacza tylko luteran (Pawlas 2017: 177).

Jak widać w powyższym zestawieniu, które opracowałem na podstawie danych Światowej Federacji Luterńskiej (LWF) oraz stron internetowych poszczególnych Kościołów, różnice między poszczególnymi nazwami (względnie ich tłumaczeniami) bynajmniej nie dotyczą tylko określeń geograficznych, wszystkie wymienione Kościoły można jednak – rodzajowo – określić mianem luterńskich, nawet jeśli w niektórych przypadkach ten konfesjonim przymiotnikowy nie pojawia się w oficjalnym chrematokonfesjonimie. Widocznym (aczkolwiek niekoniecznym) przejawem luteriańskości tych Kościołów jest chociażby ich przynależność do Światowej Federacji Luterńskiej.

3.4. Inne kryteria klasyfikacji konfesjonimów

3.4.1. Kryterium skali

Klasyfikacji różnorodnych nazw związanych z badaną sferą można dokonać także według kryterium zakresu (skali) danego konfesjonimu abstrakcyjnego (i, co za tym idzie, także związanych z nim antropokonfesjonimów i konfesjonimów przymiotnikowych), tzn. czy jego znaczenie dotyczy całej religii (np. *chrześcijaństwo*), jej gałęzi (*protestantyzm*), konkretnego wyznania (*luteranizm*) czy danego obrządku w ramach jednego wyznania (*grekokatolicyzm*). Wprowadzenie obok terminu *konfesjonim* także i takich, jak np. *religionim* czy *rytonim* (oraz *religionim abstrakcyjny*, *antroporytonim* itd.), mogłoby jednak skutkować zbędną fragmentacją tej terminologii. Rozróżnienia te nie mają zresztą istotnego znaczenia pod względem językoznawczym, a jedynie religioznawczym. Dlatego terminów zawierających człon *konfesjonim* używam w odniesieniu do wszystkich stopni ogólności badanej sfery.

3.4.2. Endo- i egzokonfesjonimy

Wśród konfesjonimów można też wyróżnić (na wzór endoetnonimów i egzoetnonimów) endokonfesjonimy, czyli nazwy stosowane przez osoby, do których się one odnoszą (np. *ewangelik reformowany*), i egzokonfesjonimy stosowane przez innych (np. *kalwin*). Egzokonfesjonimy często mają (lub miały) wprowadzić wydzźwięk pejoratywny, jednak bywają niekiedy przejmowane przez nazywane za ich pomocą społeczności, głównie ze względu na ich nieraz większą (niż endokonfesjonimów) rozpoznawalność i precyzję²⁴. Przykładowo, nazwa największego polskiego Kościoła protestanckiego bywa uzupełniana o konfesjonim przymiotnikowy *Luteriański*, umieszczany (w nawiasie) po synonimicznym, ale mniej oczywistym określeniu *Ewangelicko-Augsburski* np. w nagłówku oficjalnej strony Kościoła (jej adres też zresztą wykorzystuje egzokonfesjonim: *luteranie.pl*). Z drugiej strony, o niektórych mniejszych (względnie nowszych) wyznaniach w języku ogólnym wspomina się na tyle rzadko, że nie wykształciły się w odniesieniu do nich osobne egzokonfesjonimy.

Dla niektórych wyznań nie istnieje jednak prosty antropokonfesjonim ani konfesjonim przymiotnikowy, względnie istniejący endoantropokonfesjonim jest zbyt ogólny,

24 Przy czym z nazwami cechującymi się (mniejszą lub większą) ogólnością można się spotkać wśród konfesjonimów obu typów: za przykład mogą posłużyć egzokonfesjonimy *heretycy*, *sektarze* czy *szizmatycy* i endokonfesjonimy *bracia*, *ewangelicy* czy *chrześcijanie*; por. pozycję *Eristamata kristlane* 'nieokreśleni chrześcijanie' w prezentacji wyników estońskiego spisu powszechnego (RL0451).

żeby mógł spełniać swoją funkcję identyfikującą. Zawsze (a przynajmniej w przypadku wyznań zorganizowanych w związki wyznaniowe o uregulowanej sytuacji prawnej) istnieje natomiast chrematokonfesjonim, którym można się posiłkować tworząc konstrukcje typu *wierni Kościoła Chrześcijańskiego w Duchu Prawdy i Pokoju*.

Warto zauważyć, że endokonfesjonimami jest zdecydowana większość chrematokonfesjonimów – postać nazwy danego związku wyznaniowego z reguły jest wynikiem decyzji samych zainteresowanych, a wymagania stawiane przez władze państwowe sprowadzają się zazwyczaj do konieczności niepowtarzalności nazwy (chrematokonfesjonimy nie mogą się dublować), sformułowania jej w języku urzędowym oraz, rzecz jasna, samego istnienia nazwy²⁵.

4. Zakończenie

Dzięki opracowanemu powyżej aparatowi pojęciowemu możliwe będzie w dalszej perspektywie przedstawienie usystematyzowanej analizy językoznawczej różnorodnych konfesjonimów (antropokonfesjonimów, chrematokonfesjonimów, konfesjonimów abstrakcyjnych i konfesjonimów przymiotnikowych) występujących w takich źródłach jak np. prezentacje wyników spisów powszechnych, artykuły o tematyce religioznawczej oraz publikacje różnych Kościołów i związków wyznaniowych.

Bibliografia

- Abdel Kader, N. (2016). A critical analysis of anti-Islamisation and anti-immigration discourse: the case of the English Defence League and Britain First. *International Journal for Innovation Education and Research*, 4, 5, ss. 26–53. http://eprints.lancs.ac.uk/79959/1/final_version.pdf [dostęp: 1.05.2019]
- Brückner, A. (1970). *Słownik etymologiczny języka polskiego*. Warszawa: Wiedza Powszechna.
- Engelking, A. (2012). *Kolchoźnicy. Antropologiczne studium tożsamości wsi białoruskiej przełomu XX i XXI wieku*. Toruń: Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Mikołaja Kopernika. <https://www.ibuk.pl/fiszka/44345/kolchoznicy-antropologiczne-studium-tozsamosci-wsi-bialoruskiej-przelomu-xx-i-xxi-wieku.html> [dostęp: 21.11.2019]
- Gałkowski, A. (2018). Definicja i zakres chrematonimii. *Folia Onomastica Croatica*, 27, ss. 1–14. <https://hrcak.srce.hr/file/317410> [dostęp: 1.05.2019]

25 Za przykład rzadko spotykanej ingerencji władz państwowych w kwestie nazewnicze związków wyznaniowych może posłużyć przyjęta 20.12.2018 przez parlament Ukrainy legislacja nr 5309, zgodnie z którą „Kościoły i organizacje, których hierarchia (lub jej część) czy też inne ciała kierownicze znajdują się poza granicami kraju i w państwach, które Ukraina uznaje za agresorów, nie będą mogły nosić w swojej oficjalnej nazwie określenia ukraiński/ukraińska. Jedyna dopuszczalna nazwa dla takich Kościołów lub stowarzyszeń religijnych będzie mogła brzmieć *Kościół XYZ na Ukrainie*.” (Kobeszko 2018)

- Gałkowski, A. (2011). *Chrematonimy w funkcji kulturowo-użytkowej. Onomastyczne studium porównawcze na materiale polskim, włoskim, francuskim*. Łódź: Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego.
- Gondowicz, J. (1989). Najkrótszy słownik sekt i herezji Kościoła wschodniego. *Literatura na Świecie*, 4 (213), ss. 133–164.
- Gudaszewski, G. (2015). *Struktura narodowo-etniczna, językowa i wyznaniowa ludności Polski. Narodowy Spis Powszechny Ludności i Mieszkań 2011*. Warszawa: Główny Urząd Statystyczny.
- Keller, J. (Red.) (1976). *Zarys dziejów religii*. Warszawa: Iskry.
- Kobeszko, Ł. (20.12.2018). Ryzykowny krok Rady Najwyższej Ukrainy. *Ekumenizm.pl*. <https://www.ekumenizm.pl/koscioly/wschodnie/ryzykowny-krok-rady-najwyzszej-ukrainy/> [dostęp: 1.05.2019]
- KKKW = *Kodeks Kanonów Kościołów Wschodnich*. (2002). Lublin: Wydawnictwo Archidiecezji Lubelskiej „Gaudium”. <http://diecezja.lublin.pl/kkkw/kkkw/tyt03.html> [dostęp: 21.11.2019]
- Libiszowska-Żółtkowska, M. (2001). *Kościoły i związki wyznaniowe w Polsce*. Mały słownik. Warszawa: Verbinum.
- LWF = Member Churches. *Lutheran World Federation*. <http://www.lutheranworld.org/content/member-churches> [dostęp: 21.11.2019]
- Łatyszonek, O. (2006). *Od Rusinów Białych do Białorusinów. U źródeł białoruskiej idei narodowej*. Białystok: Wydawnictwo Uniwersytetu w Białymstoku.
- MSJP = Skorupko, S., Auderska, H., Lempicka, Z. (Red.). (1969). *Mały słownik języka polskiego*. Warszawa: Państwowe Wydawnictwo Naukowe
- Pawlas, S. (2017). Polskie i węgierskie nazwy wyznań protestanckich. I. Koutny (Red.), *A hungarológia ma: nyelvészet, kultúra és oktatás. Hungarologia dzisiaj: językoznawstwo, kultura i dydaktyka* (ss. 173–188). Poznań: Uniwersytet im. Adama Mickiewicza – Filologia Węgierska.
- Pelczyński, G. (2004). *Karaimi polscy*. Poznań: Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk.
- Pelczyński, G. (2011). Ewangeliczni chrześcijanie-baptyści w Rosji i Związku Radzieckim. *Sensus Historiae*, 3 (4), ss. 75–97. <http://www.sensushistoriae.epigram.eu/index.php/czasopismo/article/download/80/77> [dostęp: 21.11.2019]
- RL0451 = RL0451: Vähemalt 15-aastased usu, soo ja elukoha järgi, 31. detsember 2011. *Eesti Statistika*. <http://pub.stat.ee/px-web.2001/Dialog/varval.asp?ma=RL0451&lang=2> [dostęp: 21.11.2019]
- Rykała, A. (2011). *Mniejszości religijne w Polsce. Geneza, struktury przestrzenne, tło etniczne*. Łódź: Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego.
- SJPSz = Szymczak, M. (Red.). (1978-1981). *Słownik języka polskiego*. Warszawa: Wydawnictwo Naukowe PWN.
- USJP = Dubisz, S. (Red.). (2003). *Uniwersalny słownik języka polskiego*. Warszawa: Wydawnictwo Naukowe PWN.
- WSJP = Żmigrodzki, P. (Red.). *Wielki słownik języka polskiego*. Instytut Języka Polskiego Polskiej Akademii Nauk. <http://wsjp.pl/> [dostęp: 1.05.2019]
- Włodarski, Sz.; Tarowski W. (1968). *Kościoły chrześcijańskie*. Warszawa: Instytut Wydawniczy „Odrodzenie”

- Xoraxaia = Xoraxaia/Horahane. *Glossar. Neue Deutsche Medienmacher*. <https://glossar.neuemedienmacher.de/glossar/xoraxaiahorahane/> [dostęp: 1.05.2019]
- Закирова, О. В. (2017). Индивидуально-авторские религионимы в романе В. Пелевина «S.N.U.F.F.». *Филологические науки. Вопросы теории и практики*, 5 (71), ss. 71–75. http://scjournal.ru/articles/issn_1997-2911_2017_5-2_19.pdf [dostęp: 1.05.2019]
- Žid = Žid (30.07.2018). *Wikipedia, Die freie Enzyklopädie*. <https://de.wikipedia.org/wiki/Žid> [dostęp: 1.05.2019]

Martín Testa

(Uniwersytet Warszawski)

Va bbùonu: una classificazione degli avverbi cosentini nella traduzione di Il Piccolo Principe

Abstract: *Va bbùonu: a classification of Cosentino adverbs as used in the translation of The Little Prince*

The Cosentino dialect has produced a vast literature that dates back to the 15th century. Most of the research conducted on this dialect has focused on the spoken language in terms of acoustic phonetics and, more recently, on the structural configurations which underlie the distribution of agreement of adjectival adverbs of manner. However, studies on the literary varieties of Cosentino are lacking, both from a synchronic and a diachronic perspective. The present article aims at providing a classification of the Cosentino adverbs used in the recent translation of Saint-Exupéry's *The Little Prince*, which can serve as a basis for further investigation and comparison.

Keywords: southern Italian dialects, Cosentino dialect, Calabrian, adverbs, The Little Prince, 'U principicchiu

1. Introduzione

I dialetti calabresi vengono tradizionalmente suddivisi secondo il tipo di sostratto linguistico (calabrese settentrionale di tipo latino ~ calabrese centrale e meridionale di tipo greco) oppure secondo l'evoluzione fonetica dei loro sistemi vocalici (settentrionale di tipo napoletano ~ centrale di tipo siciliano ~ centrale di tipo napoletano/siciliano ~ meridionale di tipo siciliano) (cfr. Falcone 1976; Rohlfs 1966; Romito et al. 2015; Trumper 1997). Il dialetto cosentino viene tradizionalmente considerato appartenente ai dialetti calabresi settentrionali di tipo napoletano e gode di una vasta letteratura propria risalente al XV secolo. Tra alcuni esempi di letteratura cosentina antica troviamo *La morte di Don Enrico d'Aragona*, *Lamento in dialetto Calabrese* (Maurellu 1478; si veda Pèrcopo 1888); *La Gerusalemme liberata: Poema del signor Torquato Tasso, trasportata in lingua calabrese in ottava rima* (Cusentino 1737); la poesia di Domenico Piro (meglio noto come Duonnu Pantu, s. XVIII; si veda Gallucci 1862); *Lu santu vancieliu de nuostu segnure Gesù Cristu secunnu Mattio* (Lucente 1862; d'ora in poi *Vancieliu*); la traduzione in diverse parlate cosentine della novella IX della giornata I del *Decamerone* (Papanti 1875); e la traduzione integrale della Divina Commedia (Scervini 1892; ristampa 2015; d'ora in poi 'U 'Nfiernu, 'U Prigatoriu e 'U Paravisu).

Tuttavia, la maggior parte delle recenti attività di ricerca¹ sul dialetto cosentino è stata prevalentemente svolta rispetto alla lingua parlata nel campo della fonetica acustica (p. es. Romito, Ciardullo e Tarasi, 2015; Romito e Gagliardi, 2008) e della morfosintassi (soprattutto i pronomi dimostrativi) (p. es. Ledgeway 2004, 2007, 2009, 2011a, 2014, 2015). Altri aspetti del cosentino come, per esempio, le varietà scritte e l'uso dei tempi verbali son stati praticamente tralasciati.

Questo articolo intende fornire una classificazione degli avverbi cosentini in quanto utilizzato² nella recente traduzione di *Il piccolo principe* di Antoine de Saint-Exupéry (*'U principicchiu*, tradotto da Lindo Nudo, d'ora in poi *UP*). Per la lingua italiana Serianni (2006, pp. 493-514) distingue fra: avverbi qualificativi (di modo); avverbi di tempo; avverbi di luogo; avverbi di quantità; avverbi di giudizio, di affermazione e di negazione; avverbi interrogativi ed esclamativi; e avverbi presentativi. Gli avverbi presentativi corrispondono agli esiti del latino *ĒCCUM* (ita. *ecco*). In sintesi, questo tipo di avverbi si adoperano per “annunciare, mostrare, indicare, presentare, insomma, un evento” (Serianni 2006, p. 509). Per il cosentino, De Rose (2017) riporta le forme *eccu* ('ecco') ed *eccuti* ('eccoti') che possiamo trovare in *'U Prigatoriu* (X, 44): *Eccu la serva 'e Ddiu* 'Ecco la serva di Dio', e in *Vancielu* (I, 23): *Eccu ca la virgine esce prena, e parturisce nu figliu* 'Ecco che la vergine concepirà e darà alla luce un figlio'. Tuttavia non si attestano forme di questo tipo in *'U principicchiu*.

Nel presente articolo verranno utilizzate le categorie suddette, salvo nel caso degli avverbi presentativi. L'esito del latino volgare *ĒCCUM* (< *ĒCCE*) tuttavia “ebbe una straordinaria importanza nella costruzione di nuove forme che trassero origine da costrutti presentativi assai diffusi nella lingua parlata” (Serianni 2006, p. 511), p. es. i dimostrativi cosentini *chistu* (*ĒCCU ĪSTUM*) *chissu* (*ĒCCU ĪPSUM*) e *chiru* (*ĒCCU ĪLLUM*) (si veda Ledgeway 2004, 2015).

2. Riassunto delle caratteristiche dell'avverbio in cosentino

Come osservato in Hummel (2000; 2014; in Ledgeway & Silvestri 2016), l'attribuzione nelle lingue romanze può essere espressa tramite un sistema bicategoriale (aggettivo/avverbio, p. es. in catalano), oppure tramite un sistema monocategoriale (aggettivo/aggettivo in funzione avverbiale, p. es. in rumeno); “[t]uttavia, anche le varietà standard dotate di sistemi bicategoriali ricorrono, in certi casi, ad usi monocategoriali di determinati aggettivi” (Ledgeway & Silvestri 2016, p. 163).

Ledgeway (2011b: 35-6) spiega che nelle lingue romanze occidentali gli avverbi vengono di norma creati aggiungendo il suffisso *-ment(e)* (< *MENS* 'mente.ABL.FSG') alla forma femminile dell'aggettivo (ita. *lentamente*; *rapidamente*), ma nei dialetti dell'Italia meridionale “la funzione dell'avverbio di maniera viene regolarmente svolta dalla categoria

1 Sebbene ci sia una lunga lista di dizionari e vocabolari sui dialetti calabresi, il dialetto cosentino conosce soltanto l'Accattàtis (1895), il Longobucco (2010) e il recente De Rose (2017) (cfr. De Luca 2013).

2 Gli esempi in cosentino sono stati trascritti quasi sempre *verbatim*, per facilitare l'analisi del lettore.

di aggettivo” (p. 31) e gli avverbi che finiscono in *-mente/-menti* sono da attribuire a un influsso dell’italiano (regionale) (p. es. napol. *sulamente*; sicil. *malamenti*)³ (cfr. Silvestri 2017, p. 174). A tale riguardo, è significativo il fatto che “in some languages no morphological mark distinguishes the two categories [adverbs and adjectives] (e.g. Dutch, German, Romanian, southern Italian dialects) and, more crucially, (...) in Romance, manner adverbs may exhibit agreement with an associated nominal” (Silvestri 2016, p. 90).

Come affermato da Silvestri (2016, pp. 92-95), resta ancora da stabilire se stiamo parlando in questi casi di *aggettivi avverbiali* o di *avverbi aggettivali*: la studiosa sostiene che sarebbe più esatto parlare di modificatori con i tratti $\pm$ aggettivale o $\pm$ avverbiale, sebbene lei stessa propenda per la categoria *avverbi aggettivali* (pp. 95, 102, 103; cfr. anche Silvestri 2017, §2.3).

In cosentino, come esemplificato da Ledgeway (2011b, pp. 40-45), gli aggettivi in funzione avverbiale concordano con il soggetto quando il verbo è inaccusativo con valore risultativo (p. es. *Maria haddi cada bona* ‘Maria sta per cadere seriamente’, *Maria si litica bona ccu ra suoru* ‘Maria si litiga ferocemente con la sorella’) ma non quando il verbo è transitivo/inergativo (p. es. *Maria studia bonu* /**bona* (‘u libbru) ‘Maria studia bene il libro’, *Maria un’ criscia buoni a ri figli* ‘Maria non tira su/educa bene i figli’). In quest’ultimo caso, il cosentino discrimina “le interpretazioni orientate sul soggetto da quelle orientate sull’oggetto” (Ledgeway & Silvestri 2016, p. 167), contrariamente a quanto accade in italiano e in spagnolo (*Maria parlava basso*/*-a, *María hablaba bajo*/*-a), e lo stesso vale per il portoghese, il catalano, il francese e il rumeno (Ledgeway e Silvestri 2016, p. 164).

In linea con le teorie di Hale e Keyer (1993; 2002), Ledgeway & Silvestri (2016, pp. 173-174) propongono “che gli inergativi siano da considerarsi delle strutture transitive mascherate: gli inergativi deriverebbero, infatti, da una struttura sottostante in cui una radice verbale performativa nulla seleziona un oggetto interno implicito, il quale si incorpora nella radice verbale” (p. es. in verbicarese, CS, *quidda quataredda cantàda citta* = ‘quella bambina canta sotto voce’ vs. *quidda quataredda cantàda citta*_i OGGETTO_i = ‘il canto di quella bambina è basso’, pp. 177-178, 30a-b). In altri termini, quando le interpretazioni sono orientate sull’oggetto, il predicato risultativo dipendente dall’oggetto deve salire a una posizione più alta, ossia al sintagma verbale (*Cicciu trattava buoni a ri clienti sua* (**buoni*); *si stiranu buoni ssi cavuzi* (**buoni*), Ledgeway 2011b, p. 57; cfr. Silvestri 2016)⁴.

3 A tale riguardo, Ledgeway (2011b, p. 36, n.2) scrive: “the adverbial use of adjectives would appear to have a long history in the South judging by the early 14th-century Neapolitan examples of *buono/buona* [sic] ‘good.M/FSG’ in Boccaccio’s *Epistola*”.

4 Infatti, Silvestri (2016, p. 106) identifica tre posizioni per l’avverbio nei dialetti dell’Italia meridionale: [_{TP} Aux Adv1 [_{VP} Agent/Actor Adv2 v-V [_{VP} V Theme/Undergoer Adv3-ResultP]]].

3. Gli avverbi in ‘*U principicchiu*’⁵

3.1 Avverbi di luogo

Gli avverbi di luogo “[s]pecificano il luogo d’un’azione, la collocazione di un oggetto nello spazio, la distanza di un oggetto dagli interlocutori” (Serianni 2006, p. 500). Tra gli avverbi di luogo semplici, in ‘*U principicchiu* troviamo *arrieti*⁶ (‘indietro’ UP, pp. 96, 110), (*d*)*avanti* (UP, pp. 41, 96), *vicinu* (UP, p. 105), *luntanu* (UP, p. 20), *fora/fore*, e *dintra* (UP, pp. 16, 105).

Per quanto riguarda l’uso di *fora/fore*, le locuzioni utilizzate in ‘*U principicchiu* rassomigliano più alle forme riportate dal Rohlfs (1969, p. 262) per il siciliano (*fòra*) in quanto locuzioni avverbiali (‘*e fora e de dintra* ‘di fuori e di dentro’, UP, pp. 16, 105; *ccu l’uocchi ‘e fora* ‘con gli occhi di fuori’, UP 31), mentre la forma tipica calabrese (*fòre*) viene riportata in quanto avverbio semplice (è *venutu fore* ‘è venuto fuori’, UP 34; *era zumpata fore* ‘era saltata fuori’, UP 88). Dal canto suo, De Rose (2017) riporta per il cosentino soltanto la voce *fora*.

Nella lingua italiana, gli avverbi *qui* e *qua* “identificano un luogo prossimo, con riguardo al fatto che esso si trova vicino a chi parla, meno vicino o anche lontano da chi ascolta” (Serianni 2006, p. 501). In cosentino si rileva l’avverbio *ccà* (< ECCU HAC, ita. *qua*; UP, pp. 23, 58), mentre l’esito del latino ECCU HIC (> ita. *qui*) non compare affatto in ‘*U principicchiu*. Neppure compare l’avverbio cosentino *ddruocu* (< LOCUS, oppure dal dat. LOCO, ‘in questo posto’) riportato da De Rose (2017).

L’italiano possiede due avverbi, cioè *lì* e *là*, per identificare “un luogo distante con riguardo al fatto che esso si trova lontano sia da chi parla sia da chi ascolta” (Serianni 2006, p. 501). Per quanto riguarda gli esiti di ILLIC (> ita. *lì*) e ILLAC (> ita. *là*) invece, secondo il Rohlfs (1969, p. 248) soltanto ILLAC viene conservato nel Meridione e in ‘*U principicchiu* si possono attestare sia *llà* (UP, pp. 19, 23) che *ddrà* (UP, pp. 57, 83), essendo quest’ultima un’innovazione⁷ nel dialetto cosentino.

Una menzione a parte meritano le forme corrispondenti all’italiano *dove* (< DE ŪBI) cioè gli avverbi cosentini *addre*, *addruve*, e *ddre*. A questo punto va ricordata la spiegazione del Rohlfs (1969, p. 258): “Al posto di UBI è subentrato DE UBI (*dove*); di conseguenza l’antico *d’ove* è stato sostituito (a partire dal XVI secolo) da *di dove*” e nei dialetti troviamo esempi come il campano *addovə* o *addó* e il pugliese *daddó*. De Rose (2017) riporta per il cosentino gli avverbi *addùvi* (‘dove’), *ddùvi/duvi* (‘dove’) e *iddùvi* (‘da dove’), i quali rassomigliano alle forme del cosentino antico (*adduve*, *duve*) utilizzato in *Lu santu vancieliu de nuostu segnure Gesù Cristu secunnu Mattio* (Lucente 1862, p. es. VI: 20, VI: 21). Detto questo, la forma *addruve* rappresenta un’innovazione lingui-

5 Salvo dove indicato diversamente, le etimologie riportate sono state prese dal *Vocabolario online Treccani*.

6 L’avverbio *arrieti* (< *AD RETRO, De Rose 2017, p. 62) compare anche nella locuzione *arrieti e quinte* (‘dietro le quinte’ UP, p. 78).

7 De Rose (2017, pp. 15-16) riporta per il dialetto cosentino (rositano) un’evoluzione di tipo *-lla* > *-ddra* (p. es. *vinella* > *vineddra* ‘vicolo’) e *-lle/-lli* > *-ddri* (p. es. *turdilli* > *turiddri* ‘dolce natalizio a base di miele di fichi’).

stica per cui si potrebbe supporre un'evoluzione di tipo DE UBI > d'ove > a(d) dove > addove > adduve > adduve⁸ > addruve⁹. In 'U principicchiu vengono usate indistintamente sia *addre* (UP, pp. 21, 37, 73) che *addruve* (UP, p. 29), sebbene la prima sia più frequente. Talvolta *addre* viene utilizzato nel senso di "il posto in cui è/abita qualcuno", per esempio: *addre ttia* ('da te' UP, p. 70), *addre iddru* ('da lui' UP, p. 74), *addre mia* ('da me' UP, p. 93). Vanno anche riportati la locuzione *e ddruve* (UP, p. 64) ed *'e ddrre* (UP, pp. 25, 29) nel senso di 'da dove'.

Valore locativo hanno anche le particelle (*c*)*ci* e *ne/ni*. Secondo il Rohlfs (1969, p. 249), nei dialetti della Calabria meridionale la particella (*c*)*ci* (< lat. tardo *hice* per *hic*, 'qui', 'là', 'verso qua', 'verso là') non si utilizza a causa dell'influsso greco. Tuttavia nel dialetto cosentino di 'U principicchiu viene registrata la forma (*c*)*ci* (UP, pp. 19, 21) in funzione di avverbio di luogo nel senso di 'stato in luogo' (cfr. Serianni 2006, p. 252), ma non nel senso di 'moto a luogo', sebbene questo uso venga attestato in Scervini ('U 'Nfiernu XXI, 129) e in qualche testo umoristico attuale (Scalcio 2010, p. 82).

Va osservato che l'avverbio italiano *ne* corrisponde alla forma *ni* (cfr. con l'italiano antico *indi* < INDE) nel cosentino. Sebbene il Rohlfs riporti la forma *ndi* per la Calabria meridionale (p. es. *mi ndi vaju* 'me ne vado', 1969, p. 251), soltanto *ni* viene usato in 'U principicchiu (UP, pp. 27, 29). Talvolta la -i finale subisce ellisione dinanzi a vocali (UP, pp. 29, 51).

All'inizio di una parola viene usata molto frequentemente l'aferesi¹⁰ *in* > *n* oppure *in* > *m* (davanti a *b* o *m*) generando così avverbi semplici derivati da locuzioni, p. es. *mbrazza* ('in braccia', UP, p. 101), *mmente*¹¹ ('in mente', UP, p. 70), *'ntuornu* ('intorno', UP, p. 72, una sola volta riportato come *'ntuorno*), *nterra* ('in terra', UP, p. 34), e *'nzìemi* ('insieme', UP, p. 52, < lat. ĪNSĒMUL, lat. volg. **insĕmel*). Tuttavia la locuzione *in piedi* (UP, p. 19) rimane inalterata.

Tra gli avverbi con valore locativo vanno altresì menzionati *appriessu* ('appresso' UP, p. 113) e le locuzioni: *all'aria* (p. es. *zumpà all'aria* 'saltare all'aria' UP, p. 42); *a ra luce d'a luna* (UP, p. 101); e *(tremà) a ru vientu* ('tremare) al vento' (UP, p. 101).

3.2 Avverbi di tempo

Gli avverbi di tempo "[d]eterminano il tempo di svolgimento di un'azione" (Serianni 2006, p. 497).

Per quanto riguarda le forme corrispondenti agli avverbi italiani *oggi*, *ieri* e *domani*, nel cosentino troviamo *oje*, *ieri* e *dumane* (UP, pp. 82, 92, 105). La forma *ieri*, tuttavia, contrasta con la voce *aieri* riportata da De Rose (2017) per il dialetto rositano (CS) e con

8 Rohlfs (1966, p. 205) riporta la voce *dduvə* (Melissa, KR, Calabria).

9 Un revisore anonimo ha giustamente notato come nel dialetto reggino/siciliano i suoni retroflessi in /tʃe/ o in /ʃtʃa/ si debbano a influsso della /ʃ/. Nel cosentino il passaggio (*dd* >) *dd* > *ddr* è probabilmente per analogia con (LL >) *dd* > *ddr* (cos. *picciriddru*; *iddru*; *bieddru*; ecc.).

10 L'aferesi viene altresì riportata da De Rose (2017, pp. 91, 96) per gli avverbi *mpàci* ('in pace'), *'nginocchiuni* ('in ginocchio'), *'ncuoddru* ('addosso, sopra le spalle'), *'nfacci* ('in faccia'), e *'ntramenti* ('nel frattempo').

11 Va osservato tuttavia il seguente esempio: *'un mi fà venì a mente niente* ('non mi fa venire in mente niente', UP, p. 91).

altre forme meridionali riportate dal Rohlfs (1969, p. 266): “[m]entre i dialetti centro-settentrionali continuano il latino *HERI* (tosc. *ieri*, piem., lomb. ed emil. *ier*, ven. *gèri*), il Meridione (in corrispondenza con lo spagnolo *ayer*) mostra per lo più un tipo *ADHERI*, cfr. il siciliano *ajèri*, napoletano *ajèrə*, pugliese *ajirə*”¹². Tuttavia, troviamo la forma *ieri* anche nella traduzione in cosentino della Divina Commedia (*‘U ‘Nfiernu* XX, 127). Va inoltre osservato che l’avverbio *dumane* si deve a influssi francesi e del nord Italia (Rohlfs 1969, p. 265), visto che “quasi tutto il Meridione d’Italia e la Sardegna non presentano il tipo *domani* (< *DĒ MĀNE*) ma continuano l’antico verbo latino *CRĀS* (*crai*)” (Serianni 2006, p. 497). Dal canto suo, la forma *oje* viene inoltre registrata nella locuzione *oje cumu oje* (‘oggi come oggi’ UP, p. 91).

Per far riferimento a momenti più vicini nel tempo, il dialetto cosentino utilizza la locuzione avverbiale *‘ssa vota* (‘questa volta’ UP, p. 52). Infatti, come viene affermato da Legeway (2004, p. 108), l’unico caso in cui il cosentino moderno utilizza il dimostrativo *CHISTO* è nelle espressioni temporali lessicalizzate a (*chi*)*st’ura* ‘ormai’, *stamatina*, *stasira*, *stanotte*, *st’annu*. Secondo Ledgeway (2004, pp. 65-68), i dimostrativi in cosentino vengono attualmente classificati in un sistema tripartito binario (più paragonabile al pugliese centrosettentrionale che al napoletano), ovvero (*CHI*)*STU*/*(CHI)**SSU* vs. (*CHI*)*RU* (cfr. Ledgeway 2015, p. 78). D’altro canto, per far riferimento a un tempo indefinito vengono impiegate le locuzioni *‘nu jùornu* (UP, p. 48) e *‘na vota* (UP, p. 70).

Per quanto riguarda gli avverbi che fanno riferimento a frazioni di tempo minori dell’unità giorno, in *‘U principicchiu* si attestano gli avverbi *stanotte* (UP, p. 107) e *stasira* (UP, p. 110) per il giorno in corso, mentre troviamo le locuzioni *chira notte* (UP, p. 112), *‘na bella matina* (UP, p. 45), e *x (anni) fa* (UP, p. 64) per unità di tempo che vanno oltre al limite dei due giorni. Va anche menzionato l’avverbio di luogo *arrieti* con senso temporale (*L’è visti passà tanti anni arrieti* ‘li ho visti passare tanti anni fa’ UP, p. 83).

Al fine di sottolineare i valori iterativi di *matina*, *sira* e *notte*, il cosentino impiega le locuzioni con l’articolo determinativo *‘a matina* (UP, p. 51), *‘a sira* (UP, p. 93), e *‘a notte* (UP, p. 110), oppure *‘e notte* ‘di notte’ (UP, p. 17).

Per far riferimento allo svolgimento di un’azione nel tempo presente, il dialetto cosentino utilizza solo l’avverbio *mo* (‘ora’, ‘adesso’ UP, pp. 32, 106)¹³. Serianni (2006, p. 499) afferma che “pur non essendo di schietta origine fiorentina, [*mo*] ha avuto una certa fortuna nella lingua letteraria [italiana], e si trova spesso in Dante”. L’autore aggiunge che questa forma si ha solo nei dialetti. Infatti né *adesso* né *ora* compaiono in *‘U principicchiu*. Va anche riportata la locuzione *mo cumu a mo* ‘ora come ora’ (UP, p. 89).

Va inoltre osservato l’uso degli avverbi *allura* e *tannu*. Sebbene il Rohlfs (1969, p. 270) situi l’avverbio *allora* (< **AD ILLAM HĒRAM*, cosen. *allura*) nell’Italia settentrionale e l’avverbio *tando* (cosen. *tannu*) nel Mezzogiorno, sia nel dialetto cosentino di *‘U principicchiu* (2016) sia nel cosentino di *Vancieliu* (1862) e quello della Divina Commedia tradotta

12 Va osservato che De Rose (2017) riporta altresì l’avverbio *nustieràzu* (‘l’altro ieri’) (< *NŪDĪUS TERTĪUS* = *NUNC* + *DĪUS* + *TERTĪUS*, cioè ‘oggi è il terzo giorno’) (cfr. Gaffiot 1934). Per il latino *NŪDĪUS TERTĪUS*, serva come esempio l’espressione “*HERI ET NUDIUS TERTIUS*” nella *Vulgata* (Gen 31: 2).

13 La forma paragogica *moni* viene riportata in De Rose (2017).

dal Scervini (1892) compaiono sia *tannu* (UP, pp. 50, 70; *Vancielu* XXII, 21 e XXIV, 10; 'U 'Nfiernu XII, 44 e XIII, 43-44) che *allura* (p. es. UP, pp. 13, 17; *Vancielu* XXII, 8, 13; 'U 'Nfiernu II, 75 e VI, 94) col significato di 'in quel momento' 'in quell'istante'.

L'avverbio *sùbbitu* (UP, p. 21; < SUBĪTO, avv. dell'agg. SUBĪTUS) "mostra, per ragioni fonetiche (*b* in luogo del *v* che ci s'attenderebbe), di non esser di tradizione popolare" (Rohlf 1969, p. 271). Infatti il raddoppiamento della *b* in *sùbbitu* potrebbe essere una conseguenza di un'ipercorrezione.

La repentinità viene anche espressa attraverso le locuzioni avverbiali (*tutt'*)*a 'na vota* ('all'improvviso' UP, pp. 44, 75) e '*nu mumentu all'atru* ('da un momento all'altro' UP, p. 76), mentre la locuzione *a ru stessu tiempu* ('allo stesso tempo' UP, p. 53) esprime contemporaneità.

L'avverbio *ancora*, proprio come in italiano, non solo riporta i significati di 'fino allora' (UP, p. 29) e 'anche' (UP, p. 51), ma viene inoltre utilizzato per indicare "la continuità nella durata di un'azione, di un fatto, di una situazione" (*Treccani Vocabolario online*) (UP, p. 64).

Gli avverbi *già* e *ormai* (UP, pp. 92, 96) indicano "un evento compiuto, un tempo che ormai è giunto a compimento" (Seriani 2006, p. 498). Dal canto suo, l'avverbio *mai* (UP, p. 33, 42) si utilizza principalmente "per indicare un evento che non si svolge in nessun tempo" (Seriani 2006, p. 498).

Gli avverbi *prima* (UP, p. 20), *doppu* (cfr. con l'italiano antico *dóppo*) (UP, p. 63), e (*p*)*pue* (UP, p. 19) "precisano se un evento si svolge, sull'asse lineare del tempo, in un momento anteriore o posteriore rispetto a un punto di riferimento dato" (Seriani 2006, p. 499). Il Rohlf (1966, p. 158) spiega l'evoluzione del lat. *PŌST* (> **puoe* > *pue*) nel modo seguente: "[n]el caso che *uo* si venga a trovare in posizione di iato davanti ad una vocale, in Calabria si ha facilmente una riduzione a *ue* se si tratta di *uoi*". L'avverbio *sempre*¹⁴ (UP, pp. 16, 20) invece indica il continuo svolgimento di un'azione.

Anche le locuzioni avverbiali *all'iniziu* (UP, pp. 40, 49), *a 'nu certu puntu* (UP, p. 45), *a prima vota* (UP, p. 94), *a ra fine* (UP, p. 100), e gli avverbi semplici *finalmente* (UP, p. 17) e *tardi* (usato solo una volta, nella locuzione *cchiù tardi*, UP, p. 19) precisano la sequenza di svolgimento di vari eventi sull'asse lineare del tempo.

Vengono altresì riportate le locuzioni *n'atra vota* ('ancora una volta' UP, p. 105), e *tutt'i jùorni* ('tutti i giorni' UP, p. 68). L'avverbio calabrese *mparu*¹⁵ ('appena') rilevato dal Rohlf (1969) non compare in 'U *principicchiu*.

3.3 Avverbi di modo

Grosso modo, gli avverbi di modo (anche conosciuti col nome di avverbi qualificativi) "[s]pecificano le modalità di svolgimento di un'azione" (Seriani 2006, p. 493).

Nel dialetto cosentino di 'U *principicchiu*, come accade nella lingua italiana, si può attestare l'uso della desinenza *-mente*, p. es. '*ngenuamente* ('ingenuamente' UP,

14 L'avverbio *sempre* (+ *cchiù*) può anche "indicare la continua e graduale crescita o diminuzione di qualche cosa" (*Treccani Vocabolario on line*) (p. es. 'U *pianeta annu doppo annu à ngignatu a girà sempre cchiù veloce*, UP, p. 70).

15 P. es. *mparu u vittì, u canuscivì* 'appena che l'ho visto, l'ho riconosciuto' (Rohlf 1969, p. 175).

p. 52), *malamente* (UP, p. 33; anche *male* UP, p. 52), *solamente* (UP, p. 113; anche *sulu* UP, pp. 99, 104).

Va inoltre menzionata qualche caratteristica dell'avverbio *bùonu* 'bene'. In quanto avverbio, il dialetto cosentino utilizza solo la forma *bùonu*¹⁶ (UP, pp. 25, 27, 95). Questo uso dell'aggettivo *bùonu* in funzione avverbiale viene già raccolto dal Rohlfs (1969, p. 243) il quale osserva che in alcuni dialetti meridionali "l'avverbio è sostanzialmente sconosciuto, e viene sostituito coll'aggettivo, regolarmente declinato. Ciò vale non soltanto per gli antichi avverbi latini (*bene, male, presto, tardi*), ma anche per le innovazioni formate con *-mente*". La voce *bene* invece viene registrata in '*U principicchiu* solo come sostantivo (UP, pp. 101, 104). Per quanto riguarda la concordanza grammaticale (cfr. Ledgeway & Silvestri 2016, p. 167; Ledgeway 2011b, p. 39; Silvestri 2016, p. 97), l'avverbio *bùonu* concorda con il soggetto quando il verbo è inaccusativo (*statti bùonu* 'statti bene.MSG' UP, p. 83; *statti bònà* 'statti bene.FSG' UP, p. 95) e, con i verbi transitivi, concorda con l'oggetto quando la interpretazione viene orientata su esso (*Quannu i fuoculari su' pulizzati bùoni, vrùscianu chianu chianu* 'quando i focolari sono puliti bene.MPL, bruciano piano piano' UP, p. 51). Nell'espressione *Va bbùonu* 'va bene' (UP, p. 92), la *b* iniziale si raddoppia. *Bùonu* può venire duplicato per essere reso più enfatico (UP, p. 53). I comparativi derivati degli avverbi *bùonu* e *male* sono rispettivamente *miegliu* (UP, p. 19) e *pieju* (UP, p. 42). Talvolta il dittongo *ie* diventa aperto a tal punto che in '*U principicchiu* viene anche usata la forma *miagliu* (UP, p. 104).

Nel dialetto cosentino di '*U principicchiu* molti aggettivi maschili svolgono la funzione di avverbio (p. es. *chianu* 'piano'; *dicisu* 'deciso'; *dilicatu* 'delicato'; *dirittu* 'dritto'; *garbatu* 'garbato'; *sèriu* 'serio'; *spagnusu* 'intimidito'; *spicccatu* 'spicccato'). A tale riguardo, il Rohlfs (1969, pp. 243-244) sostiene:

È possibile che una speciale distinzione grammaticale dell'avverbio sia andata perduta anzitutto nelle popolazioni bilingui della Magna Grecia, a causa della confluenza fonetica della desinenza dell'avverbio con quella dell'aggettivo (καλῶς/καλός), dovuta alla scomparsa dell'antica distinzione tra *-o* lunga e breve. Quelle popolazioni avrebbero poi trasposto nel latino l'abitudine a usar l'aggettivo in luogo dell'avverbio (DORMIVI MALUS risp. MALA), la qual forma d'espressione sarebbe stata infine assunta dalla popolazione latina dell'Italia meridionale.

Sebbene Ledgeway (2011b, p. 44n8) segnali che gli avverbi di modo vengono frequentemente reduplicati in quanto le interpretazioni sono orientate sull'oggetto (e non sul soggetto, p. es. *spicccatu spicccatu* UP, p. 33)¹⁷, in '*U principicchiu* si rilevano molti esempi in cui le interpretazioni degli avverbi aggettivali sono orientate sul soggetto, ad esempio: *À joculiatu chianu chianu ccu ra capu* 'Ha doncolato piano piano con il.FSG capo' (UP, p. 27); *iddru caminava dicisu dicisu, ccu ru passu veloce* 'lui camminava deciso deciso, con il passo veloce' (UP, p. 113). Lo stesso accade con *dilicatu dilicatu* (UP, p. 110),

16 Cfr. con l'aggettivo *bellu/a* (p. es. 'nu *bellu* salutu 'un bel saluto' UP, p. 69; 'na *bella* vuce forte 'una bella voce forte' UP, p. 73).

17 "[A] finding which, not by chance, coincides with Bentley's (2006: 340) observation that Italian adjectives only allow a resultative interpretation if reduplicated (or modified by derivational suffixes)" (Ledgeway 2011b, p. 44n8).

dirittu dirittu (UP, p. 109), *garbatu garbatu* (UP, p. 22), *sèriu sèriu* (UP, p. 19) e *spagnusu spagnusu* (UP, p. 54).

La desinenza *-ùni* (cfr. con l'italiano *-oni*, Serianni 2006, pp. 493-494) è evidente nel caso della locuzione avverbiale *a ri mmucciùni* ('di nascosto', cfr. *ammuccià* 'nascondere'; *ammucciātu/a* 'nascosto/a')¹⁸. Secondo Pasqualino (1785), questa voce deriva dal greco *μύχιος* 'il più intimo' ($\chi_i > ki > \text{t}\ddot{s}i$), a cui sarebbe stata aggiunta la preposizione *ad*, con l'esito **admucciare > ammuccià(re)*. Infatti, già nel *SUIDÆ LEXICON GRÆCE & LATINE* del X secolo si riportano *μύχιος σήραγξ* ("Intima caverna. Reconditum antrum") e *μύχος* ("Locus intimus") (Kuster 1705: 592).

Sebbene il Rohlfs (1969, p. 283) riporti la forma meridionale *accussì*, De Rose (2017, p. 62) riporta sia *accussì* che *ccussì* (accanto alle locuzioni *d'accuddrì* 'in quel modo' e *d'accussì* 'in questo modo') mentre in *'U principicchiu* viene utilizzato per lo più l'avverbio *ccussì* (< ECCU(M)SIC) (UP, pp. 17, 23)¹⁹.

A volte le locuzioni avverbiali di modo vengono introdotte dalla preposizione *ccu* ('con'), ad esempio: *ccu ll'ùocchji 'e fora* 'con gli occhi di fuori' (UP, p. 46); *ccu ll'ùocchji 'e fore* (UP, p. 56); *ccu nnu filu 'e vuce* 'con un filo di voce' (UP, p. 63); *ccu 'nu velu 'i malincunia* 'con un velo di malinconia' (UP, p. 109).

Vengono inoltre riportati l'avverbio *invece* (UP, p. 75) e le seguenti locuzioni avverbiali: *a puntinu* ('a puntino' UP, p. 58); *calma calma* ('con molta calma' UP, p. 48); *'e punt'in biancu* ('di punto in bianco' UP, p. 41); (*mintē*) *in guàrdia* ('(mettere) in guardia' UP, p. 37); *tra mia e mia* ('tra me e me' UP, p. 99); *ppe (c)caso/casu* ('per caso' UP, p. 105); (*piglià*) *ppe ciùotu* ('dare dello scemo' UP, p. 112); (*essē pigliata*) *ppe fissa* ('essere data della scema' UP, p. 87); (*piglià*) *ppe 'na manu* ('(pigliare) per una mano' UP, p. 113); (*ridē*) *senza ritegnu* ('(ridere) senza ritegno' UP, p. 27); e (*capì*) *'u stessu* ('(capire) lo stesso' UP, p. 105).

3.4 Avverbi di quantità

Questo tipo di avverbi "[d]efiniscono una quantità senza misurarla con tutta esattezza, ma con riguardo essenzialmente all'abbondanza o scarsità di essa" (Serianni 2006, p. 503). Tra gli avverbi di quantità che esprimono l'idea di abbondanza, in *'U principicchiu* si possono trovare *assai* (UP, p. 28), *tantu* (UP, p. 30), *troppu* (UP, p. 22), e la locuzione *'e cchiù* ('di più' UP, p. 59). L'uso degli avverbi *troppu* e *menu* (nella locuzione *cchiù o menu*) assume particolare importanza, visto che il Rohlfs (1969, pp. 289-293) afferma che 'troppo', 'meno', e 'appena' sono sconosciuti nel Mezzogiorno. Secondo Rohlfs, invece di *appena* il calabrese usa *mparu* ('in pari') (*mparu u vitti* 'appena lo vidi'). Tuttavia, in *'U principicchiu* la forma *appena* viene solo usata come congiunzione, mentre che, nonostante sporadicamente e oltre all'*appena* congiunzione, nei testi antichi si riporta anche la forma avverbiale, p. es. *Io sù n'affrittu Amante, dissi appena* (Gallucci 1862, p. 68) e *appena risbigliatu* (Vancielu, II, 14). Per quanto riguarda gli avverbi *assai*

18 L'avverbio siciliano *ammucciùni* ('di nascosto') viene riportato anche nel *Vocabolario siciliano etimologico, italiano, e latino* di Michele Pasqualino (1785). De Rose (2017, p. 92) riporta per il rositano (CS) *a ru mucciuni* ('di nascosto').

19 La voce *accussì* viene riportata solo una volta (UP, p. 95).

e *tantu*, Rohlfs (1969, pp. 288-297) suggerisce che solo *assai* (< AD SATIS) è d'origine meridionale, mentre *tanto* è settentrionale. D'altro canto, la voce *cumancu* ('proprio assai') riportata da De Rose (2017, p. 59) non viene attestata in 'U principicchiu.

L'idea di scarsità viene espressa attraverso gli avverbi *mienzu*²⁰ (*mienzu mbambulatu* 'mezzo stralunato' UP, p. 53) e le locuzioni *'na picca* ('un po' UP, p. 37) e *'na pocu* ('un po' UP, p. 57). Nella locuzione *a pocu a pocu* ('a poco a poco' UP, p. 110) viene invece sottolineata la progressività.

Nell'avverbio (*ppe*) *almenu/almeno* ('(per) almeno' (UP, p. 15) e nella locuzione *cchiù o menu* 'più o meno' (UP, p. 16) è altresì evidenziato il senso d'inadeguatezza quantitativa, mentre l'avverbio (*vidē*) *dùppiu* ('vedere) doppio' (UP, p. 75) e la locuzione *unu a unu* ('uno a uno' UP, p. 45) svolgono la funzione d'indicatore di una quantità ben determinata.

Rohlfs (1969, p. 294) riporta *quasi* come "avverbio dell'approssimazione [...], latinismo proveniente del ceto colto". Per la Calabria riporta inoltre *càsica* (*quasi* + *che*, cfr. con l'italiano *quasiché*) per analogia con *pressoché* (*presso* + *che*). In 'U principicchiu compaiono sia *quasi* (p. es. *quasi subbitu/mai*, UP, pp. 45, 76) sia *quàsica* (UP, p. 17) con lo stesso significato. La voce *quàsica* ('pressoché') viene anche riportata nella poesia cosentina di Settimio Mazzarone (Fiumefreddo Bruzio, s. XX, in Mazzarone 2004, p. 30).

Come già noto dal Rohlfs (1969, p. 295), nei dialetti meridionali a sud della linea Grosseto-Perugia (ossia il dialetto cosentino incluso), l'avverbio *anche* non viene utilizzato: "[l]a forma è qui *pure*, che a sud di Roma si presenta per lo più come *puro* o *puru*". In 'U principicchiu troviamo la forma *puru* (p. 13).

Il concetto di 'totalità' viene espresso mediante gli avverbi *completamente* (UP, p. 116), *tuttu/a* (p. es. *tuttu cuntientu* 'tutto contento' UP, pp. 17, 46) e le locuzioni *paru paru* (p. es. *i ranni m'annu dittu paru paru* 'e ci lassà stà 'i grandi mi hanno detto completamente di ci lasciare stare' UP, p. 16) e *sanu sanu* (p. es. *coddrà sanu sanu n'animale* 'ingoiare completamente un animale' UP, p. 116), mentre per l'idea di 'nessuna quantità' viene utilizzato l'avverbio *nente* ('niente' UP, p. 83).

Vanno altresì citati gli avverbi *cchiù* ('più', UP, p. 68), *sulu* (*doppu*) 'solo (dopo)' (UP, p. 31), (*n*)*ni*/(*n*)*ne* (nel senso di genitivo partitivo, UP, pp. 48, 51, 90), e la locuzione *a pparte* ('a parte' UP, p. 13).

3.5 Avverbi di giudizio, di affermazione e di negazione

Secondo Serianni (2006, p. 505) questo tipo di avverbi, "[a]ffermando o negando, presentando come probabile o improbabile un evento, gli avverbi di giudizio trasmettono un'informazione sull'atteggiamento del parlante in merito a quanto sta comunicando". Gli avverbi *forse* (UP, p. 72), *sicuramente* (UP, p. 23), e *vasà* (UP, p. 41; anche *chissà* UP, p. 64) esprimono un dubbio, mentre *daveru* (UP, p. 17), ('*e*) *sicuru* (UP, p. 79), *giustu* (*giust'a tiempu* UP, p. 108) e *pròpriu* (UP, p. 23) confermano un enunciato. *Forse* risente probabilmente dell'influsso dell'italiano attuale visto che in 'U 'Nfiernu Scervini utilizza la forma *forsi* (p. es. XIV, 29,118; XXI, 55), e Rohlfs (1969, p. 284) riporta una forma calabrese *fuorsi*. *Vasà* invece non viene menzionato da Rohlfs. Va osservato che, a differenza dell'italiano, l'avverbio *pròpriu* può concordare con il soggetto nel caso

20 Cfr. con l'italiano *mezzo* (*Carlo è mezzo zoppo*) e lo spagnolo *medio* (*El chico es medio tonto*).

dei verbi inaccusativi («È *pròpria* chjiuritusà ‘ssa cosa» ‘È proprio.F spiritosa quella cosa’, UP 67).

Per quanto riguarda l’affermazione, il dialetto cosentino registrato in ‘*U principicchiu*, utilizza l’avverbio olofrastico *sì* (cfr. Serianni 2006, pp. 505-506) e l’avverbio positivo *giustu* (UP, p. 56) (cfr. Rohlfs 1969, p. 301). Va altresì osservato l’uso della forma paragogica²¹ enfatica *sini* (UP, p. 107).

Per quanto attiene alla negazione, in ‘*U principicchiu* vengono riportati l’avverbio olofrastico *no* (UP, p. 90), adoperato anche come sostantivo (*dì no* ‘dire di no’), le forme brachilogiche *no’* e *nno* (‘non’ UP, pp. 21, 50) e la forma paragogica enfatica *noni* (UP, p. 42). Per trasformare una frase affermativa in negativa, il dialetto cosentino utilizza la forma ridotta *un* (‘non’) in quanto seguita da un verbo²² (cfr. Serianni 2006, pp. 505-506), ad esempio: ‘*Unn’è tantu picciriddra* ‘Non è tanto piccola’ (UP, p. 23). A volte l’avverbio compare nella forma ancora più ridotta²³ *u’* (UP, pp. 28, 31), già riportata da Rohlfs (1969).

Vanno inoltre riportate le particelle completive della negazione *mancu*, *cchiù* e *mai*. La forma *manco* (‘mica’, ita. *neanche*, ita. ant. *neanco*) viene anche riportata per la lingua italiana nel *Vocabolario degli Accademici della Crusca* (1691/1717) ed è possibilmente l’esito dell’aggettivo latino *MANCUS* (‘monco’, ‘storpio’, ‘imperfetto’)²⁴. In cosentino, l’avverbio *mancu* può essere usato per rafforzare la negazione (UP, pp. 20, 74), oppure come forma negativa indipendente (UP, pp. 56, 89) (cfr. Serianni 2006, p. 508). La negazione può venire rafforzata anche mediante l’uso degli avverbi *cchiù* (UP, p. 17) e *mai* (UP, p. 42).

3.6 Avverbi interrogativi ed esclamativi

Gli avverbi interrogativi “introducono una frase interrogativa diretta” e possono inoltre figurare in una frase esclamativa (Serianni 2006, p. 509). Secondo Serianni, gli avverbi interrogativi possono essere suddivisi in cinque gruppi principali: avverbi interrogativi di luogo (*addre?*, *addruve?*, *e ddre?*, UP, p. 27); avverbi interrogativi di tempo (*quannu?*, UP, p. 57); avverbi interrogativi qualificativi (*cumu?*, UP, pp. 31, 80, 94); avverbi interrogativi di misura (*quantu/quantu?*, UP, p. 31); e avverbi interrogativi di causa (*pecchi?*, UP, p. 16). L’avverbio *cumu* viene usato anche come avverbio esclamativo (p. es. *Iacchitè cum’è beddra* ‘perbacco, com’è bella’ UP, p. 31).

Va osservato che l’avverbio *cumu* (< QUOMODO ‘in che modo’ ‘nel modo in cui’, cfr. con lo spagnolo *como*, a differenza dell’italiano *come* < QUOMODO) ET) è voce ereditaria, mentre altre forme calabresi e siciliane (p. es. *còmu* o *cuomu*) rispondono a influssi settentrionali (cfr. Rohlfs 1969, pp. 280-281). Dal canto suo, *quantu* conosce anche la forma plurale *quantu* a differenza dell’avverbio calabrese meridionale invariabile *quantu* (p. es. *quantu fogghi* ‘quante foglie’) riportato dal Rohlfs (1969, p. 290).

21 Già il Rohlfs (1969, p. 301) riporta la “forma allungata per paragoge” *sini* per la Sicilia e la Calabria, *sinà* per il napoletano e *šinà* per l’abruzzese.

22 Il Rohlfs (1969, p. 303) indica che la forma ridotta *un* è anche frequente in Toscana.

23 “Dinanzi a vocale Cosenza usa *nud* o *ud*, per esempio *nud’aviennu cchiù speranza* ‘non avendo più speranza’, *ud’aju pane* ‘non ho pane’.” (Rohlfs 1969, p. 303).

24 De Rose (2017, p. 85) riporta inoltre la locuzione *mancu na pocu* (‘nemmeno un pochino’).

4. Conclusioni

Questo articolo ha voluto illustrare l'uso dell'avverbio in quanto utilizzato nella traduzione in dialetto cosentino di *Il Piccolo Principe* ('*U principicchiu*). Sebbene in taluni casi abbiamo dovuto fare un paragone con dei testi cosentini antichi, l'analisi esposta in questo articolo è fondamentalmente sincronica piuttosto che diacronica.

Come viene affermato da Peppino Mazzotta nella prefazione del libro, “per la serietà, la passione e l'accuratezza della stesura, questa traduzione diventa un documento di riferimento, in materia linguistica, in termini di fonetica, morfologia, semantica e lessicologia per un dialetto privo di una letteratura consolidata e poco indagato dal punto di vista letterario, anche se parlato ancora correntemente” (p. 10n1).

Dalle forme rilevate in questo articolo si può osservare una coerenza con quanto già osservato un tempo dal Rohlfs (1966, 1969) mentre altre forme (p. es. *addre*, '*è ddre*, *addruve*, *ddra*) vengono riportate per la prima volta. Inoltre, a differenza di quanto affermato da Ledgeway (2011b, p. 44n8), in '*U principicchiu* troviamo molti esempi (9a-h) in cui gli avverbi aggettivali²⁵ sono reduplicati anche se le interpretazioni sono orientate sull'oggetto (e non sul soggetto).

D'altro canto, contrariamente a quanto sostenuto da molti studiosi (p. es. Anderson 1985: 200; Alexiadou 1997: 8; Ricca 1998: 458) riguardo all'impossibilità di accordo avverbiale, il presente contributo sostiene la tesi della scissione attivo-stativa (Tipo 2) nei dialetti dell'Italia meridionale (Ledgeway 2011b, 2017; anche in Ledgeway & Silvestri 2016; Silvestri 2016, 2017), “secondo la quale l'accordo avverbiale viene legittimato solo dagli argomenti interni (ossia, dai PAZIENTI/UNDERGOERS), ma mai dagli argomenti esterni (ossia, dagli AGENTI/ATTORI)” (Ledgeway & Silvestri 2016, p. 169).

Finalmente, per quanto riguarda lo studio del cosentino, restano da studiare altri aspetti dei diversi sottosistemi del dialetto sia da un punto di vista sincronico che diacronico, nonché le caratteristiche delle sue varietà letterarie attraverso i tempi.

Bibliografia

- Accademia della Crusca (1691/1717). *Vocabolario degli Accademici della Crusca*. Venezia: Appresso Lorenzo Basegio. https://archive.org/details/bub_gb_iQ5n_rFUzAoC/page/n789 [5.10.2018]
- Accattàtis, L. (1895). *Vocabolario del dialetto calabrese (casalino-apriglianese)*. Castrovillari: Francesco Patitucci.
- Alexiadou, A. (1997). *Adverb placement. A case study in antisymmetric syntax*. Amsterdam: Benjamins.
- Anderson, S. (1985). Inflectional morphology. T. Shopen (Ed.), *Language typology and syntactic description. Volume III: Grammatical categories and the lexicon* (pp. 150-201). Cambridge: Cambridge University Press.

25 Nella loro forma default MSG (maschile singolare).

- Basile, G. (2010). La traduzione della Divina Commedia in dialetto calabrese di Salvatore Scervini. *Misure critiche*, 1, pp. 21-27.
- Bentley, D. (2006). *Split intransitivity in Italian*. Berlin: Mouton.
- Cusentino, C. (1737). *La Gerusalemme liberata: Poema del signor Torquato Tasso, trasportata in lingua calabrese in ottava rima*. Cosenza: https://books.google.pl/books?id=jIFpTB9kl_8C [15.09.2018]
- De Luca, M. (2013). Sommessa genialità d'un vocabolarista di frontiera. L. Galasso, *Saggio d'un vocabolario calabro-italiano ad uso delle scuole* (pp. 1-34). Pesaro: Metauro Edizioni.
- De Rose, L. (2017). *Dizionario storico della terra di Calabria*. Cosenza: Edizioni Nuova Santelli.
- Falcone, G. (1976). Calabria. M. Cortelazzo (Ed.), *Profilo dei dialetti italiani* 18. Pisa: Pacini.
- Gaffiot, F. (1934). *Dictionnaire illustré latin-français*. Parigi: Hachette. <http://micmap.org/dicfro/search/gaffiot/nudius> [20.11.2018]
- Gallucci, L. (1862). *Raccolta di poesie calabre*. Lugano: A spese dell'editore. <https://play.google.com/books/reader?id=erFbAAAAcAAJ&hl=it&pg=GBS.PR3> [30.10.2018]
- Hale, K., e Keyser, S. J. (1993). On Argument Structure and the Lexical Expression of Syntactic Relations. K. Hale e S.J. Hale (Ed.), *The View from Building 20* (pp. 53-109). Cambridge, MA: MIT Press.
- Hale, K., e Keyser, S. J. (2002). *Prolegomenon to a Theory of Argument Structure*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Hummel, M. (2000). *Adverbale und adverbialisierte Adjektive im Spanischen*. Tübingen: Gunter Narr.
- Hummel, M. (2014). The adjective-adverb interface in Romance and English. P. Sleeman, F. Van de Velde e H. Perridon (Ed.), *Adjectives in Germanic and Romance* (pp. 35-71). Amsterdam / Philadelphia: Benjamins.
- Istituto della Enciclopedia Italiana (2017). *Il vocabolario Treccani*. Roma: Istituto della Enciclopedia Italiana. <http://www.treccani.it/vocabolario/> [11.11.2018]
- Kuster, Ludolf (1705). *Suidæ Lexicon, Græce & Latine*. Cambridge: Typis Academicis. <https://archive.org/details/suidaelexicongr02suid/page/592> [3.7.2019]
- Ledgeway, A. (2004). Lo sviluppo dei dimostrativi nei dialetti centromeridionali. *Lingua e Stile*, 33, pp. 63-110.
- Ledgeway, A. (2007). Diachrony and Finiteness: Subordination in the Dialects of Southern Italy. I. Nikolaeva (Ed.), *Finiteness: Theoretical and Empirical Foundations* (pp. 335-365). Oxford: Oxford University Press.
- Ledgeway, A. (2009). Aspetti della sintassi della periferia sinistra del cosentino. D. Pescarini (Ed.), *Studi sui dialetti della Calabria (Quaderni di lavoro ASIt n.9)* (pp. 3-24). Padua: Unipress.
- Ledgeway, A. (2011a). Grammaticalization from Latin to Romance. B. Heine e H. Narrog (Ed.), *The Oxford Handbook of Grammaticalization* (pp. 719-728). Oxford: Oxford University Press.
- Ledgeway, A. (2011b). Adverb agreement and split intransitivity: evidence from southern Italy. *Archivio Glottologico Italiano*, 96, pp. 31-66.

- Ledgeway, A. (2014). Il costrutto causativo meridionale: Un caso di destrutturazione?. P. Del Puente (Ed.), *Atti del II Convegno internazionale di dialettologia – Progetto A.L.Ba* (pp. 143-178). Rionero in Vulture: Calice Editore.
- Ledgeway, A. (2015). Varieties in Italy. K. Jungbluth e F. Da Milano (Ed.), *Manuals of Romance Linguistics. Volume 6. Manual of Deixis in Romance Languages* (pp. 63-101). Berlin: De Gruyter.
- Ledgeway, A., e Silvestri, G. (2016). L'accordo degli avverbi aggettivali e del participio passato nei dialetti meridionali. P. Del Puente (Ed.), *Dialetti: per parlare e parlarne Atti del IV Convegno Internazionale di Dialettologia* (pp. 163-185). Venosa (PZ): Osanna Edizioni.
- Longobucco, M. (2010). *Vocabolario di lessico e cultura cropalatese*. Paludi: Ferrari editore.
- Lucente, R. (1862). *Il vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto calabrese cosentino*. Londra: Impensis Ludovici Lugiani Bonaparte.
- Mazzarone, S. (2004). *Poesie in dialetto calabrese*. Soveria Mannelli: Rubbettino Editore.
- Papanti, G. (Ed.) (1875). *I parlari italiani in Certaldo alla festa del V centenario di Messer Giovanni Boccacci*. Livorno: Francesco Vigo.
- Pasqualino, M. (1785). *Vocabolario siciliano etimologico, italiano, e latino*. Palermo: Dalla Reale Stamperia. <https://archive.org/details/vocabolariosici02pasqgoog/page/n130> [22.11.2018]
- Pèrcopo, E. (1888). La morte di Don Enrico d'Aragona, Lamento in dialetto Calabrese. *Archivio storico per le province napoletane* 13 (1), pp. 130-160. <http://www.stori-apatrianapoli.it/it/156/edizione-digitale/show/592/archivio-storico-per-le-province-napoletane> [02.11.2018]
- Ricca, D. (1998). La morfologia avverbiale tra flessione e derivazione. G. Bernini (Ed.), *Ars linguistica. Studi offerti a Paolo Ramat* (pp. 447-466). Roma: Bulzoni.
- Rohlf, G. (1966). *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti: Fonetica*. Torino: Giulio Einaudi editore.
- Rohlf, G. (1969). *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti: Sintassi e formazione delle parole*. Torino: Giulio Einaudi editore.
- Romito, L., Ciardullo, M.A., Tarasi, A. (2015). Analisi acustica delle occlusive sorde aspirate del dialetto di San Giovanni in Fiore (CS). M. Vayra, C. Avesani e F. Tamburini (Ed.), *Il farsi e il disfarsi del linguaggio: acquisizione, mutamento e destrutturazione della struttura sonora del linguaggio, vol. 1* (pp. 169-190). Milano: Officinaventuno.
- Romito, L., Gagliardi, D. (2008). La metafonía in alcuni centri del Nord Calabria: verso una mappa regionale. L. Romito, R. Lio, V. Galatà (Ed.), *La fonetica sperimentale – metodo e applicazioni* (pp. 423-437). Torriana: EDK Editore.
- Saint-Exupéry, A. (2016). *‘U principicchiu* (Lindo Nudo, trad.). Soveria Mannelli: Rubbettino Editore.
- Scalcio, N. (2010). *Spigaweb 2000-2010: 10 anni di Cosenza nella Rete*. Cosenza: lulu.com.
- Scervini, S. (2015). *La Divina Commedia di Dante Alighieri in dialetto calabrese*. Ariccia: Aracne.
- Serianni, L. (2006). *Grammatica italiana*. Torino: UTET Università.
- Silvestri, G. (2016). Adverb and participle agreement: for a parameter hierarchy in Italo-Romance microvariation. E. Bidese, F. Cognola, M. C. Moroni (Ed.),

Theoretical Approaches to Linguistic Variation (pp. 89-118). Amsterdam/Philadelphia: Benjamins.

Silvestri, G. (2017). Adverb agreement in the dialects of the 'Lausberg Area'. M. Hummel e S. Valera (Ed.), *Adjective-Adverb Interfaces in Romance* (pp. 173-204). Amsterdam/Philadelphia: Benjamins.

Trumper, J. (1997). Calabria and Southern Basilicata. M. Maiden e M. Parry (Ed.), *The Dialects of Italy* (pp. 355-364). London/New York: Routledge.

Katalin Török

(Uniwersytet Warszawski)

A kásafajták és kásaételek elnevezéseiről a magyar nyelvben

Abstract: On the names of groats and meals based on groats in the Hungarian

The Hungarian word *kása* means both cereal grains cleaned and husked, whole or rough-ground as well as a meal made from these grains. The aim of this paper is on the one hand to present and study the etymology of the names of different groats used for centuries in the Hungarian culinary (such as barley, millet, buckwheat), and groats becoming very popular nowadays (such as bulgur, couscous, amaranth and quinoa). On the other hand the paper aims to show the names of various meals prepared from them. There are words used in standard language as well as in dialects. The study discusses also proverbs with the lexeme *kása* 'groats' in the Hungarian.

Keywords: culinary vocabulary, groats, meals, etymology, loan-words, proverbs

1. Bevezetés

Jelen tanulmány célja a kásafajták és különböző kásaételek magyar elnevezéseinek nyelvi vizsgálata. Figyelembe veszi mind a köznyelvi, mind a legismertebb népnyelvi elnevezéseket, különböző értelmező szótárakra, tájszótárakra és egyéb szakirodalomra hivatkozva. Keresi ezek etimológiáját, feltárja a kásaételekkel kapcsolatos közismert vagy kevésbé ismert szólásokat, közmondásokat, melyekben a kása különféle tulajdonságai tükröződnek. Vizsgálja azt is, jelentek-e meg újabb kásafajták a magyar konyhában a 20-21. század fordulóján, illetve milyen ételek készülnek azokból napjainkban.

2. A szó jelentése és etimológiája

A kásáról szólva először meg kell határoznunk, mit is jelent a szó pontosan. A magyar nyelv értelmező szótára négy jelentésben jegyzi a magyar nyelvben: 1. Durvára őrölt gabonaféléből vagy kukoricából (régén magvakból, bogyókból, gyümölcsökből is) pépszerűvé főzött vagy pörkölt eledel, a. Különösen főtt kölesből, rizsből készült ilyen étel. 2. (ritka) Az ehhez használt anyag, különösen köles, nyers állapotban. 3. (ritka) Folyékony anyag megszilárdulásakor keletkezett apró szemcsés, kásás anyag. 4. (tájszó) A lába kásája: lábikrája (ÉrtSz. III 774). E tanulmányhoz csak az első két jelentést vesszük figyelembe. A Magyar néprajz magyarázata szerint „a magyarban a *kása* szó

jelenti a hántolt egész szem és a darált nyersanyagot, valamint a belőlük főtt sűrű ételt egyaránt.” (MN. III 440).

Vitatott a szó etimológiája, pontosabban az, hogy melyik szláv nyelvből került be a magyarba, az EtSzt. (386) példának hozza a horvát-szerb *kaša* (liszthabarék; pép, erősen szétfőtt valami; dara), szlovák *kaša* (kása; habarék; sűrűn folyó anyag) kifejezéseket. A szó magyar forrásokban a 16. század elejéről adatolható.

3. Kásafajták

Kásaételt különféle gabonából, vagy egyéb növényből, ún. álgabonából készítenek, melyek közül nem mindegyik nevében szerepel a kása szó, s egynek többféle elnevezése is létezik a magyar nyelvben.¹ Teremhetnek ezek a kásaföldön, s ezekből a kásaszemekből főzött étel is a kása nevet viseli. E gabonák egyike az *árpakása*, melyet már a honfoglalás előtt ismertek elődeink, az *árpa* szó akkor került be a magyarba egy török nyelvből. Legömbölyített alakja után *árpagyöngy*, *gyöngyárpa* néven is ismert, a népnyelvben *aprókása*-ként is szerepel. A hántolt árpakása másik megnevezése a *gersli/ gerslikása*. Ez a név a német *Gerste* (árpa) jelentésű szó kicsinyített alakjából, *Gerstel* került be a magyarba a 18. században (TESz. I 1055-56).

A héjától megtisztított, hántolt kölesszem a *köleskása*. A *köles* ugor alapnyelvi szó, vadon termett álgabona, s így szintén régóta ismerték a magyarok is. A népnyelvben *magyarkása*, színe alapján *sárgakása/ sárigkása*² is, a hántolt köles gyengébb minőségű részének neve pedig *aljkása*. A MTsZA.-ban előforduló megnevezés a kölesre a *lökött*, vö. uo. *lök* (tör <kását>), valamint a *maláj*, vö. román *mălai* (köles; kukorica; kukoricaliszt, kölesliszt; prósza <kukoricából, kölesből>) (EtSzt. 509).

A kora újkorban főleg kölest, árpát, zabot ettek, ezek a gabonák nem voltak alkalmasak a kenyérsütésre. A 15. századtól termesztették a *hajdinát/ hajdinakását*, melynek másik neve *pohánka*, *tatárka*, vagy *haricska*. Ez is ún. álgabona, első három elnevezése az idegen származását mutatja. A *hajdina* horvát-szerb eredetű szó, végső forrása a középfelnémet *heidenkorn* (ua., pogányoktól termelt gabona). A *pohánka* a szlovákból került a magyarba, vö. szlovák *pohan* (pogány), a szó ennek a származéka, a szlovák *pohánka* jelentése (pogány <gabona>). A *tatárka* pedig az ukrán (tatár gabona) szó átvétele. Az első két szóalakot a TESz. (II 23, III 236-237) a 15. századból adatolja, a tatárkát pedig a 16.-ból (III 865). Itt az elnevezés magyarázata az, hogy a növény a török, mongol népek révén került Európába. A *haricska* szót a TESz. (II 59) a románból eredezteti vö. *hrîșcă* (ua.), mely 17. századi átvétel.

A 17. századtól ismerték már a kukoricát, később a rizst. A durvára őrölt kukorica neve a *kukoricakása*, mely előfordul *tengerikása*-ként is; a *rizskása* a rizs népies neve;

1 „Az álgabonák (pszeudocereáliák) botanikailag nem tartoznak a gabonafélék családjába, azért említjük őket mégis a gabonafélékkel együtt, mert nagy keményítőtartalmúak, lisztes magvakat a gabonafélékhez hasonlóan hántolva, őrölve használhatjuk fel ételeinkhez.”, https://www.informed.hu/elemod/dieta/reformkonyha/?article_hid=191453 (2019.04.27.)

2 CzF. (V 710) jegyzi, hogy a székelyeknél a sárga szín előfordul *sárig* alakban.

a búzából őrölt dara pedig a **búzakása**, *búzadara*, *gríz*³ (a dara elnevezése a népnyelvben *zsemlékása* is).⁴

Kölest, árpát mindenhol, hajdinát nem minden vidéken fogyasztottak, az importált rizs ünnepi alkalmakkor került az asztalra. A köznép gyakran evett árpát és kölest, a középosztály (nemesek, polgárok) ritkábban, de rendszeresen. A 18. századtól a felsőbb társadalmi rétegek már nem fogyasztották az árpát és a kölest. A kása ezután csak a parasztság táplálkozására volt jellemző, viszont a főtt tészták is bekerültek már a paraszti konyhába (MNL., MN.). Napjainkban a kásafélék újra kezdenek népszerűvé válni az egészséges táplálkozást követők körében.

4. Hagyományos kásaételek

A régi parasztkonyhában rengeteg **kásaétel** szerepelt, hiszen a kása olcsó volt, sok termett belőle, gyakran a pásztorok eledele volt. Sok régi étel nevében szerepel maga a *kása* szó. Ez csak ritkán **levesféle**, pl. *kásaleves*, *kásadaraleves*, *aprókásaleves*, *árpakásaleves*, ezt Szeged környékén Bálint (1977, 132) *paripafing*-ként jegyzi,⁵ *kölesleves*, *köleskásaleves*, *sárgakásaleves*, *kásagaluskaleves*. A *kásacibere*/*tengerikása cibere* egyfajta erjesztett leves (DCÉLex. II 327), sok helyen böjti étel. Érdekes maga a *cibere* elnevezés (gyümölcsből főzött savanyú leves), mely az EtSzt. (100) szerint vagy belső keletkezésű szó, vagy talán horvát-szerb, esetleg szlovén jövevényszó. Ezekben a nyelvekben él a horvát-szerb nyelvjárási *cibara*, *cibora*, szlovén *cibara*, *cibora* (kőkényszilva) jelentésben, melyek forrása lehet a bajor-osztrák *zeibern* (ua.) szó. A húslében megfőzött köleskása neve *leveskása*, illetve *hörpölőkása*/ *hörbölő kása*, főznek *káposztalékása*-t is.

Húsoškását, vagy a húslében főtt kásaételt (esetleg aprólékkal tálalva) neveznek meg összetétellel vagy jelzős szerkezettel a *birkahúsos*/ *juhhúsos kása*/ *juhoshkása*; *kacsáškása*/ *rucáškása*/ *rucahúsos kása*; *ludáškása*/ *libáškása*/ *lúdkása*/ *libahúsos*/ *rucahúsos kása*; *pulykakása*; *rackakása* (bográcsban birkahússal készített kása). A *körmöškása* hús nélküli étel, abban a lében főzték a kását, amiben előtte a füstötletlen disznókörmöt. A MNL. szerint a zsíros és húsos kásaételeket főleg az Alföldön fogyasztották.

Került egy ételbe **kásatöltelék** is, ilyen pl. a *bazsakása* (vérrel kevert kása mint hurkatöltelék) (ÚMTSz. I 361). A kásával töltött ételek neve pl. *kásás hurka*, vagy *kásás gömböc*, *köleshurka*.⁶ Szintén disznótorban készített étel a *szarikása*/ *szarikása*/ *abáškása*/

3 Vö. német *Griess* (szemcsés homok, gabonadara) (MEN.).

4 Más növények neve is tartalmazza a *kása* szót, vö. *kásavirág* (enyves kankalin/ *Primula glutinosa*) (CzF. III 427), *boszorkánykása*, *harmatkása*, *mannakása* (*Festuca fluitans*) (CzF. I 767), *kásafű*/ *pulykakása* (felemás zsásza/ *Lepidium perfoliatum*) (DCSz. 418, 690), ezeket azonban csak ritkán, vagy egyáltalán nem használják étkezésre.

5 A *paripafing* CzF.-nál (V 80) a száraz (hús és zsír nélküli) köleskása tréfás elnevezése.

6 Itt érdemes kitérni ezeknek az ételeknek az elnevezésére. A disznótorban töltötték meg az állat belét, illetve gyomrát, így keletkezett a *hurka* (a *húr* (bél) jelentésű szóból kicsinyítőképzővel EtSzt. 320), illetve a *gömböc* a disznó gyomrának egy részéből, ez a szó a *gömb* kicsinyített alakja. Ezt a nevet később kiszorította a *disznósajt*.

abált kása (a hurka főzőlevében kásával megkevert és megsütött disznóvér), másik neve *kolduskása*. Az *abárkása* jelent még hurkalében főtt kukoricadarát is.

Tejjel készített kásaételek a *tejbekása*⁷ (ezt a MTSzA. *macska-nadrág*-ként is jegyzi), *tejbeköles*, *tejbefőtt kása*, *tejes kása/ tejeskása*, *higorkása* (kölesből főzött híg tejbekása), *komámasszonykása/ komámasszonkása* (fahéjjal meghintett tejbekása), *tárizs* (tejben főtt köleskása) (MTSzA.), *tejesgombóta/ tejbegombóta* (DCÉLex. IV 212-213).

Egyfajta **pépes ételt**, kását más növényből is készítettek, pl. *babkása*-t babból vagy babból és burgonyából, *bodzakása*-t a bodza terméséből, ami tkp. bodzalekvár (MNL.), *kukoricakása*-t, *krumplikása*-t/ *krumplis kása*-t, ami hagymás zsírral ízesített esetleg babbal kevert tört krumpli, *tökkása*-t, ez kölessel, gabonadarával összefőzött tök, *zabkása*-t, amit egyes vidékeken *kiszi*-nek neveznek. Egyéb gabona lisztjéből főzték a *lisztkása*-t/ *lisztes kása*-t, a *macskakása*-t búza- vagy rozslisztből. A MTSzA. jegyzi még a *ricset*-et (többféle főzelékneműből <pl. babból és árpakásából vagy lencséből és árpakásából> összekotyvasztott étel).

Sokszor jelzős szerkezetként valamilyen **összetevőt** nevez meg az ételnév, pl. *aprólékos kása*, *húsos kása*, *tepertős/ töpörtyűs kása*, *szalonnás kása*, *tüdős kása/ tüdőkása/ tüdőkása*, *véres kása*, *zsíros kása*. Zöldséges változatai voltak a *káposztás*, *petrezselymes*, *répás kása*. Ették túróval is: *juhtúrós kása*, *túrós kása*, *szerdékes/ szerdíkes kása*, vö. *szerdék* (aludttej/ savanyú tej) (ÚMTSz. V 142). A *tésztás kása*, *kásás tészta* ugyanannak az ételnek a neve (tésztával összefőzött köleskása). Az elnevezés attól függ, melyik összetevő van túlsúlyban, a kása vagy a tészta, előfordul *kétszeres kása*-ként is (Varga 1993, 91). A MTSzA. jegyzi az *opatancá*-t is (vastag metélt tészta, mely köleskásával van meghintve és kendermag olajjal megöntözve), Kniezsa (I 362) szerint a szlovák *opatance* (galuska-fajta) szóból eredeztethető. Édes ételek közé tartozott a *cimötös kása* (fahéjas), vö. német *Zimt* (fahéj), *cukros*, *lekváros* és a *vajas kása*.

Az **elkészítés módjára** utalhatnak a következő ételnevek: *abált kása*, *dinsztelt kása*, *habart kása* (tejjel behabart köleskása),⁸ *fakajtott kása* (megfőzött kása), *kifakadoztatott/ kifakasztott kása*, amelyet addig főznek, amíg a szemek megdagadnak és megpuhulnak, *lassú kása*. A *felfűjt/ fölfűjt kása* neve Szeged táján lehet *kásakóh* is (kölesből készített felfűjt) (Bálint 1977, 131).⁹ Az *oltott kása* nevét onnan kapta, hogy a kását beoltják savanyú tejföllel és érlelik (ÚMTSz. IV 188), vö. *oltott tej* (forralt és aludttej keveréke), van még *pergelt kása*, *rántott kása*, *serpenyőkása*, *sült kása* is.

Az *öregkása*, *keménykása* köleskásából készült vízben főtt ételt jelent. A MNL. szerint azért kapta ezt az előtagot, hogy az Alföldön a kásalevestől megkülönböztessék, vö. *öregre főz* (elfőzi a levét), pl. *öregtarhonya*, *keménytarhonya*. A *fordított kása* kavarással helyett a bogrács, illetve főzőedény forgatásával készül, Kálnási jegyzi, hogy „a pásztorok szerint akkor van kész, ha 32-szer megfordítják a bográcsban vagy vassfazékban” (DCÉLex. I 552).

7 „A lakodalmi főétkezés régebben általában tejbekásával zárult. Ennek feltalálásakor (sic!), a lakodalom éjszakáján gyűjtötte a gazdasszony a násznép tagjaitól a kásapénzt, tréfás formában.” (MNL.). Ez volt a lakodalmi vendégek ajándéka a gazdasszonynak, utána eljárták a kásatáncot.

8 A MTSzA.-ban fordul elő a *habarcs* (összekotyvasztott pép- vagy kásaféle szegényes étel), talán ez is a *habar* igéből.

9 Vö. rizsfelfűjt, *rizskoch* < német *Reiskoch* (ua.).

Ehhez kapcsolódhat a MKKSz.-ban és a MSzK.-ban (339) feljegyzett mondás, *Fordítja hitét mint a kását*, arra mondják ezt, aki megbízhatatlan, illetve *Nagyobb a becsület, mint a fordított kása* (MKKSz.).

A **tálalás módjára** utal az Alföldön ismert *karimás kása*. A tányérra helyezett, főtt kását a tányér karimájáig szétnyomkodják, ezzel a közepén mélyedést képeznek, melybe gyakran tejet öntenek. Ezt az ételt a MNL. szerint Erdélyben *likaskása*-nak, *lyukaskása*-nak is nevezik, a MTSzA. jegyzi *gombód*-ként is.

Valamilyen **alkalomra** készített ételek egyike a *disznótoros kása* (a szalonna abáló vizében főzött kása). A *kitolókása*-t a parasztgazdaságokban a cselédeknek főzték szolgálatuk utolsó napján (gyakran ez szilveszterre esett), illetve ezt adták a megunt vagy távozni akaró vendégnek is (DCÉLex. II 429), vö. *kitol*. Ez gyakran kásával töltött lepény volt (MNL).¹⁰ Kálnási feljegyzése szerint az a mondás is fennmaradt, hogy *Főzünk neki kitolókását; Megfőzte neki a kitolókását*, máshol *Megette a kitoló kását* (MKKSz.), *Megfőzik neki [megkapja] a kitoló kását* (MSzK. 339). Ennek az ételnek másik neve *cokikása*, lásd *Megkapja a cokikását/ Megfőzik neki a cokikását* (nem látják szívesen, és tudtára adják, hogy mehet, vagy mennie kell) (ÉrtSz. I 807), vö. *coki*, a kutya kergetésére használt, illetve személynek is intézett mondatszó (uo.). A MKKSz. jegyzi a következő mondást: *Coki kása nem szokik kása* (Kitoló nem szoktató, marasztaló.). A kitolókásával ellentétben volt a *szoktató kása*, mellyel kínálták az új vendéget (uo.), jelentette ez az első ebédet vagy vacsorát is az új helyen, vö. *Ez még csak a szoktató kása* (Erdélyi, MKKSz., MSzK. 338). Átvitt értelemben akkor mondják, amikor kedveznek valakinek, mert még új valahol. Ecsedi szerint (1935, 254) *kitoló kása*-t főztek a férjhezmenő lánynak is, és a lakodalma előtt álló fiúnak, ez húsos vagy körmöskása volt. A Szeged környéki Tápén jegyzi Bálint (1977, 132) a *lucakása*-t, mely tejben, vajban, mézben főzött köleskása, ezt Luca-napkor készítették, és még az állatok is kaptak belőle.¹¹ Egyes vidékeken *toros kása*-nak/ *toroskása*-nak nevezik a halotti torra készített juhhúsos kását (Ecsedi 1935, 327, ÚMTSz. V 424). Ez utóbbi jegyzi a mondást, *Hányszor ettél már toroskását?* (hányszor örököltél?) jelentésben. A Hajdúságban fogyasztották ünnepekkor a *hajdúkása*-t, mely hagymás, paprikás zsírral vagy zsírral és töpörtyűvel ízesített egyszerű kásaétel. Lakodalmi ételfajta még a *fontos kása*.

Érdekes elnevezések a *kóficása* (hitvány ételfajta) (ÚMTSz. III 428), vö. *kófic* (haszontalan, hitvány, semmiházi ember; vízben főtt pépes kása) (ÉrtSz. IV 279), a *hugyos kása* (olyan kása, amely kihülés után levet ereszt) (ÚMTSz. II 1020), ha másnapra elteszik, *megcsiccsen* (megvizesedik és megsavanyodik) (MTSzA.). A *mezítlábas kása* (hús nélküli, rövid lére eresztett, enyhén zsíros kása) (ÚMTSz. III 1257).¹² A név onnan ered,

10 A MTSzA. jegyzi ezt az ételt *toló-kása*-ként is az alábbi jelentésekben: 1. ludaskása, amelyet kedves vendég elbúcsúztatására készítenek vagy nagyon cukros kása, amelyet parasztlakodalomban a vendégség végén szoktak fölतालनी (sic!), 2. parázson, különösen hurkatölteleknél főzött kása, 3. kalács vagy patkó alakú sütemény, amelyet a szolgálatból távozó jó cselédnek ad az asszonya.

11 Vö. <http://lexikon.katolikus.hu/L/lucapog%C3%A1csa.html> (2019. 04.30.)

12 „A mezítlábas kása nagyon egyszerű étel volt. Egy bizonyos nagyságú festetlen agyagedénybe vizet öntöttek, abba bele a köleskását és a zöldséget, petrezselyemgyökeret karikára darabolva és sót, majd be a kemencébe. De katlanban vagy tűzhelyen is lehet készíteni. Mikor megfőtt, egy kevés zsírt vagy szalonnatöpörtőt, törött paprikát, borsot és kevés veres hagymát rá, és már lehet

hogy ebbe az ételbe nem került hús, még a tyúk lába se.¹³ Kásából készült sült tészta neve a *kásakalács*, *kásapogácsa*, *kásásrétes*, *kásás béles*. Ha valaki nagyon kíván valamit, mondják rá, hogy *Nyúlik a szája a kásás béles után* (DCÉLex. IV 71).¹⁴ Köleskásából készített sörféle **ital** neve volt a *boza* (MTSZA), az elnevezés a MNL. adatai szerint a kunból származtatható.

Érdemes kitérni itt a kásaételek egyéb elnevezéseire, melyek többnyire idegen eredetet mutatnak, nem tartalmazzák a *kása* szót. Ilyen pl. a *puliszka* (kukoricakása), az EtSzt. (670) szerint talán latin jövevényszó, utal a latin *puls* (sűrű pép, kása) vagy a latin *pollis* (liszt) főnévre. A 17. század végéről adatolja. Az erdélyi nyelvjárásokból került be a köznyelvbe is. Más tájnyelvi alakjai: *pulyeszka*, *pulicka*. Az ÚMTSz. (V 405) jegyzi *tokány*-ként is. A *málé* (ua.) román jövevényszó, esetleg ukrán közvetítéssel került a magyarba, vö. román *mălai* (köles; kukorica; kukoricaliszt, kölesliszt; prósza <kukoricából, kölesből>) (EtSzt. 509), vö. *kásamálé*.

Megemlíthetnénk itt még néhány galuskafélét, melyek valamelyik kása vagy a kukorica lisztjéből készültek, ezek nem kifejezetten kásaételek. Hasonló ételt nevez meg az ország egyes tájékain más-más alakban a *dödölle*, *gánica*, *szuszogó* és a *zsámiska*. A *dödölle*-t (liszttel kevert burgonyából vagy kukoricalisztból készült galuska vagy gombócszerű főtt tésztaétel) (ÉrtSz. I 1055) írásos emlékek a TESz. (I 667) szerint a 18. századból adatolják, eredete ismeretlen, lehetséges, hogy hangutánzó szó. Ennek más tájékon való elnevezése a *szuszogó/szuszoga* (MN.), a kása fővésekor kiadott, pötyögésre, szuszogó hangra utalhat. Ugyanannak az ételnek a neve máshol *gánca*, *ganca*, *gánica* az ÉrtSz. (II 993) alapján (kukorica-, árpa- vagy hajdinalisztból, ill. liszttel kevert burgonyából főzött kanállal vagy késsel kiszaggatott galuska), a MN. szerint nyugati és délszláv nyelvekből származhat. A MTSZA.-ban *izsgánc* alakban szerepel (főtt kukorica-, árpa-, hajdina- vagy köleskásából kiszaggatott galuska), a *zsámiska* elnevezés pedig a MN. szerint ukrán eredetű.¹⁵ A MTSZA.-ban fordul elő a *szaggató* (jó tömörre főzött kukorica- vagy köleskásából kiszaggatott galuska, amelyet túróval vagy egyébvel meghintenek, aztán megszírozzák vagy megtöpörtyűzik).

is találai. Persze lehet ám nem meztírlás kását is főzni. Ez még jobb, mert ebbe már belegázolt a lúd, sőt benne is maradt a lába a többi részével együtt.” https://issuu.com/folkmagazin/docs/mag14_1/44 (2019.04.05.).

13 Itt érdemes megjegyezni, hogy főleg a Borsodban ismert a *lábatlan tyúk* nevű étel, vö. „A lábatlan tyúk tulajdonképpen egy töltelék, amit húslevesben is lehet főzni vagy sütőben megsütni. Nagy családoknál nehéz annyi töltelék tenni egy tyúkba, hogy mindenkinek jusson, így történt, hogy a tyúk «lábatlan» lett, nem töltötték húsbba.”, <http://magyarkonyhaonline.hu/mitol-lett-labatlan-a-tyuk> (2019.04.05.)

14 A *béles* sütemény neve a *bél* szóból keletkezett, de itt valószínűleg nem állati bél, hanem (belső) jelentésben, a *béles tészta* (belsejében töltött tészta) jelzős szerkezetből önállósulhatott (TESz. I 274).

15 Az ételek készítésekor használt eszköz megnevezésére szolgál a *kásásfazék*. *Olyan mint egy kétfülű kásásfazék* mondják tréfásan arra, aki csipőre tett kézzel álldogál (MSzK. 339). Az edény, amibe kiöntötték, miután megfőtt, volt a *kásástál*. Régen a pásztorok használták a bográcsban főzött kása kavarására a hosszú *kásakavaró*-t/ *kásakavaró fát*-t. Az ÚMTSz. (III 129) jegyzi még a *kásapofozó*-t, ami (a kása kavarására használt fakanál). *Kásászacskó*-ban tartják felakasztva otthon a száraz kását.

5. A kása képe a frazeologizmusokban

A **kása tulajdonságait** őrzik a különféle szólások és közmondások is a magyar nyelvben. Mondhatjuk valakire, hogy *Fokadoddzik mint a kása* (mérgelődik, fortog magában), *Pukkadozik mind a kása* (ÚMTSz. III 128);¹⁶ *Pöszög mint a kása* (forr dühében) (MSzK. 339), vö. *pöszög* (lekvár, kása, must forrás közben pöfögő hangot ad) (DCÉLex. III 442); *Hamar felfortyan/ felrottyan mint a forró kása* (hirtelen haragra lobban) (MKKSz., MSzK. 338); *Mindig rotzog, mint a kásásfazék* (jár a szája) (MKKSz.)/ (zsörtölődik, veszekedik) (MSzK. 339). Ha valakinek nagyon melege van, mondhatja, hogy *Fővök mint a kása* (ÚMTSz. III 128). Akit le akarnak csitítani, hallgatásra akarnak szólítani, annak mondják, hogy *Lassan kása, ne pötyögj/ ne rotzogj/ ne folyogj!* (ÚMTSz. III 128, MKKSz., MSzK. 338). Intésként mondják, hogy *Fedő alá a pattogó kásával* (MKKSz.). A kotnyeleskedő, hangoskodó embernek pedig azt mondják: *Lassodj kása, nem téged tálnak* (MSzK. 339); *Hallgass kása, elébbvaló a káposzta* (MKKSz.); *Lassan [hallgass], kása, előbb való a káposzta!* (MSzK. 338) (várj sorodra, hadd szóljanak előbb az arra illetékesebbek).

Ha valaki vígan pipál, akkor *Pöfög mint a kása a fazékban* (MSzK. 339)/ *Pöfög mint fazékban a kása* (Bálint 1977, 130), vö. *pöfög* (<Gőzt fejlesztő vagy tartalmazó anyag> a gőz ütemes, szakaszos eltávozása közben jellegzetes hangot ad.) (ÉrtSz. V 820). Amikor baj van, azt mondják, hogy *Kozmásodik a kása* (MKKSz., MSzK. 338). Ha nem jó helyen tartották, a kása könnyen megdohosodott: *Híre futamodott, mint a dohos kásának/ A dohos kásának ára futamodott* (értékén felül becsülnek meg vmit) (DCÉLex. II 326). O. Nagy feljegyzései alapján akkor is mondhatták ezt, amikor sokan udvaroltak egy lánynak. Ilyenkor az mondta ezt, aki lenézte azt a lányt (MSzK. 339).

A **kásaétel tulajdonságaira** lehet következtetni a következő mondásokból: *Lágy mint a kása; Meleg mint a kása; Szapora mint a kása* (MKKSz.). A kása gyorsan elveri az éhséget: *Lencse, borsó (paszuly), kása, mind Isten(nek) áldása* (MKKSz., DCÉLex. II 326-327), *Lencse, borsó, kása diák táplálása* (MKKSz., MKNSz.), *Kása, Isten áldása* (SzK. 779). Kálnási feljegyzései szerint a debreceniekre azt mondták, hogy *kásahóhérok*, mert nagyon sok kását ettek (DCÉLex. II 327). A kása bár gyorsan telít, nem túl laktató étel, erre utalnak a következő mondások: *Be jólaktam kásával, sárga tücsök lábával* (ÚMTSz. III 128); *Kása kapuig* (uo.), *A kása a küszöbig, a zablepény a kapuig, a kenyér és szalonna az erdő széléig* (SzK. 728)¹⁷; *Kása nem étel* (MSzK. 339, SzK. 729); *Kása nem étel, tót nem ember* (MKNSz.); *Tót nem ember, bot nem fegyver, kása nem étel* (MKKSz.). Az egyhangú étkezésre mondják: *Híg kása, kemény kása, kásaleves, kása* (MSzK. 338).

A kását könnyű elkészíteni, ezért, ha valaki csak téblábol, mondják *Sok dóga van mint aki kását főz* (ÚMTSz. III 128); *Könnyű a kását megrágni* (nem dicsőség olyan feladatot elvégezni, amiben semmi nehézség sincs) (MKKSz., MSzK. 339).

A kásaétel sokáig tartja a meleget, ezért vigyázni kell vele, mert megégetheti az ember száját. A forró kása képe sok mondásban jelenik meg: *Akinek a kása megégette a száját, az*

16 A közmondásokat, szólásokat a forrásban megadott helyesírással közlöm.

17 Vö. a székely mondást: *Kiszi küszöbig, kása kapuig, puliszka a határig, kenyér a világ végéig*, https://epa.oszk.hu/01200/01214/00011/pdf/EPA01214_oroksegunk_2009-3_018-019.pdf (2019.04.27.)

aludttejet is (meg)fújja/ Kinek egyszer megégette a száját a kása, az az aludttejet is megfújja; Kinek a kása megégeti száját, még a tarhóját is megfújja; Kinek száját megégette a kása, a víztől is irtózik (MKKSz.); Megégette a (forró) kása a száját, mindegyik arra utal, hogy valaki pórul járt. Máshol Akinek nem forró, ne fújja a kását (akire nem vonatkozik a vád, ne mentegetőzzön) (MSzK. 339); Nem eszik a kását [a levest] olyan forrón (MKNSz.). Más értelemben is megjelenik: Addig fújd a kását, míg meleg (addig csinálj valamit, míg kedvezőek hozzá a körülmények) (MKNSz.); Addig fújd a kását, míg meg nem égeti szádat (MKNSz.)/ Addig fújd a kását, míg szádat meg nem égette (MKKSz.).

A vizsgált frazeologizmusok **emberi tulajdonságokra** is utalhatnak. Az alvó emberről mondják, hogy *Fújja a kását*, mert hangosan szuszog (MSzK. 339, SzK. 731), azt is mondják tréfásan az alvónak, hogy *Nem kása ne fujjad*. Aki együgyű, *Kása annak esze* (SzK. 729)/ *Kása az esze*; illetve *Se hideg, se meleg, mint Kóbász Veron kásája* (MKKSz.). Aki érthetlenül beszél, annak *Kása van a szájában* (MSzK. 338, SzK. 729), akik egy véleményen vannak, azok *Egy kását fujnak* (MKKSz.); akik ugyanabban sántikálnak *Egyformán kavarrák a kását* (MSzK. 339). A torkos embernek *Mindig kásán, babon az esze* (MKKSz.); aki válogatós *Csak a vajását eszi/ (szereti) a kásának* (MSzK. 339), figyelmeztethetnek is valakit, hogy *Ne csak vajását a kásának* (MKKSz.). A nagyon kis termetű férfira, illetve fiúgyermekre mondják durván, hogy *A ruca kienné a seggiből a kását* (DCÉLex. II 274). Ha a gyerek túlnőtte valamelyik szülőjét, annak *Megeszi a fejéről a kását* (SzK. 730). Idősekről mondják, hogy *Vén embernek bor leveze, kása pecsenyéje; Vén embernek kása a pecsenyéje, bor a patikája/ Öreg embernek bor az itala, kása pecsenyéje* (MKKSz.).

Emberi viselkedésre utalnak a következő közmondások. Ha valaki sürgölődik, fontoskodik, az *Forog, mint a kásáshurka* (MSzK. 339, SzK. 731). Aki köntörfalaz, *Forog mint a macska a kása körül/ Forgolódik mint macska a forró kása körül/ Kerületi mint macska a forró kását* (MKKSz.). Ha valakit a kellő tisztelet megadására szólítanak fel, mondják, hogy *Nem ettünk együtt kását* (SzK. 730). *Ne keresd a kásának a tarlóját* arra int, hogy ne keressük a kész dolgok eredetét, honnan került valami (SzK. 730). Ha nincs értéke annak, amit valaki mond, gúnyosan megjegyzik, hogy ez *(Csak) kását fújni való* (MSzK. 339). A „szépen köszönöm” senki előtt se zsírozza meg a kását (a fizetést nem pótolja a pusztá köszönet) (uo.).

Tárgyak is megjelennek a közmondásokban. Akinek felválík a cipője talpa, annak *Kását ehetnék a csizmája* (DCÉLex. II 326), *Kását kér a csizmája* (MSzK. 339). Ha valaminek nem lehet hasznát venni, *Olyan, mint a kása kalán nélkül* (MSzK. 338).

6. Reform „kásaételek”

Napjainkban a krumpli és a rizs foglalnak el nagyobb helyet táplálkozásunkban, kiszorították a kásaféléket az étrendünkéből. Már nem a hagyományos ételek alapanyagai, gyakran csak reform-, bioboltok polcain jelennek meg az említett kásafajták hántolt változatban. Az egészséges táplálkozás részét képezik, a kásaételek hús nélküli változatait a vegetáriánus életmód követői is szívesen fogyasztják, mert ásványi anyagokban és nyomelemekben nagyon gazdagak. Lisztérzékenyek is szívesen eszik ezeket, mert az árpa és a búza kivételével nem tartalmazznak glutént.

Az internetes gasztroblogok receptjeiben a *köles*, *hajdina*, *gersli* nagyon sokféle étel alapanyagaként jelenik meg.¹⁸ A *köles*-sel készített ételekre példa a *kölesleves*, *paprikás krumpli kölessel*, *egyszerű kölesfasírt*, *darált húsos rakott köles*, *köleses csirke*; hús nélküli fogások a *joghurtos kölessaláta*, *töltött tojás kölessel*; édes étel lehet a *hamis túrógombóc* (*kölesgombóc*), *diós-narancsos kölesfelfújt*, *köleskoch*, *málnás kölestorta*, *gyümölcsös kölespuding*.¹⁹

A *gersli* is kerülhet pl. levesbe: *gazdag leves gerslivel*; lecsóba: *gombócós lecsó gerslivel*, *lecsós gersli*; húsételekbe: *paradicsomos káposzta gerslis húsgombóccal*, *töltött káposzta/székelykáposzta gerslivel*; hús nélküli egytálételbe: *árpagyöngyrizottó sült kelbimbóval*; salátába: *spárgás gerslival*. Fogyasztható köretként: *pacalpörkölt gerslivel*; desszertként *gyümölcsös gersli*, *gerslifelfújt*/ *gerslikoh*; készülhet belőle *árpatea* is.

A *hajdina* felhasználása is igen sokrétű, erre példa levesként: a *hajdinas zöldségleves*, *hajdinakrémleves kolbásszal*; levesbetétként: *tavaszi leves hajdinagombóccal*; húsetelként: *hajdinas fasírozott*; köretként: *mustáros csirkemell hajdinakörettel*, *natúr szelet brokkolis hajdinával*, *lecsós csirke hajdinával*; salátaként: *hajdinas lencsesaláta*; desszertként: *hajdinapalacsinta*, *mézes hajdinafelfújt*, *tökös-mogyorós muffin hajdinatöltelékkel*, *kókuszos hajdinapuding*, *almás hajdinakása*.

Az utóbbi évtizedekben a magyar konyhába bekerültek az egészséges táplálkozás elemeiként újabb gabonafélék is, mint a *bulgur*, *kuszkusz* és álgabonák is, mint az *amaránt* és a *quinoa*. Ezeket a szavakat az értelmező szótáraink még nem jegyzi, de az interneten nagyon sok információ található eredetükről és felhasználásukról, egyre népszerűbbé válnak. Mivel magjaikból kásaételek is készíthetők, kapcsolódnak az előző részben tárgyalt növényi eredetű ételekhez, ezért röviden bemutatásra kerülnek az alábbiakban.

A *bulgur*, más néven *törökrisz* nem rizs, mint ahogy a neve sugallja, hanem hántolatlan tört búza, azaz *búzatöret*. A közel-keleti és a török konyhából került Európába. Nálunk főleg köretként fogyasztják. Készítenek belőle pl. *bulgurkását* is.

A *kuszkusz* a hántolt gabona darájából készült kása, lehet ez búza, árpa, kukorica, köles. Arab eredetű szó, a *kaszkasza* (megtörte, megőrölte) igéből származik (MENSz.). Kuszkusz az alapanyag és az étel neve is lehet. A Közel-Keletről és Észak-Afrikából került az európai konyhába.

Az *amaránt*, más néven *disznóparéj* (*Amaranthus*) ősi kultúrnövény Közép-Amerikában és Ázsiában. Neve a görög *amarantos* szóból ered, jelentése (ami sose hervad, vagy a nem hervadó <virág>).²⁰ A *disznóparéj* elnevezés pedig arra utal, hogy gyakran adták a disznóknak takarmányként (NE.). Hazánkban gyomnövénynek számít, de egyes nemesített fajtáit fogyasztják is. Gazdag vitamin és ásványianyag forrás, nem tartalmaz glutént. Nálunk kertekben is terem. Magja kásának elkészítve jó köretnek, de puffasztva is felhasználható.

A *quinoa*/ *quionakása*, *kinoa*, *kvinoafű*, *inka búza*, *rizsparéj*, *amerikai rizs*, *libaparéj*, *libatop* (*Chenopodium quinoa*) neveken ismert, Dél-Amerikában fontos liszt- és kásanövény.

18 Az itt felsorolt példák különféle internetes gasztroblogokról származnak.

19 Érdemes megjegyezni, hogy 2011-ben a kecskeméti barackos kölestorta nyerte el az ország tortája címet, https://issuu.com/folkmagazin/docs/mag14_1/44. (2019.04.05.)

20 https://www.informed.hu/életmod/dieta/reformkonyha/?article_hid=191453 (2019.04.27.)

Három fajtája van: fehér, vörös és fekete. Az inkák ősi növénye, ezért *inka gaboná*-nak, az *inkák aranya*-nak is nevezik. Maguk az inkák *chisaya mama*-nak, a (gabonák anyjának) nevezték.²¹ Előfordul az *Andok arany gabonája* kifejezés is a bennszülöttek és a kutatók körében.²² A legnagyobb quinoaültetvények ma Kanadában, az Egyesült Államokban, Bolíviában, Chilében és Peruban találhatók.²³

A magyar reformkonyhában mind a négy növényből készítenek köretet húsételekhez, a rizottóhoz hasonló egytálételt, melynek neve *bulgurrizottó*, *amaránt rizottó*, *kuszkusz rizottó*, *rizottó quinoából*. Fogyasztják salátákban, pl. a bulgurból és kuszkuszból készült saláta neve lehet *tabulé/ tabuli/ taboulet* az arab (ízésíteni, fűszerezni) jelentésű szóból, illetve a zabkásához hasonlóan reggelire kásaként. Használják töltelékekhez is, pl. *quinoával töltött paradicsom/ cukkini/ paprika/ gomba*. Desszertként is fogyaszthatóak, ilyen étel pl. a *bulgur felfűjt*, melynek neve *bulgur-koch* is lehet, *kókuszkusz felfűjt* (kókusztejjel), *amarántfelfűjt*, *quinoa felfűjt*. Az amaránt és a quinoa magjából őrölt lisztet használják süteményekhez, palacsintához, esetleg kenyérsütéshez is, pl. *gyömbéres amaránt keksz*, *citromos almás muffin quinoaliszttel*, *quinoa palacsinta*. Ezek a vegetáriánus életmód táplálékai is.

7. Összefoglalás

A cikkben bemutatott kásaételek túlnyomó többsége a 20. században még napi szinten megjelent a magyar parasztság táplálkozásában, sok közülük a pásztorok, napszámosok eledele volt. Szerepelt a kása a lakodalmi asztalon is. Ugyanannak a kásaételnek többféle elnevezése létezik Magyarország különböző vidékein. Többségük szóösszetétel, melynek elő- vagy utótagja a kása szó (*kásapogácsa/ ludaskása*). Vannak köztük azonban jelzős szerkezetek is, melyekben a jelző általában valamilyen hozzávalót nevez meg (*tepertős kása*), esetleg az elkészítés (*fordított kása*), vagy a tálalás (*karimás kása*) módjára, valamint a kása tulajdonságára (*hugyos kása*) utal. Néhány esetben hangutánzó szóval is találkozhatunk (*dödölle*), vagy idegen átvétellel (*puliszka*).

A kása szót magában foglaló itt bemutatott közmondások és szólások nagy része népies vagy tájnyelvi, s a kásaételek jellegzetes tulajdonságaihoz kapcsolódnak. Lehet ez az étel állaga (*lág*y), hőfoka (*forró*), vagy a kása által a fővés közben kiadott hang (*pötyög, pukkadozik*). Utalnak a közmondások emberi tulajdonságokra, viselkedésre is.

Napjainkban a kukorica és a rizs térhódítása után kezd visszatérni a kása a magyarok asztalára. A köles, hajdina és a gersli főleg a reformkonyha tartozékai. A köz-keleti konyhából került hozzánk néhány új gabonaféle mint a bulgur, kuszkusz, amaránt és quinoa, ezeket azonban a szótáraink még nem jegyzi, pedig sokféle étel készül belőlük.

21 <http://www.mindmegette.hu/quinoa-az-inkak-aranya-47235/> (2019.04.27.)

22 <https://www.natursziget.com/nyiltter/20130826-quinoa-evezreddekekkel-ezelott-elvetett-jovo> (2019.04.30.), Érdemes megjegyezni, hogy 2013. a Kinoa Nemzetközi Éve lett (uo.).

23 <http://www.mindmegette.hu/quinoa-az-inkak-aranya-47235/> (2019.04.27.)

Bibliográfia

Szótárak

- CzF. = Czuczor, G., Fogarasi, J. (1862). *A magyar nyelv szótára I, III, V*, Pest: Emich Gustav.
- DCÉLex. = Kálnási Á. (2015). *A debreceni civis élet lexikona I-IV*, https://silver.drk.hu/sites/default/files/feltoltes/I_kotet.pdf, https://silver.drk.hu/sites/default/files/feltoltes/II_kotet.pdf, https://silver.drk.hu/sites/default/files/feltoltes/III_kotet.pdf, https://silver.drk.hu/sites/default/files/feltoltes/IV_kotet.pdf
- DCSz. = Kálnási, Á. (2005). *Debreceni cívisszótár*, Debrecen, <http://mnytud.arts.unideb.hu/sorozat/dcsz/dcsz.pdf>
- Erdélyi = Erdélyi, J. (Szerk.). (1851). *Magyar közmondások könyve*, Pest: Kozma Ny., <http://mek.oszk.hu/09100/09112/html/0002/0.html>
- ÉrtSz. = Bárczi, G., Országh, L. (Szerk.). (1959-1962). *A magyar nyelv értelmező szótára I-V*, Budapest: Akadémiai Kiadó.
- EtSzt. = Zaicz, G. (Szerk.). (2006). *Etimológiai szótár*. Budapest: Tinta Könyvkiadó.
- Kniezsa = Kniezsa, I. (1974). *A magyar nyelv szláv jövevényszavai I*, Budapest: Akadémiai Kiadó.
- MENSz. = Tótfalusi, I. *Magyar etimológiai nagyszótár*, <http://www.szokincshalo.hu/szotar/>
- MKKSz. = Margalts., E. (1896). *Magyar közmondások és közmondásszerű szólások*, Budapest: Kókai Lajos, <http://mek.oszk.hu/09100/09112/html/0003/0.html>
- MKNSz. = T. Litovkina, A. (2010). *Magyar közmondások nagyszótára*, Budapest: Tinta Könyvkiadó, https://www.tankonyvtar.hu/hu/tartalom/tamop425/2011_0001_545_03_Magyar_kozmondasok_nagyszotara/adatok.html
- MN. = Paládi Kovács, A. (Szerk.). (1988-2002). *Magyar néprajz IV*, Budapest: Akadémiai Kiadó. <http://mek.niif.hu/02100/02152/html/>
- MNL. = Ortutay, Gy. (Szerk.). (1977). *Magyar néprajzi lexikon III*, Budapest: Akadémiai Kiadó, <http://mek.niif.hu/02100/02115/html/3-2.html>
- MSzK. = O. Nagy, G. (1966). *Magyar szólások és közmondások*, Budapest: Gondolat.
- MTSzA. = *Magyar tájszavak és népies lexikai elemek adatbázisa*, Budapest: Tinta Könyvkiadó, https://www.tankonyvtar.hu/hu/tartalom/tinta/TAMOP-4_2_5-09_Magyar_tajszavak_es_nepies_lexikai_elemek_adatbazisa/adatok.html
- NE. = Rácz, J. (2010). *Növénynevek enciklopédiája*, Budapest: Tinta Könyvkiadó, https://www.tankonyvtar.hu/hu/tartalom/tamop425/2011_0001_545_05_Novenynevek_enciklopediaja/ch01.html
- SzK. = Szemerényi, Á. (2009). *Szólások és közmondások*, Budapest: Osiris.
- TESz. = Benkő, L. (Főszerk.). (1967–1984). *A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára I-III*, Budapest: Akadémiai Kiadó.
- ÚMTsz. = B. Lőrinczy, É. (Főszerk.). (1979). *Új magyar tájszótár I-V*, Budapest: Akadémiai Kiadó.

Felhasznált irodalom

- Balassa, I., Ortutay, Gy. (Szerk.). (1997). *Magyar néprajz IV*, Budapest: Akadémiai Kiadó, <https://www.tankonyvtar.hu/hu/tartalom/tkt/magyar-neprajz-magyar/adatok.html>

- Bálint, S. (1977). *A szögedi nemzet, A szegedi nagytáj népelete, 2. A Móra Ferenc Múzeum évkönyve, Táplálkozás és háztartás*, 103-204, 1976-77/2. Szeged, http://epa.oszk.hu/01600/01609/00021/pdf/MFME_EPA01609_1976_1977_2_103-204.pdf
- Ecsedi, I. (1935). *A debreceni és tiszántúli magyar ember táplálkozása*, Debrecen.
- Varga, Gy. (1993). *A népi táplálkozás Hajdú-Bihar megyében a XX. század első felében*, Debrecen.

Egyéb internetes források

- Jakab, R. (2009). *Az étkezés néhány emléke a Székelyföldön. Örökségünk III (3)*. https://epa.oszk.hu/01200/01214/00011/pdf/EPA01214_oroksegunk_2009-3_018-019.pdf (2019.04.27.)
- Juhász, K. (2013). *Köll-e köles? Egy ősi gabonafajta a hagyományos és modern gasztronómiában. I. rész*, Folkmagazin 6, 42-43. https://issuu.com/folkmagazin/docs/mag13_6/42 (2019.04.05.)
- Juhász, K. (2014). *Köll-e köles? Egy ősi gabonafajta a hagyományos és modern gasztronómiában. II. rész*, Folkmagazin 1, 44-45. https://issuu.com/folkmagazin/docs/mag14_1/44 (2019.04.05.)
- Kinoa: évezredekkel ezelőtt elvetett jövő*, <https://www.natursziget.com/nyiltter/20130826-quinoa-evezredekkel-ezelott-elvetett-jovo> (2019.04.30.)
- Lucapogácsa, Magyar Katolikus Lexikon*, <http://lexikon.katolikus.hu/L/lucapog%C3%A1lcsa.html> (2019.04.30.)
- Mik azok az álgabonák (pszeudocereáliák)?* https://www.informed.hu/etmod/dieta/reformkonyha/?article_hid=191453 (2019.04.27.)
- Nábelek, Zs. *Mitől lett lábatlan a tyúk?*, <http://magyarkonyhaonline.hu/mitol-lett-labatlan-a-tyuk> (2019.04.05.)
- Wessely, M. *Quinoa, az inkák aranya*, <http://www.mindmegette.hu/quinoa-az-inkak-aranya-47235/> (2019.04.27.)

Grzegorz Wlaźlak
(Politechnika Śląska)

The role of mental lexicon in vocabulary analysis: pedagogical implications of vocabulary segmentation in a case study

Abstract:

Morphological analysis of complex words by non-native users constitutes a problem in L2 acquisition. Mental lexicon plays an important role in storing and retrieving linguistic information of morphologically complex items in a cognitive approach. One hundred twenty students of advanced English were exposed to morphologically complex lexemes for segmentation. Results present general accuracy ranging from 56% to 44% of the items. Three groups that identified lexemes correctly differed in the level of complexity i.e. the highest scoring items, the lowest and the marginal ones. The author investigates into the reasons for such variation based on the theory of mental lexicon.

Keywords: mental lexicon, vocabulary, segmentation, complex words, affixation

Introduction

1. Terms of the research: mental lexicon

There has been a growing interest in the study of the vocabulary growth and its size through language learning for various reasons; for some it was an unquestionable indicator of the learner's cognitive abilities, IQ even; for others it used to be a significant factor in developing the reading skill in students (Arabski 1997, p.131). However, the idea of identifying the role of mental lexicon that assisted the debate on vocabulary acquisition started with the methods of lexicon measurement. This type of investigation was subsequently continued within a complex idea of a word and its definition, with no satisfactory results. Another aspect of this debate was the mechanism of storing the new vocabulary items in the users' brain (Nagy, Schommer, Scott and Stallman 1989). The problem amounts to two theories of operations in the user's mental lexicon i.e. the direct access theory (i.e. the whole word route) where each derived word is stored separately and retrieved if needed. The second one is the decomposed route when the base word, or its base only, is stored in the lexicon with the access to the word-building rules, and the users reconstruct the derived form each time it is needed (Tyler and Nagy 1990). The solution could be an approach that assumes different words being stored in different ways, depending on a regularity of the form, frequency of the

use, current productivity and semantic transparency. If all these factors have an impact on the word-formation potential of each word, then a separate research is necessary that regards the level of correlation among the derived words, as it regards the type of storing in the students' lexicon. This investigation may shed light on further implications concerning the ways we should implement new vocabulary items in the course of the language acquisition.

The chief theories that incorporated the idea of lexicon as their key point start with the list of irregularities in the conception of Bloomfield (1933), through the system of idiosyncratic forms that are unpredictable by the grammar rules, up to the idea of morphemes and regular processes. Thus we have theories that separate the lexicon from morphological operations, where the lexicon is only the source of forms to combine (Allen 1978), and the theories that assume a unity of lexicon and morphology (Aronoff 1976). In between, we had a generativist approach, in which Chomsky (1957) located the lexicon at the end of the grammar 'assembly line' that introduced lexical items as the last instance of the category component. This way, the lexicon had no generative power that created new words; it stored the existing words as the reservoir of potential bases, with their idiosyncratic meanings. The evolution of the generative model led to the system of morphemes as basic units that allowed word formation rules to create new items in the lexicon. Further on, Aronoff (1976) redefines this approach by claiming that morphemes have no independent lexical status, only words do. In his view, the lexicon contains words and the regular rules to produce them in three steps: first, the appropriate base is selected, then the semantic and lexical category is determined, and finally the lexical output is ready as an effect of productive and transparent rules. If the item is non-transparent and idiosyncratic, or it is an effect of a non-productive rule, it must be stored in the lexicon on the list, or in the so-called permanent lexicon. Another issue in this context was the status of non-native items, borrowed and formed in diachronic processes. Aronoff proposes the idea of lexical features (+native/ non-native; +Latinate, etc.), following the lexical strata theory (Giegerich 2003), in which the affix selects the appropriate base of a particular category, one at a time, and thus a well-formed word is returned.

In a cognitive approach to lexicon, Anderson (1992) and Beard (1995) offer the notions of internal lexicon of two types: an individual and the collective lexicon, introducing a full-listing of the items, and the dual-route model, as mentioned in the initial section of the present paper. All morphological operations, in this model, take place in the lexicon, with a distinction between affixation as a surface process and derivation itself that cognitively takes place in the deep structure of human mental operations. The key issues concerning the so-called central or core lexicon in contemporary studies concentrate on the representation of the morphological structure, whether the information that two words share the same base or affix is coded and stored in the lexicon, how it is affected by contact with other lexical entries. For the purposes of this study, it is interesting to see whether morphologically complex words, such as neoclassical formations, for instance, are decomposed into their constituents (bases, affixes, combining forms) before being stored in the core lexicon. A tacit assumption might be that each word in the language has a separate entry in the mental lexicon and no morphological analysis takes place before accessing each item. What is more, each word that appears semantically opaque

to the users requires listing. Zimmer (1964) proposes that members of productive morphological types are not listed in the mental lexicon at all; they are made available whenever needed, and then discarded without any need to be stored. Only the items that have idiosyncratic meanings must be stored in the individual speaker's mental lexicon in order to be retained for further usage, because there exist no predictable rules to retrieve such formations. The question arises when the rules of word-formation become part of the language system, and consequently, part of the speaker's morphological competence.

2. The scope of the research

It is generally acknowledged that the task of vocabulary learning by the students who acquire the second language is one of the most demanding elements of L2 learning process. The major constraints in this respect might be the cognitive and memory limitations of our learners, limitations of the lesson time and the type of the language register, to mention just a few. Therefore, in order to develop the receptive skills of our students we have to control the systematic word-formation and affixation procedures to help learners gain confidence in expanding the second language lexicon.

Aim of the study

The aim of the present paper is to study the role of so-called mental lexicon in the operations that help to absorb and discriminate between more regular, frequent and productive types of processes and the marginal, less efficient morphological ones. The idea of mental lexicon has its roots in the linguistic history, as discussed in the previous section, and has its practical realisations in a form of reference lexicons. The research on vocabulary acquisition (Bybee 1995, Bauer and Nation 1993, Coady 1993) views the role of the teacher, as the qualified instructor, to raise this type of linguistic awareness through the inherent cognitive mechanisms that are embedded in the students' minds to create their individual storage of vocabulary and to expand their lexicon. Another matter is the amount of time and effort that should be spent on each stage of language acquisition, as well as the amount of attention that the teacher should dedicate to the word building systems such as affixation in the language course design. Finally, there exist various approaches and techniques helping learners with vocabulary, such as text based activities vs. gradual introduction into the text and word building analysis, or direct formal analysis of isolated words. The instructor's task is to propose the optimal solutions by means of a systematic investigation into the mechanisms that are at work in lexical operations the students perform to achieve the linguistic goals. Therefore, the following research questions were posed:

1. What is the amount of linguistic knowledge necessary for the advanced students of a foreign language to analyse complex lexical structures in the course of learning?
2. What is the role of storing and retrieving mechanism of the lexicon in vocabulary analysis?

Participants

Within this framework, the author examined the ways of analysing foreign complex vocabulary by a group of advanced students for whom English is the second language. A total of 120 university level students participated in the experiment, and their foreign language knowledge allows for practical application of English in their study research, diploma papers and scientific literature. The students represented two levels of language proficiency: a lower-proficiency group (LP) with C1 according to CEFRL¹ (mostly first year students and ERASMUS program participants from Spain and Italy); the higher proficiency group (HP) included the third year students approximating C2 in CEFRL. The level of language proficiency was determined by the length of formal instruction in English classes at school and university, as well as prior background knowledge of linguistics, where the lower-proficiency group had no formal induction into the elements of descriptive grammar, embracing the study of linguistic morphology. The higher-proficiency group accomplished a semester course of the Introduction to Linguistics, and one semester of Descriptive Grammar course that included exercises in word-formation and morphology.

Instrument

The vocabulary list for the subject analysis was composed according to the following prioritizing criteria: frequency of an affix, its productivity, regularity in form and predictability in meaning of the affixes that appear in the scientific register. As a point of reference, the British National Corpus together with the most current dictionary resources were used to gather data alongside the criteria aforementioned. The criterion of frequency refers to the affixes that appear highly generalized, and therefore the ability to recognize them in the text is extremely useful for the advanced learners of the language, without a need to refer to the professional dictionaries. Productivity, on the reverse, stands for the ability of an affix to appear in a new formation in present-day scientific literature, to the degree that the students are able to derive similar constructions on their own. By predictability, we understand the possibility of reading the function and the meaning of a particular affix, the common ones such as *-ly*, *-er*, and less common, for instance a semi-suffix *-wise*, or a polyfunctional suffix *-en*. Regularity of the use means both the written and spoken version of the base form in a particular derivative, if we follow Bauer and Nation (1993). Thus, at the top of the list in that group we locate forms with Germanic affixes such as *un-help-ful-ness*, the medial position on the scale belongs to base modification as in *revise* > *revision*, and finally all allomorphy patterns, for instance variants of *in-* (*il-*, *ir-*, *im-*).

First, the students were provided with a list of 72 lexical items to identify well-formed items from ill-formed ones, lexemes were grouped in clusters of three derivatives, each formed on an identical stem (e.g. *technic* / *technics* / *technician*). The students worked individually with no access to dictionaries or any source of reference. The aim of such an exercise was to focus their attention, based on their knowledge and linguistic intuition, on morphological elements that each item comprised, and to raise their awareness of the lexeme constituents in each formation (see Appendix 1). In the next step, students were supposed to analyse the assorted list of 46 complex words into

1 Common European Framework of Reference for Languages

identifiable segments, following the example in the first line (Appendix 2). Finally, in the course of the applied linguistic classes, the teachers provided right answers to these exercises with individual feedback and discussion of the experiment results, as presented in the data analysis.

3. Data Analysis

The results of segmentation were counted manually for each group individually, and then for the total of the participants. There were no significant discrepancies between the lower- and the higher proficiency group (LP and HP respectively), with overall accuracy of about 52%, with a fraction of zero responses at 11%.

Tab. 1. Correct segmentation of complex lexemes for the lower- and higher-proficiency group

Group of students	correct answers	percent
<i>higher-proficiency</i>	1606	56%
<i>lower-proficiency</i>	934	44%
Total (in 4968 responses)	2540	52%
zero responses	552	11%

As can be seen in Tab. 1, the higher-proficiency group managed to score more segmentations that are correct in the same number of complex lexical items within the same amount of time granted for both groups, approximately 20 minutes. The higher-proficiency group was also more accurate in overall analysis output, by 6%, as far as the number of identified segments is taken into account in individual tests. The number of zero responses and incomplete analyses appears significant at this point, since the percentage of null responses (11%) equals the difference between the HP and LP percentage (12%) of correct answers. It has been also observed that the rate of zero responses was the highest in LP group (about 300), which adds to the total score of incorrect analyses.

The highest scoring items, between 103 and 80 respondents with correct analysis, represent lexemes composed of two morphological elements where the base and affixes can be clearly identified due to their semantic transparency, regularity and predictability. These include prefixes such as *re-*, *un-*, *ir-* as well as classical ones, for instance *ultra-*, *super-*, *mono-* and *dis-*. Among the most commonly identifiable suffixes we find native elements *-ship*, *-less* and *-able*, and non-native but naturalized forms *-ic*, *-ar*, *-al*, and *-ity*.

The lowest scoring group of items, up to 20 respondents with a correct segmentation, included lexemes with a multi-compositional structure, which were the result of a complex word-formation process, and mostly comprised a bound base or a stem. In this group, we are unable to determine the most frequent and representative affixes, but rather groups of morphological elements that tend to appear in a cyclical way, such as *-ment-al*, *-abl-ity*, *-al-ity*, *-al-ism*, *-iv-ity*, *-ific-ation*, *-aliz-ation*.

A marginal group of items, as far as the number of correct analysis is concerned, such as *photoscopy*, *activation* or *subclassification*, tended to be incorrectly analysed throughout both groups, where wrong analysis could be assigned to semantic misinterpretation, wrong interpretation of word-formation rules or randomness. Nevertheless, in the lower-proficiency group with a limited linguistic background, we found several cases of wrong analysis, 12 lexemes, such as *photo-s-copy*, or hesitant interpretations such as *picture-s-que* / *picture-sque* or *act-ivation* / *activ-ation*. In such instances, LP students appear unaware of classical roots, rare affixes or allomorphy rules of certain regular morphological elements. In the higher-proficiency group, we had cases of rule overgeneralization, like in the following instances: *contra-dict-ory*, *re-late-ion-ship*. As they represented marginal occurrences in the overall output of the experiment, they were considered as the matter of incident or sheer lack of knowledge.

4. Discussion

In general, the results of present analysis prove to be consistent with the affix classification in Bauer and Nation (1993, p.259) who determined several levels of affixes in their investigation set up for recognition of written words. In the view of their findings, the levels of affix classification by these authors coincide with the results of the present investigation and can be restricted to five affixes families i.e. the most frequent and regular derivational affixes, frequent orthographically regular affixes, regular but infrequent affixes, frequent but irregular affixes, neoclassical roots and other affixes. According to Bauer and Nation (1993), the first group represents the most common morphological items as far as their productivity is concerned, expressed in the count of types and tokens of an average corpus (British National Corpus, LancasterBergenOslo, etc.). This level includes affixes that do not undergo any significant orthographical or morphological alterations in the morphological process of linking the base, for instance *-able*, *-er*, *-less*, *-ness*, *non-* and *un-*. The first suffix appears quite productive, mostly with transitive verbs; however, for non-native speakers it creates unpredictable meanings when attached to some nouns, for example *sizeable*, *seasonable*, and *undisputable* (on our list). Apart from its alternative allomorphic form *-ible*, this type of a suffix is difficult for analysis by the users due to its inconsistent rule of <e> deletion in spelling before a vowel (note the students' problems with *un-disput-able* but *un-knowledge-able*). The affix *-er*, quite on the contrary, creates no discernible problems in writing and its semantic output, therefore it turns out to be the earliest of the affixes acquired by the learners, however, non-native users must be made aware of certain restrictions concerning its productivity, or rather a blocking effect due to the existence of a similar form. It would be confusing to create agentive or instrumental forms of such verbs as *to live* > *liver**, *to let* > *letter**, *to bet* > *better** (mostly monosyllabic bases). As for the prefixes *non-* and *un-* typical in that group, the first one represents a moderately productive element that is quite predictably attached to adjectives and renders regular, transparent forms, however its spelling varies, either with a hyphen or without. As for its semantic drift, it competes with the second one, *un-* that is the only native prefix

with a negative meaning and tends to form antonyms, for instance *happiness* / *unhappiness*, whereas the former one gives contraries, such as *popular* / *non-popular*.

The next group gives priority to affixes that are frequent but not necessarily productive in the morphological system of English, while orthographical criteria situate these elements in the group of common and predictable items. These include such suffixes as *-al*, *-ation*, *-ize*, *-ment*, *-ism*, *-ity* and *-ous*, among others. The prefixes in this group represent the most general assortment of elements that might be indispensable in reading comprehension of common scientific texts, for instance *hyper-*, *neo-*, *sub-*, *semi-*, etc. All these elements in the latter group belong to neoclassical borrowings and are relatively predictable on a semantic level, unlike the former group, representing suffixes that are quite productive in contemporary English. Nevertheless, each creates either individual orthographical or allomorphy problems, for example *-ation* that attaches in a regular way to all verbs ending in *-ize*, or *-ify*, with minor orthographic modifications *modernize* > *modernization* (<e> substituted by <a>), *verify* > *verification* (<y> changes into <i>). However, the same nominal suffix *-ation* seems to possess several variants with varying spelling alterations like *-ution* in *revolution*, *-ition* in *definition* or *-ion* in *eruption*. This broad spectrum of alternatives is most probably responsible for the highest level of misplaced analysis in our experiment, in which word patterns such as *subclassification* (10), *nationalization* (9) and *activation* (1) scored the lowest among all respondents (the number of correct analysis out of 120 participants in brackets).

In subsequent groups of affixes, we may find elements that are fairly regular on formal grounds, but generally not decisive to the amount of words that can be understood by a user in the text reading, so the list may include *-age*, *-ance/-ence*, *-ant/-ent*, *-ery/-ary/-ory*, and other non-native elements such as *-ette*, *-esque* or *counter-*, *contra-*, *ex-* and *anti-*. The next group provides items that created major problems with segmentation for the respondents, as it incorporates affixes that appear frequent as far as the number of tokens in the corpus is concerned, but somewhat irregular in the morphological output. This irregularity can be assigned to cases of allomorphy, partly inexplicable and indiscernible for non-native users, when the base is reduced, supplemented or extended with additional elements (*drama* > *drama-tic*). The list to exemplify such cases contains the following items: *-ify*, *-ion*, *-ition*, *-ation*, *-ive*, *pre-* and *re-*. They trigger a base allomorphy with the patterns untypical of English, such as truncation, for instance, in *anemia* > *anemic*, or *heresy* > *heretic*; or addition such as *Plato* > *Platonic*. Although certain alterations due to base allomorphy occur mostly within a group of Latinate borrowings, or formations with non-native morphological components, some scholars argue that they belong to Latin morphology rather than English, nonetheless the class of formations that fit these patterns is large (Bauer 1998, Stockwell and Minkova 2001).

Finally, there are the elements that are the result of multiple borrowings into English from classical languages, and nowadays they form a class of neoclassical elements as a component of the English language lexicon. They should be taught and acquired separately in language courses to indicate explicit correspondences among the groups of words that contain identical components. These might be free and bound elements in complex vocabulary of science, to give a few examples such as *photoscopy*, *graphology*, etc. Apart from regular phonological and morphological alterations in English, there

are noticeable occurrences of classical allomorphy typical of Latinate affixation, with multiple cases of Grimm's law changes, but it is a separate issue to be discussed outside the frame of this paper.

Conclusions

Our research shows that parts of words such as suffix combinations are stored in the mental lexicon. When speakers produce complex words, they, most probably, do not attach suffixes step by step but use them as wholes, i.e. as *-ization*, *-ational* and, maybe, *-izational*. Therefore, incorrect analysis of such complex formations does not imply that the users are unable to comprehend the concept. For instance, the word *activation* was correctly segmented by only one participant, while the words *diagnostical* and *nationalization* achieved only 10% of correct analysis in the overall sample. However, it can be safely stated that due to the existence of similar constructions in Polish (*aktywacja*, *diagnostyczny*, *nacjonalizacja*), the respondents are able to use productively these lexemes, and there is no need to provide any feedback to implement these items in the English vocabulary practice. The number of incorrect analyses implies solely the way students acquire and store these lexemes in their mental lexicons.

In sum, the results of students' performance present general accuracy scope in complex lexemes analysis, ranging from 56% to 44% % of the items between HP and LP respectively. This may indicate the importance of the prior linguistic knowledge and language expertise in vocabulary analysis, and subsequently in building up one's lexicon. As observed by Arabski (1997, p.117) in his study on lexical associations, the higher is the language competence level, the lower the fraction of omissions and zero responses. Overall, three groups of lexical elements identified in a correct way differed in the level of complexity: the highest scoring items, the lowest scoring items and the marginal ones. The present results have demonstrated, based on sample analysis of assorted complex lexical forms, that linguistic competence of our students who are advanced in the second language does not primarily stem from the abstract knowledge of morphological and grammar rules. As Bybee (1995) has already observed, it stems also from the 'operational knowledge' of assorted and categorized mentally instances based on previous utterances, which form a fundament of the subsequent competence and performance. In other words, their linguistic knowledge is rather procedural and encoded in the chunks of language experience. These are elements of linguistic reality larger than morphemes and words, in the classical sense, therefore a new concept of a storing unit is necessary in the mental lexicon processing to address such problem in a systematic way.

Based on this study, the other question that has to be answered is whether the ratio of vocabulary analysis (familiar and unfamiliar) grows with the number of texts the students were exposed to, the amount of new lexical items these texts contained, and how the length of an average text affects the rate of vocabulary learning. The course designers for advanced level students have to find out experimentally how large vocabulary is needed for a particular level (B1, B2, C1, etc. in CERFL) in order to handle an academic text. In this context, the results of present analysis may appear helpful in establishing

the prioritizing criteria for the list of affixes that should be implemented and practiced at various levels of language proficiency.

Another matter is whether the meaning of complex words should be considered as compositional or holistic in the process of vocabulary induction. Those who believe in compositionality hypothesis see the meaning of the complex word as deducible from the meaning of the constituents, plus the meaning of the pertinent word-formation rule, while for those who favour holism (cf. Plank 1981, Serbat 1983) the meaning of the whole lexeme exceeds the sum of the meaning of its parts. According to Rainer (2015), many types of change in form and meaning in word-formation can only be explained from a holistic perspective, i.e. by taking into account the whole lexical meaning of the model or models. These aspects of theory should be taken into consideration by the instructors of the language course design on all levels.

Bibliography

- Allen, M. (1978). "Morphological Investigations". PhD thesis: University of Connecticut.
- Anderson, S. (1992). *A-morphous Morphology*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Arabski, J. (1997). *Przyswajanie języka obcego i pamięć werbalna*. Katowice: „Śląsk”.
- Aronoff, M. (1976). *Word Formation in Generative Grammar*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Anshen, F., Aronoff, M. (1988). Producing Morphologically Complex Words. *Linguistics*, 26, pp. 641–655.
- Anshen, F., Aronoff, M. (1999). "Using Dictionaries to Study the Mental Lexicon." In: *Brain and Language* 68, pp. 16–26.
- Bauer, L. (1998): "Is there a Class of Neoclassical Compounds, and if so is it Productive?" *Linguistics* 36, pp. 403–422.
- Bauer, L., Nation, P. (1993). "Word Families". In: *International Journal of Lexicography* (OUP), vol.6, nr 4, pp. 253–279.
- Beard, R. (1995). *Lexeme–morpheme Base Morphology: A General Theory of Inflection and Word Formation*. Albany, NY: SUNY Press.
- Bloomfield, L. (1933). *Language*. New York: Henry Holt.
- Bybee, J. (1995). Regular Morphology and the Lexicon. In: *Language and Cognitive Processes* 10/5, pp. 425–55.
- Coady, J. (1993). "Research on ESL/EFL Vocabulary Acquisition: putting it in a context". In: T. Huckin, M. Haynes, J. Coady, *Second language reading and vocabulary learning*. Nordwood: Ablex Publishing Corporation.
- Chomsky, N. (1957). *Syntactic Structures*. Den Haag: Mouton.
- Giegerich, H. (2003). *Lexical Strata in English. Morphological Causes, Phonological Effects*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Nagy, W., Anderson, R., Schommer, M., Scott, J., Stallman, A. (1989). 'Morphological families in the internal lexicon.' In: *Reading Research Quarterly* 24, 3: pp. 263–282.
- Plank, F. (1981). *Morphologische (Ir-)Regularitäten. Aspekte der Wortstrukturtheorie*. Tübingen: Narr.

- Rainer, F. (2015). 'Mechanism and Motives of Change in Word-formation,' In: P. Mueller, I. Ohnheiser, S. Olsen, F. Rainer, *An International Handbook of the Languages of Europe*, vol. 1, pp. 1762-1781.
- Serbat, G. (1983). 'Turibulum: Esquisse d'une théorie sur le signifié des suffixes de dérivation.' In: Hubert Zehnacker and Gustave Hentz (eds.), *Hommages à Robert Schilling*, Paris: Les Belles Lettres, pp. 525–536.
- Stockwell, R., Minkova, D. (2001). *English Words. History and Structure*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Tyler, A, Nagy, W. (1990). 'Use of derivational morphology during reading.' In: *Cognition* 36. pp. 17-34.
- Zimmer, K. (1964). *Affixal Negation in English and Other Languages*. London: William Clowes.

Appendix 1 – correct forms in bold

I. Proszę skreślić formę wyrazu, która została utworzona nieprawidłowo

- | | | |
|------------------------|-----------------------|------------------------|
| 1 | 9 | 17 |
| a. diagnostic | a. non-ability | a. conversate |
| b. diagnostical | b. disability | b. converse |
| c. diagnosticve | c. disableness | c. converseive |
| 2 | 10 | 18 |
| a. moderate | a. seminary | a. manipulatory |
| b. moderous | b. seminar | b. manipulation |
| c. moderative | c. seminality | c. manipulativity |
| 3 | 11 | 19 |
| a. popular | a. medicinal | a. eliminary |
| b. populous | b. medical | b. eliminative |
| c. populative | c. medicinary | c. elimiting |
| 4 | 12 | 20 |
| a. statistics | a. specifical | a. motor |
| b. statistic | b. specific | b. motoric |
| c. static | c. specifive | c. motoral |
| 5 | 13 | 21 |
| a. technic | a. nomination | a. constructor |
| b. technician | b. nominative | b. constructer |
| c. technics | c. nominatory | c. constructeur |
| 6 | 14 | 22 |
| a. unrational | a. procedual | a. dismoral |
| b. irrational | b. procedural | b. amoral |
| c. non-rational | c. procesive | c. ilmoral |
| 7 | 15 | 23 |
| a. modern | a. consistance | a. subturn |
| b. modernist | b. consistency | b. return |
| c. modernistic | c. consistence | c. inturn |
| 8 | 16 | 24 |
| a. tolerant | a. comparative | a. ante |
| b. tolerated | b. comparatory | b. anti |
| c. tolerable | c. comparable | c. an |

II. Podziel wyrazy poniżej na mniejsze segmenty tak jak w przykładzie (nie sylaby!): **TRANSCONTINENTAL** – **the number of correct analyses**

TRANS | CONTINENT | AL

ULTRAVIOLET 103
RELATIONSHIP 103
SUPERSONIC 98
MONONUCLEAR 96
HOPELESS 94
PHOTOSCOPY 92
DOCTORAL 88
PICTURESQUE 87
UNDISPUTABLE 86
IRREGULARITY 85
DISCREDITED 84
DISPROPORTIONATE 83
REPRODUCTIVE 82
UNKNOWNLEDGEABLE 81
PROFESSORIAL 81
HYPERINFLATIONAL 77
HYPODERMICAL 72
PREDETERMINED 69
IMPOSSIBILITY 69
UNHAPPINESS 67
ANTIDOGMATIZE 66
ANTIBACTERIAL 63
ANTIABSORBENT 59

ASYMMETRICAL 57
SEMIAUTOMATIC 56
COEXISTENT 55
OVERQUALIFIED 53
DISCONTINUOUS 49
INDEPENDENCE 48
UNFRUITFULNESS 45
INFRASTRUCTURAL 44
INFREQUENCY 32
DESIGNATION 28
PROTOTYPICAL 26
MODERNIZATION 26
PREDEVELOPMENTAL 23
ACCEPTABILITY 19
OPTIONALITY 18
NEOCOLONIALISM 17
PRODUCTIVITY 15
CONTRADICTORY 11
SUBCLASSIFICATION 10
N A T I O N A L I Z A T I O N 9
DIAGNOSTICAL 9
HYPERSENSITIVITY 3
ACTIVATION 1

Agnieszka Woch

(Uniwersytet Łódzki)

Quelques remarques sur les moyens persuasifs au service de la lutte contre la stigmatisation en France et en Pologne

Abstract: Some remarks about the use of persuasive strategies in the fight against stigmatisation in France and Poland

The current paper is based on a published book which is an in-depth analysis of the discourse used in campaigns of public service advertising aiming at fighting racist, homophobic and serophobic discrimination. The author examines the persuasive strategies employed in this type of mass communication by analysing a corpus of French and Polish campaigns launched between 1997 and 2017. The author seeks to determine how marketing specialists adapt to their intended audience and achieve the perlocutionary goals of the campaigns in the two different socio-cultural contexts.

Keywords: discourse analysis, persuasion, social advertising, discrimination, stigmatisation, racism, homophobia, serophobia

1. Introduction

Dans un temps où reviennent des discours qualifiés de *hate speech* ou *discours de haine*, nous considérons utile de réfléchir au potentiel des campagnes sociétales dont le but est de lutter contre la stigmatisation de l'autre. Goffman considère que la stigmatisation est « une réaction d'un groupe ou d'une société envers des personnes ou des groupes minoritaires, différents ou défavorisés [...], consistant à attribuer une étiquette qui les catégorise comme déviants » (Goffman, 1975 : 3-1). Selon lui, la stigmatisation précéderait et entraînerait la discrimination de ces êtres « différents ».

Dans le processus mentionné, le vocabulaire joue un rôle important, car il permet de différencier les individus qui s'écartent de la norme et dont les comportements sortent de l'ordinaire. Les étiquettes deviendraient ainsi une sorte de stigmat, de marque au fer rouge : un signe d'infamie sur la peau d'un condamné. Ces stigmates peuvent être attribués à tous ceux qui sont qualifiés d'anormaux par la majorité, à cause de leur couleur de peau, de leur origine, de la maladie dont ils souffrent, de leur handicap, de leur orientation sexuelle, etc. Dans l'espace public apparaissent des termes, souvent dysphémiques, qui permettent de constituer et de cultiver les stéréotypes et les préjugés en insistant sur l'altérité, perçue comme une déviance goffmanienne et une menace pour la majorité, qui se dit « normale ».

2. Le discours excluant

Selon David Gakunzi, le discours excluant, présent dans l'espace public, s'inspire du langage de l'extrême droite, qui deviendrait la « patronne et le modèle de la communication politique en Europe » et qui désignerait l'autre comme une source de menace et de déviance :

Et voilà de nouveau, hélas, ces mots autrefois bannis de l'espace public civilisé, ces mots jadis repoussés vers les obscures sphères des extrêmes, ces mots qui offensent, qui humilient, qui menacent, qui blessent, qui excluent, et revoilà ces mots de nouveau remis en usage pour désigner publiquement « ces autres-là ». De la Russie à l'Italie, de la Hongrie aux Pays Bas en passant par la France, revoilà de nouveau la parole publique redonnée au ventre. On peut désormais y aller, se lâcher, lâcher sa langue, parler sans tabous, propager sans entraves préjugés et stéréotypes séculaires : la rhétorique politique est dorénavant régulée, régie, inspirée par une diction empruntée à l'extrême. Ici c'est tel groupe qui est montré du doigt ; là-bas, c'est telle autre communauté qui est associée au crime, à l'illégalité, à l'insécurité. L'altérité serait en somme une déviance, une source naturelle de délinquance, une menace pour la nation et ses valeurs (Gakunzi, 2010).

Il est bien connu que le discours de propagande « manipule les esprits en jouant sur la peur mais en s'appuyant sur un imaginaire qui se veut rationnel pour défendre ce qu'il estime être une vérité » (Charaudeau, 2009, p. 37). Il n'est pas rare que les partis (y compris ceux de l'extrême droite) et leurs organes, recourent dans leurs discours à l'argument *ad metum*, surtout dans les périodes de campagne électorale. À notre époque, marquée par des attentats terroristes sur le sol européen, la crise migratoire, les débats sur les droits des personnes LGBTI et la lutte contre le virus VIH, les stigmates qui portent préjudice sont surtout attachés, mais pas seulement, aux réfugiés, aux homosexuels et aux personnes séropositives, considérés comme les représentants de « ces autres-là », l'incarnation du péril et la menace pour cette partie de la société qui ne s'écarte pas de la norme. Les stigmates peuvent être simples ou composés et se renforcer mutuellement. Pour en citer quelques exemples, évoquons un terme apparu durant l'été 2019 dans l'espace public polonais : *teczowa zaraza* (du pl. « une peste arc-en-ciel »). L'expression, employée par l'archevêque de Cracovie¹ pour désigner la soi-disant « idéologie LGBTI », a été reprise par les médias traditionnels et électroniques². Sa création avait été précédée par l'élaboration d'autocollants « Ceci est une zone sans LGBT »³ que l'hebdomadaire polonais *Gazeta Polska* voulait distribuer avec son édition de juillet 2019, et qu'il

1 « La peste rouge (le communisme – NDLR) ne court plus sur notre terre, mais une nouvelle (peste) est apparue, néo-marxiste, qui veut s'emparer de nos âmes, cœurs et esprits. Une peste qui n'est pas rouge mais arc-en-ciel », <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/pologne-pour-un-archeveque-le-mouvement-lgbt-est-une-peste-arc-en-ciel-20190802> (12/09/2019).

2 L'expression, utilisée dans une homélie prononcée le 1^{er} août 2019 à l'occasion du 75^e anniversaire de l'Insurrection de Varsovie, compte déjà, en ce 12 septembre 2019, 104 000 milles occurrences dans le moteur de recherche google.

3 <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/pologne-un-magazine-diffuse-des-autocollants-anti-gays-20190724> (13/09/2019).

a diffusés après l'intervention du tribunal, sous une forme modifiée : « Ceci est une zone sans l'idéologie LGBT ».

Autre exemple, une étiquette qui a fait carrière surtout dans les réseaux polonais, et qui concerne les migrants, particulièrement ceux dont la couleur de peau est plus sombre, à savoir les *ciapaty* (du pl. péj. « une personne dont le teint est basané »), suspects d'être des terroristes, des chômeurs ou des porteurs de maladies exotiques. L'argument *ad metum* utilisé par le leader des conservateurs nationalistes polonais au pouvoir, suggérait justement la dernière de ces caractéristiques, en exploitant le stéréotype d'un immigré menaçant la santé des citoyens européens : « Après tout, il y a déjà des symptômes de maladies très dangereuses qui n'ont pas été observées depuis longtemps en Europe : la rage dans les îles grecques, la dysenterie à Vienne. Différents types de parasites, des protozoaires qui ne sont pas dangereux pour les organismes de ces personnes peuvent être dangereux ici »⁴.

Un stigmate semblable et qui sévit depuis longtemps, concerne les personnes vivant avec le VIH, désignées, grâce aux ressources de la langue, comme un « danger potentiel » pour les autres, d'ailleurs « coupables d'être infectées » et subissant une « punition divine » (cf. Mijas, Dora, Brodzikowska et Żołądek, 2016, p. 113). Ce dernier cas est illustré par une crainte formulée sur un site web nationaliste, qui contribue à la diffusion du préjugé, favorisée par l'ignorance de l'auteur du texte, qui s'inquiète pour la santé des policiers dont la mission consiste à exclure une manifestante séropositive : « on ordonne à ces pauvres policiers de porter dehors un patient infecté par le VIH et ils ne sont même pas protégés par des gants de caoutchouc. En cas d'infection par le SIDA ou par une autre maladie transmissible par le sang, un policier peut recevoir des millions de dollars d'indemnités et il mourra bientôt de toute façon »⁵.

Certains discours, prononcés par des autorités publiques et morales, publiés sur Internet et surtout sur les réseaux favorisent la diffusion des stéréotypes et des préjugés qui contribuent à la formation de stigmates et à la propagation des étiquettes. Ces formes de discriminations ne facilitent pas la lutte contre la stigmatisation d'un ennemi désigné. Selon James W. Curran, qui se prononce ici sur la discrimination des séropositifs, mais dont les paroles peuvent être appliquées à tout type de stigmatisation : « Tout dépend du pays, de la législation en vigueur, des valeurs, et de la sous-culture concernée. Autant de questions devant être identifiées et résolues. C'est un peu comme les mauvaises herbes dans un jardin. Il faut constamment les [les stigmates] arracher »⁶.

4 « *Są już przecież objawy pojawienia się chorób bardzo niebezpiecznych i dawno niewidzianych w Europie: cholera na wyspach greckich, dezenteria w Wiedniu. Różnego rodzaju pasożyty, pierwotniaki, które nie są groźne w organizmach tych ludzi, mogą tutaj być groźne* », http://www.europarl.europa.eu/doceo/document/CRE-8-2016-12-14-INT-3-835-0000_EN.html?redirect (12/09/2019).

5 « *Ci biedni Policjanci mają rozkaz wnoszenia pacjentki zakażonej wirusem HIV i nie zabezpieczono im choćby gumowych rękawic. W przypadku zarażenia AIDS, lub inną chorobą przenoszoną przez krew odszkodowanie dla Policjanta może sięgać wielu milionów, a i tak czeka go rychła śmierć* ». <https://wprawo.pl/2018/08/28/internauta-informuje-ze-jedna-z-obywatelek-rp-jest-nosicielka-wirusa-hiv-czy-bedzie-pozew/> (12/09/2019).

6 <https://www.prb.org/laluttecontrelastigmatisationetladiscriminationlieesausida/> (11/09/2019).

3. Le rôle du contexte dans la lutte contre les stigmatisations en France et en Pologne

Dans l'ouvrage intitulé *La persuasion au service des grandes causes*, nous nous sommes questionné sur les types de persuasion qui pourraient être efficaces dans la lutte contre les discriminations racistes, homophobes et sérophobes, en comparant deux contextes socioculturels différents, à savoir polonais et français, et en démontrant que ces deux pays ne se trouvent pas dans le même moment d'évolution des mentalités, et que les législations en vigueur diffèrent considérablement (Woch, 2018 : 35-46). Nous avons examiné les moyens persuasifs utilisés dans le discours des campagnes sociétales, en étudiant un corpus englobant 49 campagnes menées en France, et 37 en Pologne, à l'initiative des gouvernements et d'organisations non gouvernementales au cours d'une dizaine d'années, entre 1997⁷ et 2017.

L'analyse a démontré que l'État français est l'auteur ou le co-auteur de 41% des campagnes effectuées entre 1997 et 2017, alors que l'État polonais n'a signé que 11% des campagnes, soit 4 publicités sur les 37 étudiées, toutes dirigées contre le racisme, : il n'a donc signé aucune campagne contre les discriminations des milieux LGBTI, ni contre celles touchant les personnes vivant avec le VIH (Woch, 2018 : 91).

C'est tout le contraire pour la politique menée en France, où les campagnes, depuis 1987, s'axent autour de la « promotion de comportements sans ou à moindre risque d'infection au VIH et [la] promotion de la solidarité et de la lutte contre l'exclusion/discrimination ». Cette lutte constituerait « un enjeu non seulement moral, mais également de santé publique », ayant été prouvé que la stigmatisation découragerait le dépistage et le recours aux soins (Pezeril, 2011 : 79-80).

En outre, nous avons souligné le fait que les autorités françaises rappellent leur soutien aux discriminés dans des messages annuels publiés à l'occasion des Journée Mondiales de Lutte contre les trois discriminations examinées, tandis que l'État polonais ne prend pas la parole, à l'exception du Ministère de la Santé, le premier décembre. Nous avons observé que l'expression de la solidarité est assez laconique par rapport aux messages publiés en France, et que le même texte fait l'objet depuis quelques années de modifications insignifiantes, visant à rappeler que les séropositifs sont des membres de la société qui ont le droit de travailler, et le devoir de protéger les autres :

Le ruban rouge est un élément indissociable de la célébration du premier décembre. Il symbolise la solidarité avec les personnes vivant avec le VIH et atteintes du sida et avec leurs proches. Il rappelle que les personnes vivant avec le VIH sont membres à part entière de la société et devraient pouvoir vivre et travailler dans leur propre milieu, tout en se rappelant le devoir de protéger les autres de leur infection⁸.

7 1997 est l'année d'apparition des premières campagnes sociétales en Pologne.

8 « Nieodłącznym elementem tych obchodów jest Czerwona Kokardka – symbol solidarności z osobami żyjącymi z HIV i chorymi na AIDS oraz ich bliskimi. Przypomina ona, że osoby żyjące z HIV są pełnoprawnymi członkami społeczeństwa i powinny móc żyć i pracować w swoim środowisku, pamiętając równocześnie o obowiązku ochrony innych przed zakażeniem » : <http://www.archiwum.mz.gov.pl/aktualnosci/1-grudnia-swiatowy-dzien-aids/> (24/09/2019).

4. Les moyens persuasifs dans la lutte contre les étiquettes stigmatisantes

En étudiant notre corpus, nous nous sommes focalisé sur les moyens persuasifs employés dans le discours des campagnes sociétales contre les discriminations mentionnées, issus de la rhétorique et de la propagande, et profitant en même temps des apports de la communication marketing et de la psychologie s'agissant des motivations des conduites humaines. Nous avons opté pour une analyse contrastive afin d'examiner comment les campagnes de sensibilisation s'adaptent à leur destinataire et cherchent à atteindre leurs buts perlocutoires (l'adhésion à l'idée prônée) dans deux contextes socioculturels différents. Nous avons classé les éléments persuasifs des campagnes étudiées en sept groupes, à savoir:

1) le cadre général (l'instance locutrice, l'instance destinatrice, les références culturelles, les canaux de communication et les supports) ; 2) l'analyse du corpus au niveau fonctionnel (« *docere* », « *movere* », « *delectare* ») ; 3) le niveau pragmatique (les affects, la règle de *decorum*, les figures de pensée) ; 4) le niveau lexical et stylistique (les figures de mots et le registre) ; 5) le niveau sémantique (les métaphores et les comparaisons) ; 6) le niveau structurel (la composition du texte, les figures de symétrie et de répétition) ; 7) le cadre exécutif (les éléments métalinguistiques « *pronuntiatio* » : le rapport entre le texte et l'image et les arguments non verbaux) (Woch, 2018 : 182).

L'analyse du corpus nous a permis de comprendre l'importance du contexte local, qui devrait être pris en considération dans la phase d'élaboration des arguments persuasifs, mais aussi de constater l'existence de techniques qui peuvent être qualifiées d'universelles et de caractéristiques du discours antidiscriminatoire.

Nous avons observé que les discours sociétaux tant français que polonais attachent de l'importance aux arguments éthiques légitimant l'instance locutrice, avec cette différence cependant que les publicités polonaises consistent davantage en la promotion de modèles de comportement à suivre qu'en la présentation de « repoussoirs », et que leur discours est plus ciblé. Alors que les campagnes françaises s'adressent plutôt au grand public ou « touchent les bastions de discrimination, tels que le milieu scolaire, le milieu sportif et le monde professionnel », la moitié des campagnes polonaises « est ciblée vers les habitants de grandes villes, les familles et les proches des discriminés, le personnel médical ou les catholiques pratiquants » et vise à diminuer l'ostracisme dans le milieu immédiat du discriminé ou dans les services publics (Woch, 2018 : 157).

Les supports et les canaux de communication, dans les deux pays étudiés, suivent les évolutions technologiques, et les campagnes se déplacent vers Internet, et surtout vers les réseaux sociaux.

En ce qui concerne les moyens persuasifs employés dans les campagnes étudiées, nous avons constaté que, même s'ils varient selon le contexte culturel, on observe la même pertinence des arguments éthiques et pathémiques, ainsi qu'un rare recours à l'humour et à la créativité lexicale, et une mobilisation fréquente du registre non standard, surtout des dysphémismes et des étiquettes stigmatisantes.

Nous sommes d'avis que « l'impact persuasif d'un message sociétal repose avant tout sur une émotion ressentie par son destinataire » (Woch, 2018 : 183). Rappelons ici les explications de Plantin quant au primat rhétorique de l'*ethos* et du *pathos* sur le *logos* :

La gestion stratégique des émotions est essentielle dans l'orientation globale du discours rhétorique vers la persuasion. [...] information et argumentation, menacées par l'ennui (*taedium*), ne suffisent pas à déclencher le « passage à l'acte », d'où la nécessité de fournir aux auditeurs des indices périphériques de vérité (preuves liées à l'*ethos* : « *Aie confiance...* ») et des stimuli émotionnels quasi physiques (*pathos*). Par opposition aux preuves objectives, on parle parfois de preuves subjectives pour désigner les moyens de pression et d'orientation éthiques et pathétiques (Plantin, 1998 : 1).

Les résultats de l'analyse menée pour les besoins de l'ouvrage en question, dont nous discutons les résultats dans la présente contribution, ont confirmé la pertinence du *pathos* dans le discours de sensibilisation contre les discriminations. Ce qui peut surprendre cependant, c'est le fait que, tant dans le corpus français que dans le corpus polonais régissent des émotions connotées négativement (telles que la honte, l'indignation, la peur). L'enjeu de séduction, typique de la publicité des produits, cède ici la place à l'enjeu de dramatisation. Le destinataire devrait être capté par l'évocation d'un tabou, surtout par le brisement d'un tabou linguistique. La langue utilisée dans les campagnes est celle des discriminants, l'emploi des invectives est fréquent. Cela est susceptible de bouleverser le témoin d'une discrimination et de surprendre le discriminant qui verra sur les affiches et sentira dans les spots publicitaires, ces propos stigmatisants, pourtant censurés par l'instance locutrice et accompagnés d'un message éducatif, bannissant ce type de discours (voir la campagne du Ministère chargé de la Ville, de la Jeunesse et des Sports de 2015, où les dysphémismes « pédale », « gouine », « tapette » ont été couverts par un hashtag rouge #CoupdeSifflet).

Après avoir examiné le corpus, nous avons pu constater que les messages de sensibilisation se révèlent assez simples sur le plan formel et plutôt explicites sur le plan sémantique, ce qui contribue à leur clarté. Les figures de style sont rarement employées et n'exigent pas d'effort intellectuel majeur de la part d'un destinataire moyen.

Parmi les figures de mots, nous avons relevé des exemples intéressants mais relativement peu fréquents de défigement (p.ex. du titre d'une chanson populaire « Qui a peur du grand méchant loup ? », qui devient « Qui a peur du grand méchant gay ? »⁹), de paronomase (« Contre l'homophobie on est jamais trop aidé », *Kibucujmy tolerancji* « *Kibboutzons la tolérance »), de néologisme (*HiVokryzja*¹⁰ *VIHocrisie) et de polysémie¹¹. Il est à noter que ces figures ne constituaient qu'un cinquième du corpus étudié.

En revanche, nous avons remarqué l'importance attachée aux figures de pensée, présentes dans la moitié des campagnes étudiées. Dans le cas polonais, les plus fréquentes étaient le paradoxe, la question rhétorique (*A jeśli kiedyś tak nazwą Twoje dziecko ?* « Et si, un jour, ils appellent ainsi ton enfant ? ») et l'hyperbole, alors que, dans le corpus français, nous avons surtout constaté l'emploi de l'ironie (« Si vous êtes malade du sida

9 L'affiche Caelif 2011, source : www.adheos.org (30/5/2018).

10 http://www.hivokryzja.pl/o_kampanii (12/04/2018).

11 La campagne « Le virus du sida ne se transmet pas en ... » de 2002, signée par AIDES Fédération Nationale, a opté pour les visuels présentant des objets utilisés dans un bureau, accompagnés des textes suivants : « Le virus du sida ne se transmet pas en suçant le stylo d'un collègue / en pénétrant dans le bureau d'une collègue / en tripotant la souris d'une collègue / en empoignant le combiné d'un collègue ».

et que vous avez besoin de soins urgents, arrangez-vous pour que ce soit en semaine, si possible pendant les heures ouvrables »¹²), du paradoxe et de l'hypotypose (par exemple dans la campagne de 2016 « Tous unis contre la haine », dans laquelle les victimes de discriminations relatent leurs expériences).

La structure des textes du corpus, souvent elliptique, s'organisait autour d'une opposition, souvent fondée sur deux termes antonymiques, telles qu'une opposition bipolaire entre les pronoms ou les adjectifs, par exemple : « Il est séropositif. Elle non », ou entre les adjectifs possessifs, *Nasze podwórko, ich azyl* (« Notre cour, leur asile »), plus rarement autour d'un parallélisme syntaxique (*Zobacz Zrozum Zareaguj* « Vois ! Comprends ! Réagis ! ») ou / et d'une anaphore (*Jestem Żydówką. Jestem Polką* « Je suis juive. Je suis Polonaise »).

Mentionnons que le message sociétal polonais s'est révélé beaucoup plus concis, tandis que dans les publicités françaises, nous avons constaté un enjeu éducatif transparent. Déjà sur l'affiche on pouvait relever plusieurs informations sur la nécessité et les moyens de la lutte contre les propos discriminants.

5. Conclusions

Le discours de sensibilisation est une sorte de communication de masse qui puise dans la tradition rhétorique mais qui s'inspire aussi de la propagande et recourt aux techniques de manipulation. Pour cette raison, les moyens persuasifs, employés dans les campagnes de sensibilisation, s'apparentent à ceux présents dans le discours politique et dans celui de la publicité commerciale, variant toutefois en fonction du discours et du thème de la sensibilisation.

Dans les campagnes examinées, destinées à lutter contre la perception stigmatisante de l'autre et concernant la discrimination raciste, homophobe et sérophobe, on a pu distinguer comme éléments spécifiques « le primat très visible des figures de pensée sur les figures de mots, le brisement du tabou linguistique par l'introduction des dysphémismes et l'appel constant aux stéréotypes et préjugés » (Woch, 2018 : 184).

On pourrait interroger la nécessité de lutter contre la stigmatisation et la discrimination de l'autre à l'aide des stéréotypes et des dysphémismes, des étiquettes stigmatisantes ou outrageantes, et prôner le modèle de la campagne positive, privilégiant l'humour et la créativité lexicale qui frapperait davantage l'esprit et ne banaliserait pas le contenu du message sociétal. Néanmoins, pour l'instant, la piste positive reste le trait distinctif de certaines ONG telles que Aides.org¹³ et ne domine pas dans le discours de sensibilisation antidiscriminatoire présent dans l'espace public français et polonais. Il est possible que le primat des campagnes de sensibilisation faisant appel aux émotions négatives et aux dysphémismes soit dicté par le fait que le groupe de référence des campagnes étudiées est avant tout négatif : c'est celui « dont les valeurs sont rejetées et remplacées par des

12 La campagne « Vivre avec le virus du sida » de 1996, AIDES.

13 On peut prendre comme exemple la campagne « Homophobiol » signée par Aides, à consulter à l'adresse suivante : <https://www.aides.org/campagne/homophobiol> (26/09/2019).

contre-valeurs » (Baylon, 2005 : 90). En outre, la transgression du tabou linguistique répond à l'enjeu de captation de l'attention du destinataire.

Bibliographie

- Baylon, C. (2005). *Sociolinguistique. Société, langue et discours*. Paris : Armand Colin.
- Bonhomme, M. (1998). *Les figures clés du discours*. Paris : Seuil.
- Charaudeau, P. (2009). Il n'y a pas de société sans discours propagandiste. C. Ollivier-Yaniv, M. Rinn (Éd.), *Communication de l'État et gouvernement du social, pour une société parfaite ?* (pp. 19-38). Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Cossette, C., Daignault, P. (2011). *La publicité sociale : définitions, particularités, usages*. Québec : Télémaque.
- Gakunzi, D. (2010). L'Europe va mal : stigmatisation et discours politique. *La Règle du jeu*, 65. <https://laregledujeu.org/2010/08/04/2535/l'europe-va-mal-stigmatisation-et-discours-politique/>
- Goffman, E. (1975). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps* (A. Kihm, trad.). Paris : Les Éditions de Minuit.
- Mijas, M., Dora, M. et al. (2016). *Język. Media. HIV. Obraz zakażenia osób seropoztywnych w artykułach prasowych*. Kraków : Stowarzyszenie Profilaktyki i Wsparcia w zakresie HIV/AIDS „Jeden Świat”.
- Ollivier-Yaniv, C., Rinn M. (Éd.), *Communication de l'État et gouvernement du social, pour une société parfaite ?* Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Pezeril, C. (2011). Le dégoût dans les campagnes de lutte contre le sida. *Ethnologie française*, 41 (1), pp. 79-88.
- Plantin, C. (1998), La raison des émotions. M. Bondi (éd.), *Forms of Argumentative Discourse/Per un'analisi linguistica dell'argomentare*. Bologne : CLUEB. <https://www.icar.cnrs.fr/pageperso/cplantin/documents/1998a.doc> (20/05/2018).
- Woch, A. (2018). *La persuasion au service des grandes causes. Une étude comparative franco-polonaise des campagnes sociétales contre la discrimination raciste, homophobe et sérophobe*. Łódź : Presses Universitaires de Łódź.

Recenzenci tomu

Katarzyna Hryniuk (UW), Elżbieta Jamrozik (UW), Anna Just (UW), Agnieszka Kałdonek-Crnjaković (UW), Patrycja Kamińska (US), Paweł Kornatowski (UAM), Katarzyna Kwapisz-Osadnik (UŚ), Grażna Łopuszańska (UG), Małgorzata Nowakowska (UP), Elżbieta Pachocińska (UW), Agnieszka Piskorska (UW), Luciano Romito (Università della Calabria), Giuseppina Silvestri (University of Cambridge), Sylwia Skuza (UMK), Marianna Ilona Slíz (Uniuersytet Loránda Eötvösa, ELTE), Dorota Śliwa (KUL), Edyta Waluch de la Torre (UW), Dorota Zdunkiewicz-Jedynak (UW)